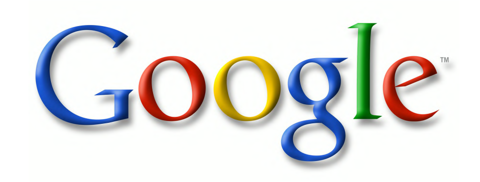

Google





à Pékin

29 mai – 31 août 1900

La Défense de la Légation de France

Par Eugène DARCY

LIEUTENANT DE VAISSEAU, O. ✱

Commandant du détachement français

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

RUE JACOB, 17

—

1901

La défense
de la
Légation de France
à Pékin

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

La défense de la Légation de France à Pékin

PAR

Eugène DARCY
LIEUTENANT DE VAISSEAU (O. ✱)
COMMANDANT DU DÉTACHEMENT FRANÇAIS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
RUE JACOB, 17

1901

PRÉFACE

C'est à MM. Pelliot, de Gieter et Picard-Destelan que nous devons de pouvoir présenter les faits relatifs à la Défense de la Légation de France, dans leur ordre chronologique. Nous tenons donc, avant tout, à remercier ces trois volontaires, et à placer leur nom en tête de ce livre. Sans eux, sans M. Pelliot en particulier, qui a bien voulu, sur notre demande, prendre des notes à la hâte, et cela, dans une tranchée ou derrière une barricade, quelles que fussent les circonstances, ces pages ne seraient qu'un amas confus de souvenirs vagues.

Avec ces lignes écrites au crayon sur un morceau de papier taché de boue, et parfois même de sang, nous avons pu, à Pékin même, rédiger notre rapport à M. le contre-amiral Courrejolles, commandant en chef la division d'Extrême-Orient. Nous avons eu soin de faire disparaître les erreurs qui se seraient inévitablement glissées dans ce rapport, en le comparant aux travaux analogues des chefs de détachement autrichien et allemand.

Plus tard, nous avons voulu donner plus de développement à ces lignes dont la lecture faisait naître en nous une foule de souvenirs nets et précis. Les lettres des ministres de France et d'Angleterre que nous avons heureusement conservées, et qui sont pour nous des documents précieux à tous les points de vue, nous ont permis enfin de les compléter.

Aujourd'hui, en publiant ces pages,

notre désir est de montrer que, dans ce drame affreux du siège des Légations, chacun a joué son rôle, et que ce n'est que grâce à ce concours de toutes les bonnes volontés et de toutes les intelligences, que nous avons pu échapper à un massacre qui paraissait inévitable. Nous voudrions, en atténuant au besoin la gloire facile de quelques-uns, mettre en lumière d'autres personnages restés plus obscurs, et apprendre au moins aux mères de famille les noms de ceux qui sont morts en protégeant leur mari et leurs enfants.

Nous tenons enfin à dire quel a été le courage de ces matelots qui, pendant soixante jours, ont pensé : *Nous serons délivrés demain*, et qui, pendant ces soixante jours, n'ont eu ni une minute de défaillance, ni un instant de découragement ; de ces matelots, dont la conduite a été telle, que nous pouvions écrire à

l'amiral Courrejolles qui avait bien voulu nous en confier le commandement : *Avec eux, amiral, notre rôle de chef a été des plus faciles, pour ne pas dire des plus insignifiants.*

LA

DÉFENSE DE LA LÉGATION

DE FRANCE A PÉKIN

---

29 mai 1900

Le *d'Entrecasteaux* et le *Descartes* sont mouillés à Tché-Fou.

Au reçu d'une dépêche du Ministre de France à Pékin, l'amiral Courrejolles, commandant en chef la division d'Extrême-Orient, donne l'ordre au *Descartes* d'appareiller tout de suite pour Ta-Kou où il débarquera un détachement de 100 marins (50 du *d'Entrecasteaux* et 50 du *Descartes*).

L'amiral, en me remettant ses instructions écrites, me recommande de me mettre

en rapport avec les chefs des détachements étrangers que je rencontrerai à Ta-Kou, et de faire route avec eux jusqu'à Tien-Sin, où j'aurai à me mettre à la disposition de notre consul général, Monsieur du Chaylard.

Trois officiers me sont adjoints : Monsieur l'enseigne de vaisseau Henry, du *d'Entrecasteaux*, Monsieur l'enseigne de vaisseau Douguet, et Monsieur l'aspirant Herber, du *Descartes*.

Les hommes emportent leurs sacs, leur hamac, et chacun 316 cartouches. Nous avons en outre, des vivres pour trois jours.

30 mai

A 2 heures de l'après-midi, 100 Russes, 100 Français et 40 Italiens réunis sous le commandement supérieur du colonel russe de Vogack, embarquent avec armes et bagages sur un chaland ponté mouillé à 7 milles de l'embouchure du Peï-Ho. Trente Cosaques et autant de chevaux occupent depuis le matin le pont avant de ce cha-

land. Les vivres, les armes, les munitions et les hamacs sont déposés dans la cale.

A 3h 30, remorqués par un vapeur, nous mettons le cap sur l'entrée de la rivière. Le *Koreetz*, canonnière russe, nous escorte. Le colonel de Vogack, un enseigne de vaisseau russe, des mécaniciens et des chauffeurs russes, prêts à remplacer en cas de besoin l'équipage chinois ont pris passage sur le remorqueur.

A trois ou quatre milles de l'entrée de la rivière, la vapeur vire de bord et nous ramène au mouillage. Cette manœuvre reste pour nous incompréhensible jusqu'au moment où le colonel nous réunit pour nous dire que, les forts chinois ayant tiré, il ne sait dans quel but, 7 coups de canon à blanc, il préfère attendre la nuit pour franchir la passe. — Nous recevons en conséquence l'ordre d'être prêts à deux heures du matin et de ne laisser personne sur le pont.

Ces coups de canon que nous avions pris pour des saluts échangés sur rade devaient être le seul essai d'intimidation des Chinois, et le seul incident de notre voyage jusqu'à Pékin.

lui, lui fait signe de se taire, et lui montre en même temps la crosse d'un révolver qui sort de sa poche. Ces deux éloquents gestes sont compris.

Nous approchons. Soudain, une sonnerie de clairon retentit, puis une seconde et une troisième. Les instruments s'appellent, se répondent; leurs notes assourdies, ouatées de brume, sautent d'un fort à l'autre. Mais le remorqueur vole et notre émotion dure peu; nous voici à l'embouchure même de la rivière, entre les deux forts qui la défendent et qu'une petite encablure sépare l'un de l'autre. Nous passons; les canons sont derrière nous; encore quelques secondes et nous serons à l'abri de leurs coups. C'est fait! Et maintenant, en haut tout le monde, et en route pour Tien-Sin!

Le *Koreetz* est resté mouillé près de la barre; ses pièces n'ont pas eu à répondre à celles des Chinois, et sa mission est terminée.

A 1 heure de l'après-midi nous accostons les quais de Tien-Sin, après avoir, en réalité, trouvé bien long ce défilé de rizières, de champs de sorgho, de plaines

nues et de villages miséreux, agglomérations de huttes faites de paille et de boue. Heureusement il a fait beau et les hommes ont pu rester sur le pont où ils se sont installés les uns pour dormir, les autres pour fumer, rêver ou deviser. Un Russe s'est mis à jouer d'un accordéon auquel sont fixées des petites clochettes que l'artiste agite avec un sentiment fort juste du rythme, ce qui produit un très gracieux effet. Nos matelots si amateurs de cet instrument écoutent avec admiration. Bientôt aussi, devant le joueur, deux Cosaques commencent des danses dont tout l'art me paraît consister à essuyer sur leurs cuisses les tiges de leurs bottes, et à frapper le pont alternativement de la pointe du pied et du talon. Tout cela nous amuse quelques instants, à défaut d'autres distractions. A signaler aussi, comme assez drôle, la mimique d'un de nos marins expliquant à un Cosaque le fonctionnement du Lebel.

Sur les quais nous trouvons notre consul général, Monsieur du Chaylard, dont la première pensée est de nous emmener déjeûner. Nous laissons donc le matériel dans

le chaland, et la colonne gagne le quartier des consulats dans l'ordre suivant :

Le colonel de Wogack et son escorte de cosaques;

Une musique chinoise;

Les Français;

Les Russes ;

Les Italiens.

Les enfants qui se jettent dans nos jambes pour mieux nous voir, et dans celles des musiciens pour mieux les entendre, les jeunes filles qui nous escortent à bicyclette, les toilettes fraîches, claires, gaies, que nous croisons ou qui nous suivent, tout a un tel air de fête, que nous commençons à nous demander ce qu'il y a de vrai dans cette histoire de « Boxeurs ». Nous pouvons croire que nous allons à une revue ; mais il est difficile de nous faire admettre que nous courons au secours de personnes menacées d'être égorgées.

Au consulat général, tout est prêt pour nous recevoir, et les matelots en particulier ne manquent de rien. Je ne saurais trop, à ce sujet, insister sur le zèle, l'inépuisable bonté, le dévouement et l'amabilité de M. du Chaylard.

Cependant, une dépêche de M. le ministre de France à Pékin arrive au moment même où nous allions nous mettre à table. Les renforts sont attendus là-bas avec impatience. Après entente entre les consuls d'Angleterre, de France et de Russie, il est décidé que nous partirons le soir même, à 4 heures, par train spécial.

Je fais, pendant ce déjeuner, la connaissance des docteurs Depasse et Houillon, qui m'apprennent en quelques mots ce que sont et ce que veulent les Boxeurs.

J'accepte avec empressement la proposition du docteur Houillon qui désire nous accompagner jusqu'à Pékin. Il me fait remarquer que l'on ne sait pas du tout ce qui va se passer, et que le détachement français n'a pas de médecin. Enfin, ajoute-t-il, « je ne serai content que lorsque j'aurai remis nos matelots entre les mains du docteur Matignon, médecin de la Légation de France ».

Je laisse à Tien-Sin, pour garder le consulat général, 25 hommes du *Descartes* sous les ordres de M. l'enseigne de vaisseau Douguet, et à 3 heures et demie je conduis le reste du détachement à la gare.

Le train qui nous emmène contient :

75 Français,
75 Russes,
75 Anglais,
60 Américains,
40 Italiens,
30 Japonais.

Je fais prendre aux matelots tout ce qu'ils peuvent porter de cartouches sans être gênés, et il est convenu que M. du Chaylard nous enverra demain le matériel laissé dans le chaland : vivres, hamacs, sacs et munitions. — Il est d'ailleurs impossible de faire autrement si nous voulons partir de suite.

Pendant les trois heures que dure le voyage nous n'avons à lutter que contre la chaleur et la poussière; heureusement, Herber que sa jeunesse appelle de droit aux fonctions de chef de gamelle a eu soin de glisser sous les banquettes quelques bouteilles de bière. Heureusement aussi, les officiers russes, non moins prévoyants, sont venus nous rejoindre avec des paniers de champagne et d'eau gazeuse.

La conversation assez animée a pour

sujet : les boxeurs et leurs exploits.

Une question se pose : les portes de Pékin sont généralement fermées à sept heures du soir; le gouvernement chinois donnera-t-il l'ordre de les laisser ouvertes pour nous? Si l'entrée nous est refusée, que ferons-nous sous ces murailles hautes de 17 mètres et épaisses d'autant, sans artillerie, sans échelle? Et puis, la seule idée de vouloir entrer de force dans Pékin avec notre poignée d'hommes n'est-elle pas une folie? Beaucoup pensent que si; mais le colonel de Vogack paraît tellement peu douter du succès qu'il finit par nous persuader que cette idée est toute simple et toute naturelle. Avec un tel chef on peut en effet, j'en suis persuadé, aller très loin, et faire de grandes choses.

A quelques kilomètres de la capitale, nous apercevons enfin des preuves de l'existence des Boxeurs : la gare de Feng-taï brûlée ou démolie. Heureusement la voie n'est pas détruite; nous franchissons ces ruines et atteignons sans encombre la dernière station, Ma-Kia-Pou, située à une heure de marche de Pékin.

M. Chamot, propriétaire de l' « Hôtel de Pékin », vient de suite se mettre à la disposition du colonel de Vogack et offrir ses services de guide et d'interprète. Mme Chamot est là également ; c'est la première Européenne que nous voyons ; tous deux sont à cheval et armés chacun d'une carabine.

Nous apprenons que les portes resteront ouvertes pour nous ; mais que l'on nous attendait avec impatience, le danger devenant de plus en plus certain et inquiétant.

Une quinzaine de membres des Légations, tous à cheval, arrivent pendant que les hommes descendent et se rangent sur les quais de la gare.

Bientôt la colonne se met en marche à travers une quadruple ou quintuple haie de faces jaunes. Mais sur tout le parcours, en dehors des murs comme en ville, pas un seul cri, pas la moindre manifestation ; et cependant, la foule accourue pour nous voir passer est énorme. On a dit que les Chinois étaient 50 ou 60.000, ce chiffre ne me paraît pas exagéré. Nous aurions pu être étouffés

entre ces deux haies, avant d'avoir eu le temps de charger nos fusils.

Enfin, à 8 heures et demie, les matelots trouvaient à la Légation de France un repos mérité. Le matériel, je l'ai dit, était resté à Tien-Sin, et ils durent se contenter pour dormir de quelques bottes de pailles, ce qui ne parut nullement les gêner.

Quant à moi, dès que le ministre de France et Mme Pichon, qui dînaient ce soir-là hors de la Légation, furent de retour, j'allai leur présenter mes respects, et leur demandai ensuite l'autorisation de prendre congé d'eux pour aller, à mon tour, m'étendre sur un matelas.

1er juin.

Le 1er, après avoir pris, conformément aux instructions que j'ai reçues de l'amiral Courrejolles, les ordres du ministre de France, je garde 30 hommes à la Légation, et je partage le reste du détachement en deux groupes : un de 30 commandé par M. Henry et destiné au Pé-t'ang, l'autre de

15, sous les ordres de M. Herber destiné au Nan-t'ang.

Je crois devoir faire remarquer à M. Pichon les inconvénients que présenterait cette division de nos faibles forces en cas d'attaque sérieuse, et il est à peu près convenu entre nous que cette répartition ne sera que provisoire.

La journée est employée à conduire les deux détachements à leur poste. M. du Chaylard, fidèle à sa promesse, nous envoie par le premier train nos bagages, nos vivres de réserve et nos caisses de munitions.

Comme nous recevons le matin même les nouvelles les plus graves : villages incendiés, voies ferrées détruites, chrétiens massacrés, etc., etc., je charge M. Henry d'organiser de suite la défense du Pé-t'ang en s'inspirant des conseils de Mgr Favier. L'église nous paraît à tous deux occuper une position assez forte, et pouvoir tenir longtemps, même contre des adversaires bien armés, ce qui n'est pas le cas, puisque nous n'avons à craindre, nous dit-on, que quelques centaines de pillards et d'incendiaires.

En plus de ses trente matelots, M. Henry dispose de 400 ou 500 catholiques chinois dont les familles ont été plus ou moins maltraitées par les Boxeurs, et auxquels Mgr Favier a fait donner des lances ou des piques. — Enfin, je laisse Henry très heureux de la mission qui lui est confiée, et qu'il avait désirée; je suis sûr qu'il apportera dans l'exécution de cette mission tout le zèle et tout le dévouement qu'il est possible d'y apporter.

Au Nan-t'ang, au contraire, la position des 15 hommes me semble, comme à Herber, infiniment plus dangereuse, et je reviens à la Légation, bien décidé à demander au ministre de France le rappel de ce détachement. Il me paraît plus logique de réunir les religieux dépendant de cette église à ceux du Pé-t'ang, et de concentrer nos forces sur deux points seulement, en faisant, c'est le cas de le dire, la part du feu.

Cette proposition est agréée par M. Pichon, qui me promet de la soumettre à Mgr Favier.

2, 3 et 4 juin.

Si au Pé-t'ang les matelots sont très confortablement installés, il n'en est pas de même à la Légation de France où, au contraire, rien n'est disposé pour recevoir un détachement. — Aucune disposition ne permet de crocher les hamacs, et les hommes dorment provisoirement sur de la paille, dans les appartements réservés autrefois à l'aumônier de la Légation et attenant à la chapelle.

La cuisine est faite dehors, en plein air, ce qui peut aller jusqu'au jour où, la pluie aidant, la sauce s'allongera plus qu'il ne convient. Le fourneau, d'ailleurs trop petit, venait d'être achevé quand nous sommes arrivés.

Le quartier-maître charpentier Butor bâtit à la hâte les tables indispensables; d'autres sont commandées à un menuisier chinois des environs.

Sur les conseils du docteur Matignon nous transformons une vieille barrique en filtre en la remplissant à demi de charbon

de terre et de brique pilée. — Nous faisons bouillir l'eau. — Une planche reposant sur deux vieilles bailles prend le titre de banc. — Le Gloanec colle sur les murs des morceaux de papier pour indiquer aux hommes leur « poste de couchage »; il rédige un projet de tableau de « l'emploi du temps » où, sur mes recommandations, la plus large part est laissée à l'instruction du tireur et à la gymnastique. — Le docteur vaccine les hommes.

Mais pendant que nous prenons toutes ces dispositions, que deviennent nos ennemis? Impossible de le savoir. Impossible de tirer un renseignement précis des nouvelles généralement pessimistes et alarmantes qui nous parviennent sans interruption et de tous les côtés. — Les Boxeurs sont partout, et on ne les voit nulle part. Hier ils étaient 500, aujourd'hui ils sont 3.000. On les dit tous réunis au nord de Pékin, et ils détruisent des voies ferrées dans le sud. — Le gouvernement chinois arme des troupes pour protéger les Européens; ces troupes font cause commune avec les Boxeurs. — Ce dernier bruit est

démenti, puis confirmé; démenti une seconde fois, et ainsi de suite.

Cependant il n'est pas douteux que les troupes de Tong-Fou-Siang, campées aux portes de la ville, fraternisent avec les rebelles. Le nombre des chrétiens massacrés, des villages brûlés augmente. Les trains de Tien-Sin n'arrivent plus régulièrement à Pékin; on s'attend même à voir couper la ligne télégraphique.

Une nouvelle plus grave encore nous parvient : le personnel du chemin de fer, d'abord réfugié à Pao-ting-Fou, a été attaqué par les Boxeurs pendant qu'il opérait sa retraite sur Tien-Sin. Six Européens sur 30 ont disparu. Le courage de cette petite troupe a été remarquable, et ce n'est que par des prodiges de bravoure et d'endurance que les survivants ont pu échapper à la mort.

En présence de ces faits, je décide de n'accorder, jusqu'à nouvel ordre, aucune permission; pour les corvées extérieures, je recommande de ne jamais laisser sortir un matelot seul.

5 juin.

M. Pichon me donne l'ordre de faire revenir à la Légation de France les 15 hommes du Nan-t'ang. — Il est convenu que le personnel de cet établissement religieux se retirera sur le Pé-t'ang dès qu'il se croira sérieusement menacé.

L'arrivée du détachement de M. Herber porte à 45 le nombre des fusils chargés de défendre la Légation. Pour tirer de ces armes le meilleur parti possible, je ne crois pas prudent d'attendre l'ennemi à l'intérieur de la Légation; je préfère former deux sections qui, au premier signal, devront occuper *extérieurement* les angles nord-est et sud-est du pentagone que nous avons à protéger. La rue des Légations au sud, la rue de la Douane à l'est, et une petite ruelle au nord pourront être balayées ainsi dans d'excellentes conditions par des feux de salve. Les deux autres côtés sont gardés par la Légation du Japon et par le personnel de l'« Hôtel de Pékin ».

Si nous sommes forcés de battre en retraite, le poste sud-est se repliera par la porte principale P, et le poste nord-est par une ouverture que je fais percer dans la muraille nord en O. Le terrain sera disputé pied à pied, en reculant de maison en maison ; la dernière résistance aura lieu autour de la chapelle où, dès le début de l'attaque, se réfugieront femmes et enfants.

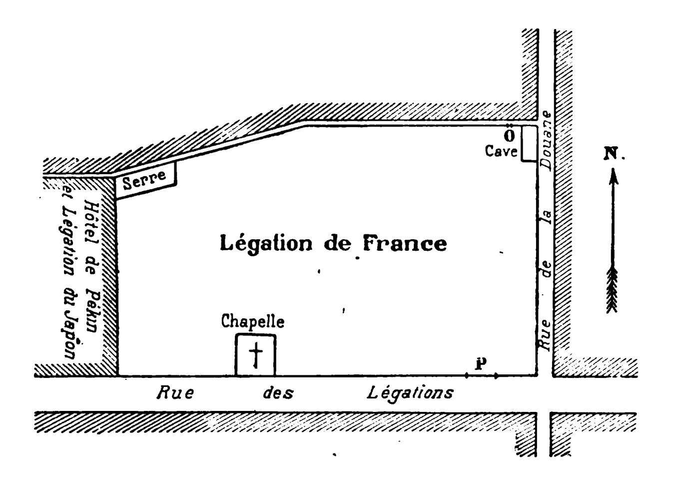
Telles sont les dispositions que je crois devoir prendre de suite, en attendant qu'une entente ait eu lieu entre tous les chefs de détachement.

La veille se fait, suivant les circonstances, par section, par demi-section, ou par escouade. Dans tous les cas, les hommes de service se tiennent à l'intérieur de la Légation et en face des ouvertures par lesquelles ils devront sortir à la première alerte. J'évite ainsi les rassemblements et surtout les provocations.

Quelques factionnaires sont placés sur des toits d'où ils peuvent observer sans être vus ; particulièrement sur celui de la serre en S, et sur celui de la cave de M. Pichon, en C. (Voir le plan).

Dans l'après-midi, les Italiens envoient au Pé-t'ang dix de leurs matelots commandés par M. l'enseigne Olivieri.

Les nouvelles de la journée sont d'ail-

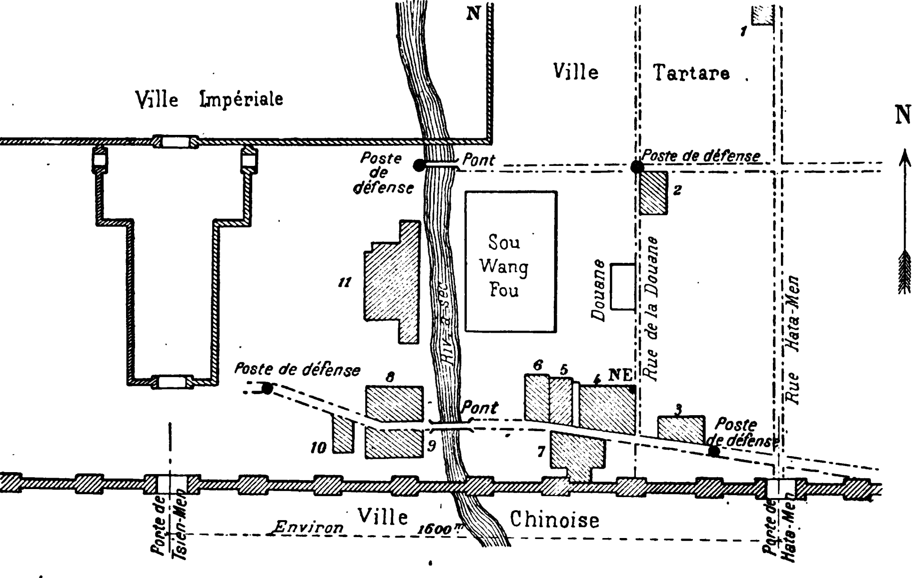


leurs un peu moins alarmantes; les Boxeurs se seraient dispersés dans le nord, sur le refus de la cour de les laisser pénétrer en ville. — D'autre part, on nous assure que les communications entre Pékin et Tien-Sin seront bientôt rétablies.

J'ai fait aujourd'hui mes visites officielles aux représentants des différentes puis-

sances. M. Morisse, premier interprète de la Légation de France, a bien voulu m'accompagner et me servir de pilote. — J'ai appris par M. de Giers, ministre de Russie, que le colonel de Vogack était reparti pour Tien-Sin. Je le regrette d'autant plus que je comptais prier le colonel de vouloir bien réunir les chefs de détachement afin de leur permettre de s'entendre sur les mesures générales à prendre. — En rentrant, j'ai prié notre ministre de provoquer cette réunion en en parlant à ses collègues.

A sept heures tout est tellement calme autour de nous que je laisse la direction du personnel à M. Herber pour aller dîner, à cinquante pas de la Légation, chez M. de Gieter, professeur de français à l'Université Impériale. — Je retrouve là deux autres compatriotes non moins charmants et agréables que mon hôte, MM. Feit et Pelliot; tous les quatre nous passons gaîment la soirée à rire des Boxeurs et à faire des projets pour l'avenir.



LÉGATIONS. — 1. Belgique. — 2. Autriche. — 3. Italie. — 4. France. — 5. Japon. — 6. Espagne. — 7. Allemagne. — 8. Russie. — 9. Amérique. — 10. Hollande. — 11. Angleterre.

6 juin.

Au Pé-t'ang, M. Henry a pris des mesures très sages et très prudentes, en diminuant par de solides barricades le nombre des passages à surveiller; sa défense se trouve ainsi concentrée en deux points. Il entraîne admirablement son personnel, et va jusqu'à faire faire l'exercice aux lanciers chinois. — Aujourd'hui il m'écrit :

« J'ai reçu hier le détachement italien et me suis mis aussitôt en rapport avec son commandant. Je crois qu'avec trente hommes, j'ai très suffisamment de monde, surtout n'ayant plus à m'occuper des sœurs (1).

« Cette nuit j'ai attendu en vain l'attaque. Les Chinois, armés d'instruments divers ont fait le service par bordée, mais tous restant à leur poste de combat. Vous ne pouvez pas vous imaginer le spectacle digne de Salammbô, qu'offrait au clair de

(1) Les Italiens étaient spécialement chargés de défendre la partie occupée par les sœurs.

lune cette horde de Chinois enturbannés de blanc, et armés d'immenses pieux souvent, hélas! veufs de fer ».

Les officiers se sont réunis aujourd'hui à la Légation d'Angleterre, sur la convocation du chef du détachement anglais. M. de Below, premier secrétaire de la Légation d'Allemagne et l'attaché militaire allemand, assistaient à cette conférence. Le choix fut de suite proposé entre les deux seules solutions possibles : ou bien laisser chaque légation abandonnée à elle-même, ou bien réunir tous nos efforts pour protéger le quadrilatère qui les renferme toutes à l'exception de celle de Belgique. — C'est cette dernière solution qui fut adoptée. — Il est convenu que le ministre de Belgique se retirera avec son personnel dans la Légation qu'il lui plaira de choisir; les officiers ont décidé en outre de se réunir demain à trois heures pour discuter les plans de défense proposés.

Nous logeons, Herber et moi, dans le pavillon dit « des Étrangers », qui comprend deux chambres à coucher avec cabinet de toilette, et un salon qui nous

sert aussi de salle à manger. Ce serait bien si c'était propre ; mais d'innombrables générations de Chinois ont empuanti les meubles et les tentures de ce pavillon bien avant qu'il n'abritât des étrangers. Le salon est d'ailleurs à tout le monde, sauf à nous; c'est le rendez-vous de tous les Français de Pékin, membres de la Légation et pensionnaires de l'hôtel Chamot; c'est là que sont apportés tous les bruits, tous les cancans, toutes les nouvelles officieuses; c'est là que sont discutées, même par les femmes, les nouvelles officielles.

7 juin.

La situation ne s'améliore pas, au contraire. Les boxeurs pénètrent en ville par groupes de cent environ, et se réunissent dans des pagodes. A l'extérieur ils continuent leurs tristes exploits, et le nombre des chrétiens qui viennent chercher aide et protection au Pé-t'ang ou dans les légations, augmente d'heure en heure.

Le directeur des chemins de fer a dé-

claré, dit-on, à M. du Chaylard que, par ordre du Tsong-Li-Yamen, aucun train ne serait mis à la disposition des troupes étrangères qui tenteraient de se rendre à Pékin.

La conférence des chefs de détachement a eu lieu aujourd'hui à 3 heures. Tous les officiers étaient à peu près d'accord sur deux points :

1° Réunir toutes les femmes et tous les enfants à la légation d'Angleterre dès que les hostilités seront commencées.

2° Établir un poste très solide à chacun des sommets du quadrilatère qui renferme toutes les légations.

Malheureusement, les détails ne furent pas arrêtés. Les conditions dans lesquelles ces postes seront établis, — les emplacements exacts qu'ils devront occuper, — les itinéraires des patrouilles, — les emplacements des soutiens et des réserves, — les lignes de retraite à garder, — etc., rien de tout cela ne fut décidé, en dépit des efforts du capitaine anglais Strouts dont la courtoisie est parfaite, et de ceux de M. de Below qui, parlant admirablement quatre

langues, essaya de ramener tout le monde à un sujet unique de discussion.

En somme, les officiers se sont séparés, étant, comme avant la réunion, à peu près décidés à ne faire que ce qu'ils croiraient devoir faire pour la défense de leur propre légation.

L'absence d'un chef, d'un supérieur dont l'autorité eût été reconnue et acceptée de tous, s'est fait trop sentir. Espérons qu'il n'en résultera pas de conséquences trop graves.

En ce qui me concerne, je compte participer à la défense des deux postes qui me paraissent tout naturellement relever de nous : celui qui protégera l'Autriche, et celui qui protégera l'Italie.

8 juin.

La situation est très tendue. Le bruit circule que les boxeurs ont l'intention de nous attaquer la nuit.

Au Pé-t'ang, tout paraît calme; M. Henry m'écrit ces deux mots :

« Rien de particulier à vous signaler; les hommes sont pleins d'entrain, connaissent bien leurs divers postes de combat, et ne désirent qu'une chose : c'est de voir arriver les boxeurs qui nous font « *poser* » depuis trois nuits.

9 juin.

L'Impératrice est rentrée, dit-on, à Pékin, et a licencié 10.000 (?) soldats chinois armés. Cette nouvelle est peu faite pour nous rassurer; si ces troupes, livrées à elles-mêmes, se réunissent aux boxeurs, ou leur cèdent simplement leurs armes, le danger peut devenir très grand pour les Européens.

Les rebelles ont allumé cette nuit plusieurs incendies; le stand du champ de courses est brûlé.

Les boxeurs pénètrent de plus en plus dans la capitale; ils se réunissent pour délibérer, dans des pagodes que les chrétiens chinois nous désignent. Aucun d'eux cependant ne s'aventure dans le quartier des

légations, et nos matelots s'impatientent, mais conservent leur zèle et leur entrain.

L'habitation de Sir Robert Hart, située dans la rue de la Douane, entre la légation de France et celle d'Autriche, est mise en état de défense; le personnel des douanes déploie, à cet effet, une très grande activité.

Je reçois dans l'après-midi une lettre de M. Henry. « Nous avons eu cette nuit, me dit-il, plusieurs alertes. A minuit et demi on est venu me prévenir qu'un grand incendie venait d'être allumé dans l'ouest, à quelques centaines de mètres de nous, et un autre dans le sud-ouest, mais plus loin. Ces incendies ont duré toute la nuit. A deux heures et à trois heures j'ai été réveillé par plusieurs coups de fusil tirés tout près de nous, dans le nord-est; mais rien ne s'en est suivi. Il n'y avait d'ailleurs pas, autour de nous, de rassemblements inquiétants. »

Comme on s'attend toujours à cette attaque annoncée, M. Piry, inspecteur des douanes, envoie, sur ma prière, Mme Piry et ses quatre enfants passer la nuit à la Légation de France.

L'installation provisoire des marins est à peu près terminée; le confortable viendra plus tard si le détachement est maintenu à Pékin, et si les circonstances le permettent. Ce qui existe suffit en cette saison.

10 juin.

Le ministre de France reçoit de Tien-Sin un télégramme lui annonçant le départ pour Pékin des détachements suivants :

Allemands	100
Russes	100
Français	100
Anglais.	500
Américains.	100
Italiens	40
Autrichiens.	25
Japonais	30

A ces troupes attendues il faut ajouter 50 Allemands et 30 Autrichiens qui sont arrivés ici 24 heures après nous. — 1.450 militaires (officiers non compris) seront donc réunis ce soir dans le quartier des Légations.

La nouvelle est accueillie avec une joie d'autant plus grande que le prince Tuan, père de l'héritier présomptif et chef avéré des boxeurs, vient d'être nommé vice-président du Tsong-Li-Yamen.

Quelques heures après l'arrivée de la dépêche de Tien-Sin, le fil est coupé.

Le gouvernement chinois prévient les représentants des puissances qu'il dégage sa responsabilité pour l'avenir en présence de ce fait, que de nouveaux détachements ont été appelés sans son autorisation.

Le train qui doit amener les renforts est attendu à trois heures; des voitures vont à la gare pour le transport des bagages et des munitions; elles attendent en vain jusqu'à la nuit et plusieurs d'entre elles sont bousculées par les boxeurs. Mais ce retard ne nous étonne point; nous savons que le train ne peut s'avancer qu'en réparant la voie devant lui. Si les dégâts ne sont pas trop considérables, il arrivera demain matin, où, au plus tard, demain soir.

Une grande animation règne dans la ville chinoise. Il est de plus en plus dangereux de circuler seul et sans arme. Les postes

doublés partout, reçoivent l'ordre d'exercer la plus grande surveillance.

11 juin.

La nuit se passe sans incident. Comme la veille, nous envoyons des charrettes à la gare. M. Chamot qui parle admirablement le chinois m'offre de les escorter avec 4 marins armés. Je crois devoir prendre l'avis de M. Pichon en lui faisant remarquer que si les 25 ou 30 voitures doivent être attaquées comme hier, ces quatre hommes seront forcés d'user de leurs armes, ce qui peut les amener à se trouver dans une très mauvaise situation, en présence d'une foule haineuse. Le premier coup de fusil tiré aura, ce n'est pas douteux, de très graves conséquences. Si les troupes arrivent, elles seront assez nombreuses pour assurer elles-mêmes la garde de leurs bagages; si elles n'arrivent pas, pourquoi exposer sans raison la vie de M. Chamot, et celle de nos marins? Enfin, dans tous les cas, la vue de ces quatre hommes en armes, n'aura-t-elle

pas pour effet de provoquer nos ennemis et de les exciter?

Le Ministre de France décide que les voitures iront seules à la gare, à leurs risques et périls.

M. Sugiyama, chancelier de la Légation du Japon, va, en charrette fermée, au devant des troupes. Il est reconnu, attaqué et assassiné par les soldats de Tong-Fou-Siang, campées à Ma-Kia-Pou. — Dès que les Japonais connaissent l'affreuse nouvelle ils envoient rechercher son corps; mais il ne peut être retrouvé. On nous rapporte que les assassins ont arraché le cœur de leur victime, et l'ont porté à leur général.

Le câble russe de Pékin à Saint-Pétersbourg, viâ Kiackta, est coupé.

La nuit est venue; les charretiers, qui n'ont pas été inquiétés sont de retour; les portes de la ville sont maintenant closes, et nous sommes sans nouvelle des troupes.

Que va-t-il se passer? Un silence impressionnant enveloppe le quartier des Légations; les rues, naguère pleines de vie, sont désertes; à peine rencontre-t-on encore, çà et là, quelques mendiants, quelques

loqueteux,..... quelques espions, peut-être. Chacun sent qu'un danger le menace, mais nul ne veut y croire.

12 juin.

Rien!

Nous espérons que lord Seymour abandonnera la réparation de la voie s'il rencontre de trop grandes difficultés, et que les troupes viendront à pied. Cependant, si nos ennemis sont bien décidés à nous attaquer, ils le feront, sans aucun doute, avant l'arrivée de ces renforts; aussi nous tenons-nous prêts à toute heure du jour et de la nuit.

Les Japonais n'ont pas encore obtenu le corps de leur chancelier.

13 juin.

Ce matin, deux Boxeurs revêtus de leurs insignes (ceinture et jarretières rouges) et armés de grands couteaux ont eu l'audace de traverser le quartier des Légations; ils

ont été arrêtés et conduits près de M. Ketteler, ministre d'Allemagne.

A propos des secours que nous attendons, la même question est sur toutes les lèvres : Que deviennent-ils? L'impatience augmente.

Les trois chefs de détachement, français, allemand et italien, chacun avec une quinzaine d'hommes, sont allés, vers 3 heures, fouiller une pagode située à environ 500 mètres dans l'est de l'Autriche. Les Boxeurs, sans doute prévenus, ont eu le temps de partir. Nous n'avons trouvé que quelques armes abandonnées : arcs, flèches, lances, sabres et couteaux. Le baron Ketteler assistait à cette chasse.

Je crois que l'insuccès de l'expédition a été due au défaut d'entente préalable entre les officiers ; il est à craindre qu'il en soit toujours de même quand des troupes de nationalités différentes voudront combiner leurs efforts : le plus ancien n'ose pas parler en chef, et les plus jeunes ne sont pas sûrs d'avoir à obéir. En sautant par-dessus le mur de la cour pour ouvrir la porte à nos marins, j'ai vu s'enfuir une dizaine de Chi-

nois qu'il nous a été impossible de retrouver dans la suite ; or, ils n'ont pu sortir qu'en usant du moyen que j'avais employé pour entrer. Si l'enceinte avait été cernée, *comme il était convenu*, nous les eussions pris.

A 5 heures du soir, des boys nous préviennent qu'une bande de rebelles se dirige sur le quartier des Légations, venant de l'est. J'envoie une demi-section avec Herber à la Légation d'Autriche, et je me porte avec une autre demi-section à la légation d'Italie. La deuxième section reste mi-partie à l'angle nord-est, mi-partie à l'angle sud-est de la Légation de France.

En outre, de nombreux volontaires armés de carabines ou de fusils de chasse, et ayant à leur tête M. et Mme Chamot, franchissent les lignes italiennes et françaises dans la rue des Légations, et vont à la rencontre des Boxeurs. A 5 heures et demie ces derniers entrent par la porte Hata-Men, et suivent la rue du même nom, après avoir mis le feu à la mission protestante. Une dizaine de coups de fusil, tirés par les volontaires, met en fuite ceux qui s'aventurent dans la rue des

Légations; cinq sont tués, parmi lesquels un gamin de quinze ou seize ans, qui présentait sa poitrine aux balles.

Nos ennemis s'éloignent et se dispersent sans insister davantage. Pendant que Mme Chamot tient en respect sept ou huit Chinois avec sa carabine, son mari ferme la porte de Hata-Men et prend la clef.

Ce premier succès, dans lequel nos troupes ne sont pour rien, a, en somme, une portée assez grande : il a prouvé aux Boxeurs qu'ils ne sont pas invulnérables, comme ils se plaisent à le croire; et qu'il ne suffit pas, pour le devenir, de prononcer quelques paroles magiques ou de faire certaines incantations. Il nous a permis de constater, en outre, que nous n'avons à craindre que des torches, des sabres et des couteaux, mais pas une arme à feu.

Tout en admirant le courage des volontaires, je me vois obligé de les blâmer de ce que je considère comme une imprudence de leur part, et de leur faire remarquer que nos marins sont là pour les protéger, et non pour être protégés par eux. M. Salvaggo-Raggi, ministre d'Italie, et M. Paolini, me

prient de leur dire également de ne plus se mettre, à l'avenir, entre les matelots italiens et l'ennemi.

A 6 heures, j'envoie quatre hommes prendre Mme Piry et ses enfants, ainsi que Mme et Mlle Bredon. M. Bredon, député inspecteur des douanes, et M. Piry, restent à la douane.

A 8 heures, l'église du Toung-t'ang, au nord de la Légation d'Autriche, et la chapelle protestante du Toung-Tche-Queou, sont en feu. Les incendiaires, torche en main, descendent sur le quartier des Légations par la rue qui prolonge la rue de la Douane.

La mitrailleuse autrichienne balaie cette foule en moins de trois minutes. Nous envoyons une patrouille pour constater l'effet produit, mais, à son grand étonnement, elle ne trouve, dans cette rue naguère envahie, que le cadavre à demi carbonisé et fumant encore, d'une vieille femme, une chrétienne sans doute. Les Boxeurs ont-ils déjà enlevé morts et blessés ou ont-ils tous échappé aux balles autrichiennes? Les torches, en assez grand nombre, paraissent avoir été

plantées en terre ; il suffit alors de deux ou trois personnes descendant la rue et les allumant toutes, successivement, pour nous donner de loin, et dans la nuit, l'illusion d'une foule s'avançant sur nous. Si telle est la clef de l'énigme, la ruse est bonne et a merveilleusement réussi.

Quoi qu'il en soit, nos ennemis sont véritablement peu dangereux, et, depuis qu'ils ont constaté, à leurs dépens, leur parfaite vulnérabilité, ils ont un profond respect pour les fusils européens auxquels ils tournent les talons à la première injonction. Espérons qu'il en sera toujours ainsi, du moins jusqu'à l'arrivée de nos troupes.

M. Henry m'informe que « hier soir, une centaine de Boxeurs se sont arrêtés tout près du Pé-t'ang, et ont continué leur marche, après quelques minutes de halte, sans attaquer ».

La soirée s'achève sans incident. Montés sur le toit plat des écuries et de la cave, à l'angle nord-est de la Légation, nous regardons brûler autour de nous les temples, les églises, toutes les maisons dont le seul crime est d'avoir abrité des Européens. La

nuit est belle, la température paraît agréable après la grosse chaleur du jour, et nous sommes forcés de reconnaître que le spectacle ne manque pas d'attraits. Au ciel paré comme pour un jour de fête, les rieuses étoiles elles-mêmes semblent s'en amuser. Cependant notre pensée s'élance jusqu'au Toung-t'ang pour y chercher, au milieu des flammes, les restes du Père Doré : il n'a pas voulu quitter son église! Quel aura été son sort? Nous pensons aussi que ces pyramides de feu diront aux renforts que le nombre des victimes est assez grand, et qu'ils doivent se hâter.

Nous restons toute la nuit sur notre toit. Le Toung-t'ang brûle jusqu'au matin.

14 juin.

Si le bruit qui circule est exact, les troupes de Tong-Fou-Siang nous attaqueront dans la journée. Nous barricadons les rues principales. Il est décidé que nous ne laisserons entrer et sortir du quartier des Légations que les Chinois munis de laisser-passer. Mais qui a pris cette mesure?

rédigera les laisser-passer ? Qui les signera ou les visera ? Autant de points d'interrogation, et, par suite, pas de contrôle possible. Des boys chinois présentent aux barricades des cartes de leur maître, cartes sans doute volées, et s'en vont pour ne plus revenir. Ces mêmes cartes sont remises à d'autres Chinois, espions au besoin, qui viennent, regardent et sortent par une autre issue, en présentant toujours le même papier de plus en plus sale et crasseux.

Les élèves interprètes de la Légation de France apprennent que leur maison qu'ils avaient abandonnée pour venir se réfugier près de nous, a été pillée et incendiée la nuit dernière.

Trois volontaires se mettent à notre disposition et nous proposent de joindre leurs efforts aux nôtres pour sortir du mauvais pas dans lequel nous paraissons engagés ; ce sont MM. Labrousse, capitaine d'infanterie de marine qui rejoignait l'Europe par le transsibérien, et qui se trouve prisonnier dans Pékin ; Pelliot, chargé par le gouvernement de l'Indo-Chine d'une mission archéologique, et de Giéter.

Le ministre de France reçoit dans la journée une lettre de M. le capitaine de vaisseau de Marolles, qui annonce l'arrivée de la colonne de secours à Lang-Fang, à 60 kilomètres de Pékin. 60 kilomètres! Trois jours de marche! Peut-être quatre! Peut-être, qui sait? davantage encore! Militaires et diplomates s'étonnent un peu de voir l'amiral Seymour s'entêter à réparer la voie, quand les troupes qu'il commande seraient si utiles ici. Quelques optimistes trouvent très naturel que l'amiral tienne à rester en communication avec Tien-Sin; mais les pessimistes, beaucoup plus nombreux, estiment que cette précaution est superflue, étant donné que quarante bâtiments de guerre mouillés à Takou peuvent lancer derrière la colonne les détachements nécessaires pour assurer cette communication. En somme, on s'impatiente; les mécontents sont nombreux et chez la plupart des assiégés le courage est momentanément abattu.

A 7 heures du soir, les Allemands, du haut de la muraille, tirent sur des Boxeurs rassemblés dans la ville chinoise et en

tuent quelques-uns : l'animation est très grande, peu de temps après, de l'autre côté du rempart qui nous protège.

Un peu plus tard, les porteurs de torches recommencent, au nord de la rue de la Douane, la manœuvre d'hier ; une demi-section se porte à la barricade de la Légation d'Autriche ; elle y est d'autant plus nécessaire que le ministre de Belgique a tenu à rester dans sa légation et que M. de Rosthorn, premier secrétaire de la légation d'Autriche et ministre par intérim, lui a fait envoyer une garde de huit Autrichiens.

Dans la ville chinoise, les clameurs, les vociférations augmentent et deviennent véritablement impressionnantes. Une foule énorme, massée au pied de la muraille, c'est-à-dire à moins de 100 mètres de nous, hurle des cris de vengeance : Châ-châ ! (tue ! tue !) Chô-chô ! (brûle ! brûle !) Par moments, il semble que cette horde de forcenés escalade les cinquante pieds de granit qui nous abritent. Si la muraille s'ouvrait pour livrer passage à ce flot furieux, nous serions perdus ! Ce vacarme épouvantable ne cesse que vers 2 heures du matin.

A peu près à la même heure, la légation de Belgique, menacée, demande des renforts ; six Autrichiens et six Français, dont le second maître Le Gloanec, partent sous la conduite d'un officier autrichien. Les incendiaires sont mis en fuite ; deux sont tués et quinze faits prisonniers. Le Gloanec revient avec une légère contusion à l'arcade sourcilière gauche ; cette blessure qui provient d'un éclat de pierre ou de bois est sans gravité.

Je vais jusqu'à la légation d'Autriche pour défendre aux Français de quitter la barricade sans mon autorisation. Je considère en effet que ces patrouilles sont très dangereuses, surtout la nuit, non pas tant à cause des Boxeurs qu'à cause des soldats chinois prêts à nous attaquer et avec lesquels nous devons chercher à éviter un conflit. Je m'étonne d'ailleurs que la légation de Belgique ne soit pas abandonnée, comme cela était convenu ; cette légation, située à plus d'un kilomètre de nous et complètement isolée, peut devenir une grosse source d'ennuis si on s'entête à vouloir la sauver. — Bref, j'estime que notre rôle doit se borner à nous défendre *chez nous* et non à aller attaquer, dans des

rues étroites et tortueuses, des ennemis dont nous ne connaissons ni le nombre, ni les intentions, ni les moyens de défense. Des sorties dans ces conditions, surtout lorsqu'on ne dispose que d'une poignée d'hommes, peuvent facilement tourner en désastres. Gardons-nous surtout de provoquer nos adversaires et de rechercher des combats d'où, même victorieux, nous ne pouvons sortir qu'affaiblis.

Pendant la nuit, les Chinois incendient l'église protestante de l'Évêque dans l'ouest, et le Nan-t'ang. — Heureusement M. Chamot, prévenu par des boys, a pu, aidé de quelques volontaires (pensionnaires de l'hôtel), aller chercher le père d'Adozzio et les frères de notre établissement religieux, et les ramener à l'hôtel.

15 juin.

Des chrétiens chinois, des femmes et des enfants surtout, viennent en très grand nombre chercher un abri dans le quartier des Légations. Le palais du prince Sou

(*Sou-Wang-Fou*), vaste résidence comprenant un immense parc et plusieurs grandes cours, est mis à la disposition de ces malheureux, presque tous couverts de brûlures ou de blessures horribles. L'un d'eux m'est amené au Pavillon des Étrangers par son père, un vieillard infirme; c'est un enfant de seize à dix-huit ans qui a reçu quatre coups de sabre : trois sur la tête et un qui lui a tranché le quart du cou. Nous nous demandons comment le pauvre garçon peut vivre encore ! Il est dans cet état depuis cinq jours, et les vers grouillent dans ses plaies. Le docteur Matignon panse de suite ces affreuses blessures (1).

Les bruits les plus contradictoires continuent à circuler sur l'arrivée des troupes : tout le monde en parle, nul ne sait rien. L'énervement augmente. Enfin, à 7 heures du soir, le ministre de France me communique une lettre du baron Ketteler : « Sir « Claude Macdonald, ministre d'Angleterre, « a reçu une lettre de l'amiral Seymour,

(1) Un mois plus tard, je retrouvais ce Chinois dans le Sou-Wang-Fou; il était complètement guéri.

« datée du 14, 5 heures matin. L'amiral « annonce que sa petite colonne est à « 10 milles au delà de Lang-Fang, et qu'il « espère arriver à An-Ting dans la journée « même. » Aucun incident pendant la nuit; mais plusieurs incendies autour de nous.

16 juin.

Dans la matinée, quelques rares détonations aux barricades. Un incendie considérable se déclare dans l'est de la légation d'Italie. Un missionnaire américain calcule que, pendant les journées du 13, du 14 et du 15 juin, 13 églises, 7 écoles, 7 hôpitaux et 33 maisons ont été pillés et brûlés.

Je reçois de M. Henry la lettre suivante : « Hier soir, à 7 heures et demie, nous avons « été attaqués par les Boxeurs. Deux feux « de salve et un feu à volonté les ont mis « en fuite. Ils ont laissé sur le terrain au « moins 16 morts, et doivent avoir un assez « grand nombre de blessés, dont le *bonze* « qui dirigeait l'attaque. Nous avons pris « les armes des hommes tombés auprès de

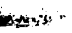
« la porte : c'étaient des lances et surtout
« des flèches ; pas de fusil. Nous avons at-
« tendu une nouvelle attaque toute la nuit,
« mais rien n'est venu. Les hommes cou-
« chant aux postes de combat depuis trois
« jours, et dormant à peine deux ou trois
« heures par nuit, j'ai cessé tout exercice. »

Vers 1 heure de l'après-midi, un formidable incendie éclate dans la ville chinoise, au sud de Tsien-Men ; tout un quartier est en feu. Les Boxeurs ont voulu détruire toutes les boutiques renfermant des objets européens. Les flammes, poussées par un bon vent du sud-est, viennent lécher les murailles de la ville tartare. Nous espérons une fois encore que les troupes de l'amiral Seymour, tant attendues, apercevront cette épaisse colonne de fumée.

Le ministre de Belgique se retire avec son personnel à la légation d'Autriche.

Le corps du chancelier, massacré par les soldats de Tong-Fou-Siang, a été retrouvé et rapporté à la Légation du Japon. Deux Boxeurs ont été arrêtés dans l'après-midi et fusillés.

Un soldat chinois met le feu à une bou-



tique située près de la légation de Russie; l'incendiaire est tué d'un coup de fusil par M. Rahden. Les Russes arrêtent les flammes et dégagent les abords de leur légation en abattant des maisons.

Dans la ville chinoise, l'incendie s'est encore étendu. Les flammes ont gagné l'immense porte de Tsien-Men; ce monument, haut de plus de 40 mètres, n'est bientôt qu'une gerbe de feu. Du haut de la muraille nous assistons à ce spectacle terrifiant, mais le plus beau que l'on puisse imaginer.

17 juin.

Cette nuit, les Boxeurs ont tenté de surprendre le quartier des Légations, et l'ont attaqué presque en même temps au nord-est, au sud-est et au sud-ouest. Quelques coups de fusil ont suffi à les disperser.

Vers 3 heures de l'après-midi, une patrouille, composée d'Allemands, d'Anglais et d'Autrichiens, part pour fouiller le quartier situé au nord du Sou-Wang-Fou, quartier

qui renferme l'usine à gaz appartenant à des Allemands. Cette patrouille se heurte à des soldats de Tong-Fou-Siang, dont la présence dans ces parages n'était pas même soupçonnée, et se replie vivement en arrière. Mais des coups de fusil sont échangés, sans que l'on puisse savoir, naturellement, de quel côté sont partis les premiers. Cinq Chinois, dit-on, sont hors de combat; du côté des Européens, aucun blessé.

C'est la première fois que nous nous trouvons en présence de soldats réguliers. Quelles seront les conséquences de cette rencontre? Nous sommes toujours sans nouvelles des troupes.

18 juin.

La situation est la même : Chinois et assiégés s'observent avec défiance. En réalité, nous sommes surpris de ne pas être attaqués plus violemment si les renforts amenés par lord Seymour sont, comme tout le fait supposer, à quelques pas de nous.

Je reçois le matin un mot de M. Henry :

« Les pertes des Boxeurs dans l'attaque du « 15 ont été plus considérables que je ne « le pensais; le mandarin qui a fait ramasser « les morts dit en avoir compté 47; 27 « Boxeurs en titre dont un chef, et 20 cu- « rieux venus sans doute pour aider au « pillage. Nous avons tiré 58 balles. De- « puis les Boxeurs n'osent plus nous atta- « quer; néanmoins, toutes les nuits nous « avons plusieurs alertes et nous conti- « nuons à coucher aux postes de combat. « Hier soir, on avait annoncé que des Chi- « nois viendraient avec du canon; bien que « n'y croyant pas beaucoup, j'ai fait ins- « taller un fort remblai de terre et de ga- « bions devant l'entrée, et creuser une « tranchée un peu plus loin en avant, pour « les hommes. Nos matelots ne sont nulle- « ment fatigués et gardent tout leur en- « train. »

P.-S. — M'autorisez-vous, si l'occasion « s'en présentait, à prendre l'offensive pour « aller surprendre les Boxeurs avant qu'ils « n'attaquent? »

Je réponds à Henry pour le féliciter d'abord, et ensuite pour lui dire que les

faibles détachements dont nous disposons ne nous permettent pas de faire des sorties, c'est-à-dire d'attaquer un ennemi infiniment supérieur en nombre et soigneusement abrité dans des maisons entassées les unes sur les autres.

Le personnel de la Douane élève une barricade entre la légation d'Autriche et celle de France.

19 juin.

Vers midi, cinq incendies considérables sont allumés dans l'ouest de la ville tartare; dans la ville Chinoise, l'ancien bureau télégraphique est en flammes.

Le gouvernement chinois nous informe que, M. du Chaylard ayant, au nom du corps consulaire, menacé de faire occuper les forts de Takou, il considère cet acte comme une déclaration de guerre et donne, en conséquence, 24 heures aux étrangers pour se retirer de Pékin sous la protection des troupes chinoises.

Les ministres, d'abord décidés à partir, demandent au Tsong-Li-Yamen une au-

dience pour demain, à 9 heures du matin, en lui faisant remarquer que le délai qui nous est fixé n'est pas suffisant.

A 5 heures, l'opinion générale est que nous partirons le lendemain ; cependant les sceptiques, et ils sont nombreux surtout parmi ceux qui connaissent bien le caractère chinois, ne se fient qu'à moitié à cette « protection » qui nous est promise.

Dans tous les cas, chacun se prépare. Comme les femmes et les enfants ne peuvent pas faire à pied les 120 kilomètres qui nous séparent de Tien-Sin, les gens mariés se mettent en quête de charrettes. Toutes celles que les Chinois ont abandonnées dans le quartier des Légations, avec l'espoir de les reprendre après l'orage, trouvent de suite un nouveau propriétaire. On recherche de la même façon les mules et les chevaux. M. Chamot, armé d'un fusil à l'extrémité duquel il a fixé, en guise de baïonnette, un large et court couteau de cuisine, va, accompagné d'un jeune ingénieur, M. Mathieu, et de quelques coolies, passer une visite minutieuse des écuries de Hsu-Toug, directeur des études du prince impérial et

grand ami des Boxeurs. Nos chasseurs reviennent, poussant devant eux une dizaine de bêtes superbes qui ne demanderont certes pas mieux que de nous conduire à Tien-Sin.

La cour de la Légation de France se trouve encombrée, comme par enchantement, de voitures venues on ne sait d'où. Il est convenu qu'on n'emportera que le strict nécessaire ; cependant, sur la prière des femmes, de volumineuses malles sont tirées des greniers et des hangars. La coquetterie ne perd jamais ses droits, même dans les circonstances les plus graves : est-il possible d'aller à Tien-Sin sans avoir plusieurs toilettes ? Et les boys, pourra-t-on s'en passer ? Il est difficile de se faire une idée de l'activité que chacun déploie en ce moment dans le quartier des Légations. Les Chinois, de leur côté, veulent bien ne point nous troubler pendant que s'agitent ces importantes questions.

Pour Herber et moi, pas tant de points d'interrogation ! Nos armes, nos cartouches, et en route !

M. Pichon me dit qu'il va écrire un mot

à Mgr Favier. Il est bien évident que nous ne partirons que quand le détachement du Pé-t'ang sera revenu près de nous.

20 juin.

Les ministres se réunissent à 8 heures à la légation de France. Le Tsong-Li-Yamen n'ayant rien répondu à la lettre de la veille, le corps diplomatique décide (autant du moins que nous pouvons le savoir pas des indiscrétions) : 1° de demander au gouvernement chinois de permettre aux renforts attendus de venir jusqu'au pied des murailles; quand ils seront là, nous sortirons pour aller les rejoindre;

2° de lui faire remarquer qu'il nous est impossible de partir le soir même, aucune disposition n'ayant encore été arrêtée.

Le ministre d'Allemagne offre à ses collègues d'aller seul s'entendre, à ce sujet, avec les membres du Tsong-Li-Yamen. En vain lui fait-on remarquer qu'il s'expose à un grand danger; il persiste dans sa décision et part avec M. Cordès, interprète de la légation d'Allemagne. On veut leur don-

ner une escorte ; ils la renvoient, et ne conservent que deux Mâ-Fou (*boys à cheval*) qui accompagnent les deux chaises à porteurs. — Quelques instants après, ces Mâ-Fou reviennent, rapportant la nouvelle que M. Ketteler a été assassiné par des soldats de Tong-Fou-Siang, et que M. Cordès est grièvement blessé.

M. de Soden, chef du détachement allemand, part de suite avec 20 hommes à la recherche des deux victimes ; il revient une demi-heure après, n'ayant rien trouvé.

A 11 heures, des missionnaires américains rapportent M. Cordès à la légation ; son état est très grave. Il peut néanmoins raconter que le ministre d'Allemagne a reçu une balle derrière la tête, et que lui-même, s'étant levé pour arrêter les porteurs et le protéger, a été atteint d'une balle au bas-ventre. Malgré sa blessure, M. Cordès put échapper aux Chinois qui entouraient les chaises, et s'enfuir, poursuivi par deux soldats. A bout de forces, et décidé à en finir, il s'arrêta et fit face à ses lâches adversaires, quand, à son grand étonnement, ceux-ci firent demi-tour et se sauvèrent à toutes

jambes. Le blessé perdit ensuite connaissance et fut heureusement recueilli par des missionnaires.

Les chefs de détachement réunis décident d'envoyer de suite à la légation d'Angleterre les femmes et les enfants. Cette légation est plus grande et moins exposée que toutes les autres. Ordre est donné d'y entasser immédiatement les vivres, les munitions, et tout ce que les magasins européens renferment de conserves, de vins, de bière, d'eaux minérales et de liqueurs. Les caves de l'hôtel de Pékin sont également vidées dans celles de la légation d'Angleterre, qui prend l'aspect d'un vaste entrepôt (1).

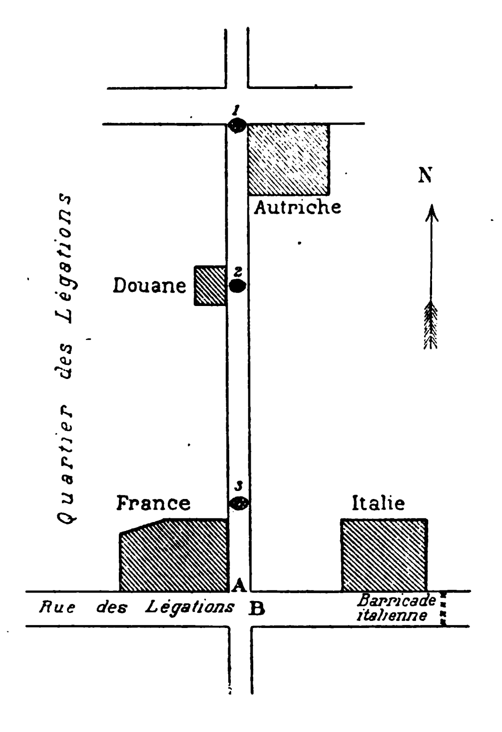
(1) En même temps, et en moins de 24 heures, M. Chamot trouvait le moyen de réunir sous sa main des mules, des chevaux et du blé en quantité suffisante pour nourrir pendant deux mois 1.200 Européens et 3.000 chrétiens chinois. Il découvrait des meules et transformait quatre des chambres de l'hôtel en moulins.

Comment a-t-il fait? Cela est encore un problème pour beaucoup, et pour moi en particulier. Mais il est indéniable, que sans lui, les chrétiens chinois seraient morts de faim avant l'arrivée des troupes. Son activité prodigieuse, sa rare intelligence, son courage, son sang-froid et son énergie, lui ont fait surmonter

A 2 heures de l'après-midi, les Autrichiens quittent leur légation et se replient sur la nôtre. Convaincus que le départ pour Tien-Sin ne saurait tarder, ils n'emportent que leurs armes et leurs munitions. Le personnel civil de cette légation ne comprend que M. de Rosthorn, premier secrétaire, ministre par interim, et Mme de Rosthorn. Les officiers sont, au contraire, très nombreux ; deux d'entre eux, le capitaine de frégate Édouard Thomann von Montalmar, commandant la *Zenta,* et le lieutenant de vaisseau, Théodore de Winterhalder, du même bâtiment, se trouvent prisonniers dans Pékin, qu'ils étaient venus visiter. Les autres, le lieutenant de vaisseau Kollàr et les aspirants Mayer et Boynebûrg-Lengsfeld, font partie du détachement envoyé au secours de la légation.

toutes les difficultés. — Meunier, boulanger, cuisinier, constructeur de barricades, terrassier, chef des coolies, etc., etc., Chamot a tout été, tout fait pendant ce siège, et tout, de sa propre initiative, sans prendre l'avis ni les conseils de personne. — Ceux qui reconnaissaient le moins volontiers ses immenses qualités n'hésitaient pas à s'adresser à lui quand ils se trouvaient embarrassés.

La retraite de l'Autriche entraîne celle du personnel de la Douane qui ne peut logi-



quement et matériellement pas supporter le premier choc d'une attaque. Ce personnel se réfugie à la légation d'Angleterre.

Nous nous empressons dès lors de faire

démolir la barricade construite en 2, pour en élever, avec les mêmes matériaux, une autre en 3, à quelques mètres du poste nord-est de la légation de France. Le second maître Le Gloanec est chargé de ce travail.

A 4 heures, les Autrichiens veulent réoccuper leur légation; leur marche en avant est arrêtée par les coups de fusil des soldats chinois postés dans des maisons. Ils se replient définitivement près de nous, derrière la barricade 3. Dans ce mouvement de retraite le matelot autrichien Petrovac est blessé à la cuisse.

La fusillade continue entre les Chinois d'une part, les Autrichiens et les Français de l'autre. Ce sont des soldats réguliers qui sont en face de nous; nous tirons sur ceux qui traversent la rue de la Douane ou qui s'approchent de la légation abandonnée. C'est la première fois que nous entendons siffler les balles; je recommande aux hommes de bien s'abriter, et de se découvrir le moins possible pour tirer. Je leur donne moi-même l'exemple; les Autrichiens en font autant. Seul le capitaine Labrousse se pro-

mène debout derrière la barricade, offrant comme cible tout le haut de son corps jusqu'à la ceinture. Les deux autres volontaires, Pelliot et de Giéter, sont également près de nous.

A 5 heures, le matelot Julard du d'*Entrecasteaux* reçoit en plein front une balle qui lui traverse la tête; le docteur Matignon ne peut que constater sa mort et faire emporter son cadavre.

La mitrailleuse autrichienne est placée au milieu de la barricade; sur son masque blanc plusieurs projectiles s'aplatissent.

A 8 heures, les Chinois essaient d'incendier la légation d'Autriche; ils sont chassés par les feux croisés des Français et des Autrichiens, des Anglais et des Japonais. La fusillade dure toute la nuit; plusieurs balles venant du nord-ouest et du sud-ouest passent très haut au-dessus de nos têtes. Le quart à la barricade est fait alternativement par les Français et les Autrichiens, à partir de 9 heures.

21 juin.

Même service à la barricade 3, sur la-

quelle nos ennemis, devenus d'ailleurs invisibles, ne cessent de tirer. Cependant, vers 9 heures, des soldats et des Boxeurs s'avancent sur la légation d'Autriche; ils sont nombreux, à en juger par la grande quantité de drapeaux et d'étendards qu'ils déploient. Un feu bien nourri les balaie. Seuls, deux Chinois restent debout au milieu de la rue, comme pour nous défier. Ils sont à environ 350 mètres; plusieurs coups de fusil sont tirés sur eux, malgré la distance, mais sans résultat. Je brûle moi-même deux cartouches avec le même succès, quand je crois comprendre que c'est une ruse nouvelle de nos adversaires qui ont placé là deux mannequins pour nous faire user nos munitions. Je fais cesser le feu, enchanté de trouver une excuse à ma propre maladresse; mais voici que les deux mannequins, à notre grand étonnement, se mettent en marche, à pas d'ailleurs lents et comptés, et regagnent une des maisons de la rue. Ces deux Boxeurs auront du moins le droit de se dire invulnérables.

Je reçois une lettre du Pé-t'ang : tout va bien; ils ne savent rien de ce qui se passe;

et ne connaissent pas l'invitation gracieuse que nous a faite avant-hier le gouvernement chinois. J'écris à M. Henry pour le mettre brièvement au courant, et lui recommande, ce qui est en vérité bien inutile, de ne pas quitter la cathédrale jusqu'à nouvel ordre.

Plusieurs incendies sont allumés autour de nous. A 3 heures, nous enterrons la première victime, Julard, dans le parc de la légation. M. le ministre de France et un interprète, M. Berteaux, viennent de la légation d'Angleterre pour assister à cette cérémonie.

Un peu plus tard, et brusquement, une très vive fusillade éclate à la barricade d'Italie. Je m'y porte avec un renfort, laissant Herber au poste nord-est. M. Paolini, surpris de me voir arriver, et me demandant presque ce que je viens faire, me dit que les Italiens n'ont pas encore tiré un coup de fusil. Les enragés batailleurs que nous entendons sont très près de nous, à 50 mètres à peine, derrière les maisons; mais il nous est impossible de savoir qui tire et sur qui l'on tire. Nous supposons

enfin que ce sont les troupes du prince King qui chassent les Boxeurs. Mais alors nous ne sommes plus seuls! Où seront désormais nos amis, et où nos ennemis? Pour qui devons-nous réserver nos cartouches?

Le vacarme cesse bientôt sans que le mystère ait pu être éclairci.

La nuit, les Boxeurs parviennent à incendier la légation d'Autriche. A la lueur que cet incendie projette dans la rue de la Douane, nous tirons quelques *ombres chinoises* qui errent aux environs.

Nous ne savons pas quel est le commandant supérieur de la défense, et cependant, ordres et contre-ordres nous arrivent un peu de tous les côtés. En présence de ce fâcheux état de choses, quelques officiers et moi, nous prions le capitaine de frégate Thomann von Montalmar de vouloir bien prendre ce commandement qui nous paraît devoir lui revenir. Il accepte après avoir consulté les chefs de détachement, et s'adjoint MM. Winterhalder et Labrousse.

22 juin.

A 5 heures, les Français quittent le quart et le remettent aux Autrichiens. Notre repos ne devait pas être de longue durée : à 6 heures, une attaque violente est dirigée à la fois sur la barricade 3 et sur celle de l'Italie ; cette dernière surtout est fortement menacée. Les Chinois se sont brusquement jetés en avant et ont pris position dans les maisons de la rue de la Douane et de la rue des Légations. Les Autrichiens craignent avec raison de laisser leur mitrailleuse entre les mains de l'ennemi si l'Italie, en cédant, leur coupe la retraite ; en conséquence, ils abandonnent la barricade 3 et se replient dans la rue des Légations. Ce mouvement est mis à profit par les Chinois, qui envahissent toute la rue et mettent le feu aux bâtiments de la Douane.

L'attaque paraît être générale, car dans toutes les directions on entend une assez forte fusillade.

Un incendie se déclare tellement près de la barricade italienne, que nous croyons

que c'est elle qui brûle. (Elle est faite avec de très grosses poutres.)

Au même instant, un Américain vient nous prévenir que les Américains ne peuvent plus tenir, et qu'ils vont abandonner leur position. Abandonner leur position, c'est laisser les Chinois envahir la muraille, c'est leur permettre de pénétrer dans la rue des Légations par l'autre extrémité, et, par suite, de prendre entre deux feux le Japon, l'Allemagne, la France, l'Autriche et l'Italie; c'est empêcher la jonction de toutes ces légations avec la légation d'Angleterre.

Il se produit un moment de panique facile à comprendre, surtout si l'on songe que tous ces événements se déroulaient en moins de temps qu'il n'en faut pour les relater.

Le matelot autrichien Joseph Bernardis est blessé.

Il est bon d'ajouter, pour achever d'esquisser cette scène, les hurlements des sauvages qui nous poursuivent, et, tout autour de nous, les colonnes de flammes et de fumée qui accomplissent elles aussi, mais avec moins de bruit, leur œuvre sinistre.

Le commandant Thomann attend en vain la confirmation de cette nouvelle apportée par l'Américain. Cependant, s'il a dit vrai, le temps presse et il faut prendre une décision d'autant plus rapide que tous les Européens se trouvent momentanément massés dans la rue des Légations, c'est-à-dire dans une situation très dangereuse.

Enfin le commandant donne aux troupes autrichiennes, françaises, italiennes, allemandes et japonaises, l'ordre de se replier sur la légation d'Angleterre.

A peine y sont-elles arrivées, que Sir Claude Macdonald leur donne *l'ordre* de repartir pour occuper et défendre le palais du prince Sou. Les hommes n'ont pas même le temps de se décharger de leur musette pleine de munitions.

Les détachements se reforment, tandis que le ministre d'Angleterre fait appeler le colonel Shiba et le commandant Thomann pour leur donner ses instructions. Nous franchissons au pas de course le lit de la rivière de Jade, échappant heureusement aux balles qui passent trop haut, et nous prenons position dans le Sou-Wang-Fou,

où sont réfugiés près de 3.000 chrétiens chinois. Le colonel Shiba indique à chaque chef de détachement la partie qu'il aura à occuper et à défendre; nous commençons, à cet effet, à prendre les dispositions nécessaires, quand chacun de nous reçoit, *de son ministre,* l'*ordre* de réoccuper sa légation. Les troupes se reforment aussitôt et partent pour exécuter ce nouvel ordre qui, sans doute, doit être *le seul bon*.

A 11 heures et demie, les légations sont reprises, sauf celle d'Italie qui est en feu; son personnel retourne au Sou-Wang-Fou et se met à la disposition du colonel Shiba. Quels merveilleux incendiaires que ces Chinois!

Je reçois un mot de M. Pichon m'informant que tous les ministres agissant d'accord ont décidé que Sir Claude Macdonald aurait la direction générale de la défense. Nous avons laissé à la légation d'Angleterre la mitrailleuse autrichienne, son chef de pièce et un servant.

On emploie des coolies à réunir des caisses et à les remplir de terre pour élever pendant la nuit deux barricades : l'une en A, et l'autre en B.

Dans la journée, le docteur Matignon a reçu sur la cuisse une balle morte qui n'amène qu'une légère contusion.

23 juin.

A 5 heures du matin, très vive fusillade; les coups partent de l'ancienne barricade de l'Italie, maintenant occupée par les Chinois. Ces derniers percent des meurtrières dans les murs des maisons voisines de cette barricade. Les Français occupent la barricade de la rue des Légations, et les Autrichiens celle de la rue de la Douane. Nous surveillons en restant abrités; heureusement l'ennemi tire en général très haut.

M. Kollar est atteint à la jambe par une balle à bout de course; sa blessure est assez légère pour lui permettre de ne pas interrompre son service. — Les projectiles les plus dangereux ne sont pas, en effet, ceux que lancent devant nous les Chinois, placés à 50 ou 60 mètres; mais bien ceux dont nous ne nous défions pas, et qui, destinés aux Américains ou aux Russes et tirés de l'ouest, franchissent tout le quar-

tier des Légations pour venir mourir autour de nous.

Vers 10 heures, on entend pour la première fois le bruit du canon ; ce qui nous surprend tous de façons diverses, mais plutôt désagréablement. Les optimistes pensent que les Chinois, pressés par les troupes internationales, brûlent leurs dernières cartouches, font une dernière tentative pour nous anéantir. Les coups partent du haut de la muraille, de Hata-Men ; ils sont mal pointés et les obus, passant par-dessus les Légations, vont tomber au delà des murs de la Ville Impériale.

Nonobstant cette nouvelle distraction, nos ennemis, afin de ne pas trop déranger nos habitudes, allument çà et là quelques incendies.

C'est d'abord la Banque japonaise, dans la rue des Légations, au delà de l'Italie et du même côté. Nous voyons d'ailleurs avec plaisir brûler cette grande maison d'où les Chinois auraient pu nous faire beaucoup de mal. Ensuite plusieurs petites maisonnettes entassées entre la Douane et le mur nord de notre légation. Tout cela est sec,

et flambe comme un paquet d'allumettes. Cet incendie est assez inquiétant; les flammes, poussées par un vent frais de nord-est, viennent caresser les branches des arbres du parc; je donne l'ordre d'abattre ceux de ces arbres qui pourraient communiquer le feu aux écuries. Enfin c'est la maison de Hsu-t'ong, à 30 ou 40 mètres de nos barricades.

Ce rideau de flammes a l'avantage d'éloigner momentanément de nous nos adversaires. Mais des engagements ont lieu un peu partout, et en particulier au Fou. Les Russes demandent la mitrailleuse autrichienne laissée à l'Angleterre.

Dans l'angle nord-est du quartier des Légations, un incendie détruit le collège du Han-Lin, et sa riche bibliothèque.

La nuit, on aperçoit plusieurs fusées lancées dans la direction du sud et à une assez grande distance; c'est pour nous la voile qu'aperçoit à l'horizon un navire en détresse. Cette fois, nous les aurons nos troupes, ces fameuses « droupes », comme dit M. Kollar! Du moins, nul n'en doute; aussi, avec quel ravissement nous regardons

monter dans le ciel ces serpents de feu !

Dans le parc, les arbres sont tombés sous la scie édentée du quartier-maître charpentier Butor; maintenant que la délivrance est proche, je regrette de les avoir fait abattre.

24 juin.

A 8 heures, les Américains qui occupaient la muraille du côté de Tsien-Men, l'évacuent et demandent des renforts; 15 Allemands, 10 Français et 10 Autrichiens vont avec eux repousser les Chinois jusqu'à Tsien-Men; ils en tuent un grand nombre et ramassent plusieurs fusils. — Il importe de conserver à tout prix la partie de la muraille comprise entre les deux limites est et ouest du quartier des Légations.

Un peu plus tard, les Italiens et les Japonais sont très vivement attaqués au Fou, et je reçois l'ordre de leur envoyer 20 hommes. 10 Français et 10 Autrichiens, conduits par M. Mayer vont se mettre à la disposition du colonel Shiba.

Il ne reste plus alors que 27 hommes à la légation de France : 24 Français et 3 Autrichiens; si ces demandes de secours se renouvelaient souvent, nous pourrions peut-être, à un moment donné, nous trouver fort embarrassés.

A 11 heures, les deux détachements envoyés aux Américains et aux Japonais sont de retour. Le matelot français Quéméneur a eu, au Fou, la cuisse traversée par une balle.

Les Américains ont repris position sur la muraille, par le travers de leur légation. Ils occupent une barricade, en face de Tsien-Men. Nous décidons d'envoyer 5 Allemands, 5 Français et 5 Autrichiens occuper la même muraille, à la hauteur de la rue de la Douane, et y construire une barricade en face de Hata-Men.

Je reçois dans la matinée une lettre de M. le ministre de France qui me recommande de porter secours aux Allemands, aux Japonais et aux Italiens en cas de nécessité. Il me fait remarquer que la tâche de la garnison franco-autrichienne ne doit pas se borner à la défense de notre léga-

tion; mais qu'elle doit aussi concourir à la défense de tous les points menacés. Enfin, il me signale comme devant être particulièrement protégés : la muraille entre Tsien-Men et Hata-Men, et le parc du Prince Sou, d'où l'ennemi menacerait fortement l'Angleterre.

De notre côté, nous pensons ici qu'il est non moins nécessaire de conserver le plus longtemps possible la légation de France, attendu que sa perte entraînera très probablement celle de l'Allemagne et du Japon, ainsi que la perte de l'hôtel Chamot (inutile de citer la légation d'Espagne qui n'est même plus habitée); attendu encore que les projectiles lancés sur ces légations sont autant de projectiles détournés de l'Angleterre qui se trouve ainsi abritée par une ceinture de postes avancés.

De nombreux soldats chinois passent derrière la barricade d'Italie et traversent la rue des Légations du nord au sud. Bientôt les Allemands qui patrouillent le pied de la muraille demandent du secours; nous envoyons six hommes. Ils surprennent des Boxeurs dans une maison située à quelque

cent mètres de la rue de la Douane, et en tuent une vingtaine. Nos matelots rapportent dix ou douze fusils et plusieurs cartouches.

Les canons de Hata-Men tirent toujours, mais ne nous font aucun mal.

A 1 heure et demie, les Chinois de Tsien-Men s'avancent sur les Américains qui battent en retraite et descendent de la muraille; les Européens qui occupent la barricade de Hata-Men, ne voulant pas s'exposer à être pris entre deux feux, descendent à leur tour.

Sur tous les points à la fois, l'attaque devient plus violente. Nos adversaires qui ont pris position dans toutes les ruines qui nous entourent mitraillent nos barricades en demeurant invisibles. A peine voit-on çà et là quelques casaques bleues et rouges; je charge les meilleurs tireurs d'arrêter les plus audacieux; je prends moi-même un fusil, et m'efforce de restreindre le plus possible le nombre des tireurs. Les Français sont spécialement chargés de défendre la barricade de la rue des Légations, et les Autrichiens celle de la rue de la Douane.

Naturellement le nombre des défenseurs est augmenté ou diminué suivant les circonstances ; mais la barricade est toujours commandée soit par M. Labrousse, soit par M. Herber, soit par moi. D'ailleurs la tactique de nos ennemis consiste à tirer le plus possible de coups de fusil *sur la barricade même*, sans doute dans le but de nous effrayer ; le seul but qu'ils atteignent est de transformer nos caisses de terre en passoire. De notre côté, nous ne pouvons tirer que le moins possible, étant donné que nous n'avons pas, comme eux, des cartouches en nombre illimité.

Le colonel Shiba nous fait demander un renfort ; nous envoyons 3 Français et 2 Autrichiens.

M. Pichon m'écrit (1^{h}, 30) : de tenir aussi longtemps que possible à la légation de France, et, s'il le faut absolument, de nous replier sur le Fou, en défendant les positions intermédiaires.

La mitrailleuse autrichienne est mise à la disposition des Allemands.

Les ministres ayant décidé de faire réoccuper les barricades de la muraille et de

les fortifier, les Américains retournent à celle de Tsien-Men, et les Allemands à celle de Hata-Men. Heureusement, nos lâches et défiants adversaires n'ont pas osé s'approcher et s'emparer de ces positions abandonnées qui ne leur disaient rien de plus que le « bloc enfariné » au rat de la fable.

A 5 heures du soir, cinq Français et cinq Autrichiens vont avec M. Boyneburg renforcer les Allemands sur la muraille, et continuer les travaux de défense. M. Chamot se charge de procurer les coolies nécessaires. Labrousse monte également sur la muraille pour se rendre compte de l'état des travaux et pour les faire activer.

A la barricade de la rue des Légations notre situation devient très difficile : les balles pleuvent des ruines de l'Italie et de celles de la maison de Hsu-t'ong ; les coups dirigés sur les Autrichiens de la rue de la Douane et tirés du nord de cette rue, menacent notre flanc ; enfin les projectiles destinés aux Russes ou aux Américains viennent tomber autour de nous ; nous devons donc chercher à nous protéger de trois côtés. Aussi, d'accord avec le commandant Tho-

mann, nous décidons de construire un blockhaus devant la grande porte d'entrée. M. Chamot dispose fort heureusement d'un nombre considérable de briques qui étaient destinées à l'agrandissement de son hôtel. Il offre de nous les faire apporter de suite par des coolies.

A 6 heures 30 les Américains abandonnent le poste de Tsien-Men sur la muraille ; de l'autre côté, le poste de Hata-Men est immédiatement abandonné. Cependant je laisse au pied de la rampe, à l'extrémité de la rue de la Douane, un poste de cinq hommes chargé de protéger le flanc droit de notre barricade. M. Labrousse me demande de faire construire par ces hommes, aidés de quelques boys, une barricade au pied de la muraille. L'idée est excellente et les travaux sont commencés.

On nous apprend que les Anglais ont fait une sortie et tenté de prendre un canon ; ils ont échoué ; le capitaine Halliday a été blessé.

A 7 heures, les Japonais menacés me demandent quelques hommes. J'envoie cinq Français dont le nommé Corselin, qui est tra-

mené une demi-heure après le crâne fracassé. Sa blessure est horrible; il meurt sans avoir repris connaissance, mais après avoir vécu près d'une heure encore. Ce pauvre garçon qui était marié et père d'un petit enfant de quelques mois, était mon ordonnance à bord du d' *Entrecasteaux* et il avait tenu à m'accompagner à Pékin. Fusilier breveté et excellent tireur, il était toujours désigné quand il y avait lieu de brûler quelques cartouches. Brave sans fanfaronnade ni forfanterie, toujours calme, on pouvait le citer comme modèle. Il quittait les barricades aux heures des repas pour venir nous servir dans ce pavillon des *Étrangers*, si bien nommé maintenant qu'il est à tout le monde; il venait parfois nous annoncer les plus graves nouvelles du même ton qu'il eût pris pour nous dire : « Le capitaine est servi ».

A 9 heures, la muraille est réoccupée des deux côtés. 6 Autrichiens et 4 Français partent à 10 heures pour renforcer les Allemands.

Les Chinois tirent toute la nuit, évidemment au hasard, puisque nous restons der-

rière nos barricades. Pour achever de nous intimider, ils joignent aux bruits des détonations celui des tam-tam et des gongs.

25 juin.

Le matin, le ministre de France me demande d'envoyer quelques-uns des fusils pris aux Chinois au colonel Shiba pour armer des volontaires japonais bons tireurs. Je fais porter huit fusils et des cartouches.

Pendant la nuit, les chefs de détachement ont reçu de Sir Claude Macdonald l'ordre de se réunir à 9 heures ce matin, sur la muraille, à la barricade américaine. Le ministre d'Angleterre souffrant se fait excuser; c'est donc le commandant Thomann qui préside. Nous constatons que la position des Américains est très forte et qu'elle peut être renforcée encore et devenir presque imprenable. Rien de plus facile; les matériaux sont sous la main, puisque la barricade est faite avec les énormes blocs de pierre dont la muraille est pavée; il suffit de déchausser ces pierres et de les entasser les unes sur les autres. Il est décidé qu'une barricade

semblable sera élevée du côté de Hata-Men par les Allemands, les Français et les Autrichiens, et que ces deux véritables fortins seront gardés le plus longtemps possible, dans l'intérêt de la défense générale.

Pendant que nous discutons, un canon de Tsien-Men nous envoie plusieurs obus qui passent au-dessus de nos têtes et vont éclater à plus de 100 mètres derrière nous. Un soldat américain, placé en vigie, surveille ce canon ; au cri qu'il pousse quand il aperçoit la fumée, chacun se baisse et s'abrite derrière la montagne de pierres. Néanmoins, quand le tir sera rectifié, ce voisin pourra devenir gênant ; aussi convient-on de faire monter sur la muraille le 37 millimètres des Italiens pour le faire taire.

La rampe par laquelle on gagne le sommet de la muraille est battue par les balles chinoises ; il faudra se protéger par un mur en zigzag.

A 11 heures, 10 Italiens vont conduire leur canon à la barricade américaine ; ils sont remplacés au Fou par 10 Autrichiens, dont l'un, Joseph Dettan, est tué peu après son arrivée.

De toutes les maisons qui se trouvaient à l'est de la rue de la Douane et au nord de l'Italie, il ne reste plus maintenant que des ruines où sont cachés des soldats et des Boxeurs en très grand nombre. Vers 2 heures, ils commencent sur nous un feu très vif. — Nous essayons à plusieurs reprises, mais sans jamais y parvenir, de compter le nombre de coups qu'ils tirent en une minute. — Heureusement, c'est toujours dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sans viser un point nettement déterminé ; ils inondent de balles nos murs et nos retranchements, et c'est tout. Il faut qu'ils aient une quantité prodigieuse de cartouches. Aucun d'eux ne se montre.

Nous espérons pouvoir atteindre nos ennemis du haut d'un toit ; et, dans ce but, M. de Gieter, Le Gloanec et moi, nous montons sur celui de la maison où habitaient M. et Mme Morisse, en nous servant, à défaut d'échelle, d'un platane qui a eu l'heureuse idée de pousser près du mur. La place est excellente, et, pendant plus d'une heure, nous pouvons à notre aise trouer les casaques des soldats de Tong-Fou-Siang, qui, ne soup-

çonnant pas la présence d'un fusil à pareille altitude, se découvrent jusqu'aux seins. A 50 ou 60 mètres, c'est plus qu'il n'en faut. C'est surtout au moment où ils sortent des ruines de la légation d'Italie, pour traverser une petite ruelle, que nous les saluons. Je suis convaincu que M. de Gieter se souviendra longtemps, comme moi, de cet original tiré. — Mais voici que des balles sifflent au-dessus de nos têtes et écrètent même l'arête du toit derrière laquelle nous nous abritons pous recharger notre arme ; Le Gloanec a sa casquette traversée; nous sommes vus et il faut nous défier, surtout des Chinois placés plus loin, sur notre droite, de l'autre côté de la rue des Légations. D'ailleurs l'ennemi, sans doute prévenu, se fait de plus en plus rare, et bientôt nous descendons de notre toit.

L'attaque diminue de violence, et nous profitons de cette petite accalmie pour enterrer à la hâte, et dans la même fosse, Corselin et Dettan, le matelot autrichien tué le matin.

Profitant d'un vent favorable, nous mettons nous-mêmes le feu aux maisons qui

forment l'angle nord-est de la rue des Légations et de la rue de la Douane. Il est bon de raser de suite tout ce qui arrête notre vue, nous empêche de nous servir de nos armes, et peut abriter nos adversaires.

A 4 heures, je reçois *l'ordre écrit d'envoyer vingt hommes* de la garnison franco-autrichienne à la légation d'Angleterre *où ils resteront en permanence.* D'accord avec M. de Rosthorn et avec le commandant Thomann, je réponds que nous sommes attaqués avec une telle violence, qu'il m'est absolument impossible de détacher vingt hommes. J'ajoute que la légation de France est la clef de la défense générale, et que, dans ces conditions, nous serions plus disposés à demander des renforts qu'à en envoyer aux autres points menacés. Enfin je fais remarquer que notre détachement, Autrichiens compris, est loin d'être le plus fort, et que nous participons déjà cependant à la défense du Fou, et à celle de la muraille. D'autre part, si, pour exécuter malgré tout l'ordre reçu, j'envoie vingt *Français,* en maintenant quand même

à leur poste ceux qui sont sur la muraille et au Fou, il restera pour défendre la légation de France, c'est-à-dire ce lambeau de terrain où dorment ceux qui, déjà, ont été tués en la défendant, une *majorité d'Autrichiens*, chose qu'il m'est impossible d'admettre.

A la même heure, nous entendons très distinctement le bruit d'une canonnade lointaine. Il n'y a plus à en douter, nos troupes arrivent! Comment expliquer autrement cette lutte qui a lieu, c'est indéniable, en dehors de la ville, à 5 ou 6 kilomètres dans le sud. — L'espoir est encore plus grand quand on nous prévient qu'un édit impérial, écrit en gros caractères, vient d'être affiché sur le pont de Jade, et que, par cet édit, l'Impératrice ordonne aux troupes chinoises de ne plus tirer sur les Européens.

Les conclusions de ces deux faits vont grand train : l'édit est provoqué par l'arrivée des troupes; — l'Impératrice, effrayée des conséquences du lâche attentat dont nous sommes les victimes, cherche à dégager sa responsabilité; — demain, au plus

tard, nous serons délivrés; — nous demanderons d'abord les têtes de Tuan et de Tong-Fou-Siang; — on se répète les deux bonnes nouvelles, on se félicite, on se serre les mains.

Mais pourquoi ces feux de salve sur la muraille, et que nous veulent encore ces Chinois? — Sans doute ils ne connaissent pas l'ordre de leur souveraine. Ils s'avancent des deux côtés, et marchent sur les barricades de Hata-Men et de Tsien-Men; quelques coups de fusil les dispersent, et, là-haut comme ici, le silence se fait.

Les 10 Français qui étaient allés remplacer au Fou les 10 Autrichiens nous sont renvoyés par le colonel Shiba. — Nous profitons du calme et de la nuit pour travailler aux barricades. Nous élevons en particulier, dans la rue des Légations, une deuxième barricade parallèle à la première, afin de nous abriter des balles et fragments d'obus qui viennent de Tsien-Men, et des postes chinois de l'ouest. A minuit et à 1 heure, petites alertes qui nous forcent à interrompre un instant nos travaux. Les Chinois, nous dit-on, construisent également une

barricade à l'autre extrémité de la rue des Légations, au delà de la Russie.

Le matelot Quémeneur, blessé à la cuisse le 24 meurt dans la nuit à la légation d'Angleterre où il avait été transporté.

26 juin.

Le matin, les chefs des détachements autrichien, français et allemand décident de faire occuper la barricade de Hata-Men alternativement par 10 de leurs hommes; de façon à obtenir l'unité de commandement impossible à réaliser avec un poste composé de militaires de trois nationalités différentes.

Un nouveau volontaire, un ingénieur du Crédit Lyonnais, M. Bartholin, vient grossir nos rangs et combler le vide fait par la mort de Quémeneur.

La matinée est assez calme. Les troupes chinoises paraissent avoir abandonné leurs positions; on ne voit et on n'entend plus rien. Un grand nombre de soldats remontent dans le nord, chargés de colis provenant

des ruines de la Douane et de la légation d'Autriche. Ordre est donné de ne pas tirer; nous sommes, au fond, trop heureux de les voir se retirer. Quand cet exode paraît terminé, M. de Rosthorn, M. Winterhalder et quelques matelots autrichiens vont jusqu'aux ruines de leur légation; ils ne rencontrent aucun fusil ennemi, et reviennent après avoir constaté que tout était pillé et brûlé.

Dans la rue de la Douane, près de notre barricade, une maison assez importante n'a pas été entièrement détruite par les flammes; j'y fais mettre le feu.

Pas un coup de fusil! Pas un cri de *châ-châ!* Quel contraste avec le vacarme des jours derniers! Nos ennemis renoncent décidément à nous occire, et nous nous reprenons plus que jamais à espérer. Néanmoins nous sommes étonnés de ne recevoir aucune communication officielle du Tsong-Li-Yamen, ni aucune nouvelle de la colonne Seymour. — Pas un des nombreux courriers chinois (chrétiens) qui ont été expédiés n'est revenu, malgré les promesses faites à ceux qui nous rapporteraient le

moindre renseignement! Chamot a fait descendre dans la ville chinoise, au moyen d'une corde, un garçon d'écurie auquel il promet 5.000 taëls (1) s'il revient porteur d'une lettre de sa sœur qui habite Tien-Sin.

Les coups de canon dans le Sud, entendus encore la nuit dernière, donnent lieu à mille conjectures, qui toutes n'aboutissent qu'à augmenter notre énervement. Si ce sont les Chinois qui se battent entre eux, il faut espérer que leurs dissensions nous sauveront. Plus généralement on croit à une grande bataille entre les Célestes et les Européens, aux environs de Tong-Tcheou.

En attendant une solution qui ne saurait tarder, les matelots autrichiens et français prennent un peu de repos. Ils ont été jusqu'alors admirables de courage et d'entrain; mais si cette lutte se prolongeait, il serait à craindre qu'une trop grande tension d'esprit n'amenât chez eux une lassitude physique et morale. Il est heureux que la saison leur permette de dormir n'importe où, mais le plus souvent dehors. Ils sont aussi

(1) 20.000 francs.

bien nourris que possible, étant donné les circonstances, grâce à M. Chamot qui a pour eux autant de sollicitude qu'il en aurait pour ses enfants. Pour eux, il trouve toujours, comme par hasard, une barrique de vin que l'on a oublié de transporter à l'Angleterre, et un sac de riz laissé dans ses greniers. Cependant il devient bien rare partout, le riz; on se plaint un peu dans toutes les légations de ne pas en avoir. Plus rares encore les légumes; et j'en connais qui vendraient bien autre chose que leur droit d'aînesse pour un plat de pommes de terre. Les liquides font moins défaut; en outre des réserves de Chamot, nous disposons de la cave entière de M. Pichon qui, en partant, nous a laissé, avec mission de ne pas les abandonner aux Chinois, des centaines de bouteilles d'excellents vins. En dépit de la surveillance faite autour de cette cave, je soupçonne mes *chapardeurs* de matelots d'avoir déjà mis à l'abri de l'attouchement profane des mains ennemies bon nombre de ces bouteilles. Quant aux officiers et aux volontaires, ils ont eu soin de faire porter au delà de la

deuxième ligne de retraite, deux ou trois cents bouteilles de champagne, *comme ils n'en ont pas en Angleterre*, c'est le cas de le dire.

Mme Pichon nous a abandonné ses provisions de conserves avec la même générosité; mais ceci tente moins nos marins; ils n'ont que faire des boîtes de truffes et de champignons. Oh ! ces truffes! Sous le prétexte de ne pas les laisser aux Chinois, nous en mettons partout : avec du cheval comme entrée, avec de la mule comme rôti, avec du beurre comme dessert!

Nous mangeons tous, officiers et volontaires, dans la salle à manger de M. d'Authouard, premier secrétaire de la légation, qui, bien avant qu'il fût question d'une attaque des Boxeurs, était allé passer une permission au Japon. Tous ceux qui le connaissent disent combien il doit regretter de ne pas être près de nous en ce moment, et sont certains qu'il doit faire tout ce qu'il est possible pour regagner Pékin — (1). Nous sommes servis par ses boys, et nos

(1) M. d'Authouard suivit la colonne de secours, et fut un des premiers Français à rentrer dans Pékin.

mets sont préparés par son cuisinier. Je dois ajouter que, dans sa cave, qui ne manqua pas d'être fouillée, nous trouvâmes des richesses non moins considérables que dans celle de M. Pichon.

Je profite du calme pour aller jusqu'à la légation d'Angleterre ; le ministre de France me demande s'il n'est pas possible d'y envoyer 10 hommes. Je lui expose qu'il y a déjà 10 Français sur la muraille et 5 au Fou, et qu'il ne resterait alors que 17 marins à la légation de France. Je m'étonne que ces renforts soient demandés à nous, alors que les Russes, par exemple, beaucoup plus nombreux, ne sont certainement pas plus attaqués que les Français. A peine suis-je de retour, que je reçois l'ordre écrit d'envoyer les 10 hommes. — Je réponds que cela m'est absolument impossible.

La canonnade recommence l'après-midi ; une vingtaine d'obus passent au-dessus de notre légation, rasant les toits.

A 2 heures, nous enterrons Quémeneur ; M. Pichon et M. Berteaux assistent à la cérémonie. Nous n'avons pas de cercueil et le temps nous manque pour en faire ; les ca-

davres sont recouverts de chaux. Notre cimetière est dans un coin du parc, près d'une grotte artificielle faite de blocs de pierre jetés les uns sur les autres; là dorment déjà 4 de nos camarades, dont 2 dans la même fosse. Ceux-ci resteront unis après leur mort comme ils l'ont été pendant ce siège : Autrichiens et Français s'entendent en effet admirablement, et rivalisent de courage et de zèle.

Vers 4 heures, des Chinois, venant du nord, se dirigent vers Hata-Men. Ne seraient-ils partis ce matin que pour aller mettre leur butin en lieu sûr? Leur nombre s'accroît de plus en plus; ils se massent entre la rue de la Douane et celle de Hata-Men. De la barricade, nous hésitons à tirer sur ceux qui traversent la rue des Légations, en raison de leur attitude inoffensive du matin, et surtout à cause de l'Édit Impérial du 25; mais leurs mouvements deviennent de plus en plus suspects, et, à 5 heures, nous ouvrons le feu sur ceux qui s'approchent un peu trop de nos retranchements. A ce moment, Sir Claude Macdonald fait demander 5 hommes au commandant Thomann

qui répond qu'il ne peut pas se démunir de personnel.

Dans la rue des Légations, le feu devient très vif. Tous les hommes sont à leur poste de combat. Les Chinois tirent encore au hasard; mais ils jettent sur nous une telle quantité de plomb que des accidents sont à redouter.

Soudain, M. de Gieter, qui est à côté de nous, à la barricade, dans la position du tireur à genou, s'affaisse en poussant une plainte sourde. — Nous nous empressons, M. Pelliot et moi, de le relever. Il a reçu dans le dos une balle venant de Tsien-Men; le projectile, heureusement sans vitesse, a glissé sur l'omoplate en remontant le long du cou, sans sortir. On transporte à la Légation d'Angleterre le blessé qui n'a d'ailleurs pas perdu connaissance.

La deuxième barricade, parallèle à la première, et destinée à nous abriter des coups venant de l'ouest, n'est pas achevée; c'est très regrettable.

L'attaque est de plus en plus sérieuse, surtout du côté de l'Italie; ce qui est surtout énervant, c'est de rester perpétuelle-

ment en face de ce gigantesque point d'interrogation, l'ennemi va-t-il se décider enfin à s'avancer sur nous? — Nos adversaires sont extrêmement nombreux, et à 50 mètres à peine; s'ils voulaient enlever notre misérable barrière de caisses et de sacs de terre, la lutte serait terminée de suite, à leur avantage. Comment peuvent-ils hésiter?

Comme je crains, à un moment donné, de voir l'ennemi gagner le pied de la muraille et nous tourner par la droite, je prie M. Labrousse d'aller lui-même surveiller le petit poste qui se trouve au bas de la rampe. Il emmène quelques coolies, et fait construire là un petit blockhaus.

A 8 heures, on ramène le corps du matelot autrichien Marcus Badurina qui a été tué sur la muraille.

Mme de Rosthorn quitte la Légation d'Angleterre et vient nous demander de rester à la Légation de France, près de nous, c'est-à-dire près de son mari.

Sir Claude Macdonald fait demander si un des nombreux officiers autrichiens ne pourrait pas aller remplacer sur la mu-

raille les officiers russes et américains fatigués. M. Winterhalder y va; il a cependant reçu dans la journée même quelques éclats de brique dans l'œil; sa blessure est peu grave, mais très douloureuse.

A 10 heures, nouvelle demande de renforts de 5 hommes pour l'Angleterre; il nous est impossible d'y donner satisfaction.

Toutes ces demandes nous sont apportées par un jeune volontaire, M. Fliche, élève interprète de la Légation de France, qui, depuis le commencement des opérations, s'est mis à la disposition de Sir Claude Macdonald, dont il est devenu, en quelque sorte, l'aide de camp. — Que les balles pleuvent ou ne pleuvent pas, que les obus éclatent ou n'éclatent pas, Fliche va toujours, avec le même calme et le même sang-froid, porter les ordres aux différents points de la défense. Quand l'occasion se présente, il prend un fusil dont il se sert merveilleusement.

Le feu reste très violent dans la rue des Légations; la fusillade dure toute la nuit; elle est surtout très vive vers 1 heure du

matin. — Nous répondons à peine. Un fusil est cassé par une balle.

27 juin.

A 4 heures, les détonations deviennent plus rares; nous en profitons pour achever la deuxième barricade dans la rue des Légations.

Les Chinois, embusqués dans les maisons ouvertes par l'incendie, abrités derrière les pans de mur, sont à quelques pas de nous. A 10 heures, ils recommencent leur fusillade de la veille et de la nuit. Il semble que leur intention est de démolir nos murs à coups de fusil! Je laisse Herber à la barricade de la rue des Légations et je me porte à celle de la rue de la Douane, occupée par quelques Autrichiens. Dans cette rue, à 15 mètres à peine de nous, nos ennemis élèvent une barricade sans qu'il soit possible de s'y opposer. Leur procédé très simple consiste à rester cachés derrière les ruines, sur le bord du chemin, et à jeter, de là, tout ce qui leur

tombe sous la main : tables, chaises, pierres, briques, etc., etc. J'en tue un qui a l'imprudence de traverser la rue en portant sur son dos une table qu'il avait sans doute l'intention de placer contre le mur de notre légation. J'envoie Le Gloanec sur le toit de la maison Morisse ; il ne peut inquiéter ceux qui travaillent dans la rue, le toit n'est pas assez haut ; mais il tire sur quelques Chinois qui se montrent au delà des premières maisons.

Je reçois, à 10 h. 45, un mot de Monsieur le Ministre de France qui me recommande de ne croire à un bruit d'évacuation d'une des légations voisines de celle d'Angleterre que lorsqu'il me l'écrira ; il ajoute : « Vous êtes naturellement juge du temps que vous pouvez tenir. Vous tiendrez le plus longtemps possible, je m'en rapporte à vous. »

Pour nous assurer une ligne de défense dans le cas où nous serions obligés de quitter la légation, le mur qui nous sépare de « l'hôtel de Pékin » a été percé de nombreuses meurtrières et sa partie supérieure recouverte de sacs de terre, ainsi que toutes les fenêtres de l'hôtel ouvrant

sur le parc. Ces travaux ont été exécutés par les coolies de M. Chamot, et sous sa direction.

A 11 heures, la colère de nos ennemis tombe, et un calme relatif succède au bruit de tout à l'heure. Le Gloanec descend de son toit et me rend compte que les Chinois se retirent. Nous profitons de ce moment de répit pour aller déjeuner. Notre table, cette fois, est présidée par Mme de Rosthorn. La présence au milieu de nous de cette jeune femme qui vient elle-même nous donner l'exemple de la gaîté et de l'entrain relève notre courage; nous pensons à l'avenir avec plus de confiance. Nous rions de la lâcheté de nos adversaires en reconnaissant que, si nous avions eu devant nous 4 ou 500 nègres au lieu de ces 4 ou 5.000 Célestes, nous n'aurions plus le plaisir de déguster les meilleurs crus de Bourgogne en mangeant du cheval et des truffes. C'est l'heure des hypothèses, et chacun fait la sienne. Mme de Rosthorn en faisant avancer une seconde colonne de renfort de 10 kilomètres par jour, ce n'est pas beaucoup! et en comptant sur ses

doigts, nous démontre, à tous, que les troupes internationales doivent arriver demain à Tong-Cheou — Alors, boy! une bouteille de champagne! Il ne faut pas en laisser à ces méchantes troupes qui se sont tant fait attendre!

Hélas! un matelot vient arrêter brusquement tous ces éclats de rire : Le Gloanec est tué! Il était aimé de tous, et tous, voulant le voir une dernière fois, abandonnent la table. Le sergent d'armes Le Coquen me raconte qu'il a voulu remonter sur le toit, avant même d'avoir fini de déjeuner, tellement il prisait ce poste d'observation. A peine y était-il, qu'une balle le frappait à la tête, et que son corps retombait lourdement sur les dalles de la cour. Il est là, devant nous, au pied du platane qui nous sert d'échelle; le projectile est entré dans l'œil et a traversé tout le crâne; la mort a dû être instantanée. Devant ces restes inanimés, j'éprouve un gros serrement de cœur : c'est plus qu'un auxiliaire actif, courageux, intelligent et dévoué que je perds, c'est presque un ami. Souvent, derrière les barricades, pendant les accalmies, nous

parlions ensemble de la Bretagne où nous avons laissé, l'un et l'autre, tant de personnes chères. Il a là-bas deux fillettes qui grandissent sous le même ciel, et à côté de la mienne; mais leurs rires frais et gracieux d'enfants insouciants voleront longtemps encore de vague en vague avant qu'elles n'apprennent le malheur qui les frappe, et surtout qu'elles n'en comprennent toute l'étendue.

Mais les Chinois se sont rapprochés et nous entourent de tous les côtés; l'attaque recommence, il faut retourner aux barricades. Les boîtes à mitraille de Tsien-Men sèment leurs balles rondes sur les légations de France et d'Allemagne. Le poste, placé au sud de la rue de la Douane, serré de trop près, se replie sur nous; les Chinois envahissent alors tout le terrain compris entre cette rue et l'Allemagne. Ils avaient, comme toujours, la torche à la main; aussi les maisons qui forment l'angle sud-ouest du croisement des deux rues sont bientôt en feu. Ces incendies sont, par conséquent, en face du grand portique et à 20 mètres de n ous.

Ce n'est pas tout : à l'abri de la barricade qu'ils ont construite, nos ennemis font une brèche dans le mur de la rue de la Douane, qu'ils démolissent à coups de pioche. Enfin, de ruine en ruine, ils ont gagné le sommet de l'angle nord-est entre les deux barricades; ils sont à 5 mètres de nous, et nous lancent des pierres par-dessus les pans de mur!

A la barricade de la rue de la Légation, la situation est réellement intenable : incendie, canon, des balles de quatre côtés, des pierres, et enfin le soleil de Pékin, à midi, au mois de juin! Impossible, en outre, de voir la tête d'un Chinois! Pelliot me fait remarquer qu'une paire de jumelles serait plus utile qu'un fusil Lebel. Le Coquen reçoit une balle dans l'aine; sans sa cartouchière il était tué; la blessure, sans être grave, est très sérieuse; on l'emporte presque évanoui. C'est à ce moment que M. Fliche vient jusqu'à la barricade me demander, de la part de Sir Claude Macdonald, des renforts pour le Fou. J'accueille cette demande comme les précédentes.

Enfin, à 3 heures et demie, fatigués ou

dépourvus de munitions, nos adversaires s'arrêtent et se retirent même au delà du premier plan de ruines. Nous nous empressons d'enterrer Le Gloanec. La cérémonie est à peine commencée que balles et éclats d'obus recommencent à pleuvoir et à hacher les arbres du parc. Je m'attends à voir tomber quelqu'un dans la fosse. Très simple et très courte d'ailleurs, cette triste cérémonie, comme l'exigent les circonstances. Le corps est recouvert d'un pavillon français ; deux Autrichiens et deux Français le transportent du hall des Abeilles au cimetière ; le père d'Adozzio récite une prière, et notre pauvre ami est descendu dans la tombe. Avec une branche d'arbuste trempée dans l'eau claire, nous faisons le dernier signe d'adieu au brave, et nous retournons aux barricades. Le prêtre et les coolies font disparaître tout ce qui pourrait indiquer aux Chinois qu'il y a là un mort. Qui sait, en effet, s'ils ne fouleront pas ce terrain ce soir ?

Après l'enterrement, je reçois une lettre de la légation d'Angleterre : « Nous devrions « envoyer en permanence 20 hommes au « Sou-Wang-Fou ». Nous refusons en ré-

pétant les raisons déjà données. Mais, à 4 heures, M. Pichon vient à la légation de France. Il se rend compte de notre situation, voit les marins autrichiens et français qu'il félicite et qu'il encourage; il convient que nous ne pouvons pas, sans danger de perdre la légation, nous démunir de personnel. Je lui fais voir qu'en particulier, du côté est, nous ne sommes séparés de nos ennemis que par l'épaisseur d'un mur. Nous croyons devoir faire remarquer au ministre de France que le détachement franco-autrichien, primitivement fort de 68 hommes (45 + 23) (1), est réduit, par suite des pertes, à 61 (6 morts et 1 blessé); que sur ces 61 matelots, 5 sont en permanence au Fou, et 10 assurent le service sur la muraille; ce qui porte, en définitive, à 46 le nombre des militaires chargés de défendre un des postes les plus attaqués du quartier des Légations, et un des points qu'il importe le plus de conserver dans l'intérêt général. Bref, nous serions presque tentés de conclure en demandant

(1) Deux Autrichiens accompagnent la mitrailleuse qui n'est plus depuis longtemps à notre légation.

qu'un renfort de 20 hommes fût mis à notre disposition d'une façon permanente. M. Pichon retourne à la légation d'Angleterre en nous promettant de transmettre ces observations à qui de droit.

Je sais bien que l'on peut objecter, d'autre part, qu'à la légation d'Angleterre sont réfugiés les femmes et les enfants; mais dans cette même légation sont également réunis les maris de ces femmes, les pères de ces enfants, et tous ceux, qui, n'ayant ni femme ni enfant, ont cru devoir y aller quand même. Pour prendre part à cette lutte que nous avons à soutenir, il n'est pas indispensable d'avoir un fusil de guerre entre les mains; un fusil de chasse suffit pour aveugler et mettre hors d'état de nuire un adversaire qui se montre le plus souvent à moins de 50 mètres.

Le calme vient avec la nuit. Dès que l'obscurité nous le permet, nous travaillons au blockhaus de la grande porte; les Chinois apportent les matériaux, les officiers et les volontaires les disposent. Comment rester inactif quand une jeune femme donne l'exemple ? Mme de Rosthorn remue en effet,

pendant plusieurs heures, ces lourdes et rugueuses briques; elle ne cesse que quand ses mains, peu habituées à ce sport, la font par trop souffrir.

Le poste situé au pied de la rampe, près de la muraille, est également réoccupé et son blockhaus renforcé.

A minuit, les Chinois entendant du bruit tirent, dans notre direction, quelques coups de feu; mais tout rentre bientôt dans le silence.

28 juin.

Le matin, calme. Je vais à la Légation d'Angleterre voir de Giéter; son état n'inspire aucune inquiétude; il écoute avec un vif intérêt ce que je lui raconte de notre défense. « Dès que je pourrai trotter, me dit-il, j'irai vous rejoindre. » J'apprends que l'on a l'intention de faire venir à l'Angleterre le détachement autrichien; mais je connais assez maintenant mes courageux et dévoués camarades de siège, pour ne pas me montrer sceptique sur le résultat des

démarches qui seront entreprises dans ce but. On voulait, je crois, tout simplement mon avis, car aucune tentative n'est faite ni auprès de M. Rosthorn, ni auprès du commandant Thomann. On me demande alors 10 Français; je propose d'envoyer les 10 qui font le service sur la muraille, en faisant remarquer toutefois le danger qu'il y aurait à affaiblir ce point important. Comme je m'y attendais, ma proposition est repoussée, et les choses en restent là.

A mon retour, après entente avec les officiers autrichiens, il est convenu que nous laisserons en permanence 5 Français et 5 Autrichiens au Fou ; mais que nous repousserons désormais toute demande de renfort. A 1 heure, l'attaque reprend à peu près dans les mêmes conditions que la veille, mais, cette fois, sans incendie ni canon. Le petit poste du pied de la muraille est obligé de se replier dans la crainte de voir sa retraite coupée. Dès lors, à la barricade de la rue des Légations, nous recevons sur nos flancs des feux plus nourris et mieux dirigés que jamais. Tout autour de nous les balles crépitent. Nos ennemis doivent être extrême-

ment nombreux; on les sent très près. A 1 heure et demie, Collas reçoit une balle dans le ventre ; sur sa demande, sa blessure est mise à nu derrière la barricade même ; elle est affreuse : ses intestins sortent par la plaie qui a dû être produite par un ricochet. Sans perdre connaissance un seul instant, il serre la main et dit adieu, se sentant perdu, à ceux qui l'entourent, à son camarade Dupret, à moi. On l'emporte, et il meurt bientôt.

Le capitaine Labrousse, en quittant la barricade pour rentrer à la Légation, reçoit, un peu au-dessus du genou, une balle morte venant de Tsien-Men. Le docteur Matignon lui ordonne le repos.

Le feu augmente encore de violence, et, en dépit des précautions prises pour maintenir les hommes à l'abri entre les deux barricades, cinq matelots sont successivement blessés en moins d'une heure et demie : L'Anthoën, Lamache, Minou, Paul, Prigent. Je ne crois pas devoir tenir plus longtemps, et je donne l'ordre de rentrer dans la Légation.

Herber et moi nous nous portons à la

barricade de la rue de la Douane, avec 2 Français, et nous nous joignons aux Autrichiens commandés à ce moment par l'aspirant Boyneburg-Lengsfeld. Il nous est impossible d'empêcher les Chinois de construire, en face de nos écuries, une seconde barricade entièrement en bois. Leur intention évidente est de mettre le feu à cet amas de bois qui le communiquera aux écuries.

M. de Rosthorn a l'heureuse idée d'essayer de brûler cette barricade, sans laisser à nos ennemis le temps de la pousser jusqu'au mur, et lui-même, monté sur le toit des écuries, lance sur le monceau de vieilles caisses des poignées de paille trempées dans le pétrole et enflammées. C'est Mme de Rosthorn qui prépare et lui fait passer ces torches improvisées. De la barricade de la rue de la Douane, nous empêchons les Chinois de les retirer trop tôt. M. Boyneburg reçoit au front une balle qui lui laboure le sommet de la tête; le sang empêche de se rendre compte de la gravité de la blessure; on l'emporte évanoui à la légation d'Angleterre.

Cependant, après quelques essais infructueux, le but est atteint, et la barricade ennemie incendiée. Malheureusement le feu a pris aux vêtements de Mme de Rosthorn, qui est assez grièvement brûlée aux mains et au visage. Le docteur Matignon l'entraîne presque malgré elle et lui donne les premiers soins.

A peu près à la même heure, les Japonais essuient au Fou une violente canonnade, à la suite de laquelle 13 coolies sont blessés en essayant de réparer les travaux de défense.

Sur la muraille, les Autrichiens repoussent par des feux de salve les Chinois qui s'avancent sur eux en très grand nombre.

Plusieurs volontaires abandonnent la légation d'Angleterre et viennent nous offrir généreusement leurs services : ce sont MM. Bouillard, de Cholet, Gruintgens, Véroudart, Wagner, Duvieusard.

La fusillade cesse au coucher du soleil, et les hommes vont, par bordée, prendre un repos bien mérité.

Nos deux blessés vont bien; du moins aussi bien que possible; le docteur Alle-

mand Welde a presque promis de sauver Boyneburg; quant à Mme de Rosthorn, elle peut venir le soir même à table, mais son mari est obligé de l'aider à manger, car ses pansements l'empêchent de se servir de ses mains. L'héroïne du jour est fêtée et félicitée comme elle le mérite.

La soirée est à peu près calme; aussi, le bon vin aidant, notre précieuse gaîté réapparaît. M. Bouillard va même jusqu'à nous chanter un couplet assez folichon d'une chanson berrichonne qu'il ne sait malheureusement pas entièrement; nous le regrettons tous.

Nous réoccupons et fortifions encore la barricade de la rue des Légations.

29 juin.

Le timonier breveté Dupret est exempt de service; il a une entorse. Je fais prévenir les Allemands qu'il me devient impossible de garder le pied de la muraille et que je rappelle le petit poste de la rue de la Douane. Il est convenu qu'ils occuperont une autre

rampe placée en face de leur légation et que l'on passera désormais par cette légation pour aller sur la muraille ou pour en revenir.

M. Pichon, M. et Mme Berteaux viennent nous voir. Mme Berteaux s'intéresse d'ailleurs vivement à la défense, et ne reste guère plus de 48 heures sans venir se rendre compte de ce qui se passe à la légation de France.

Un nouveau volontaire nous arrive encore, M. Picard-Destelan, tant mieux!

Pour aller du portique aux deux barricades que nous avons à défendre, il faut parcourir une quinzaine de mètres en restant exposé aux projectiles ennemis. Pour relever les postes par exemple, il faut attendre une accalmie et filer au pas de course. Je me souviens qu'une fois, entre autres, passant le premier, ma silhouette a été tellement bien dessinée sur le mur par les balles qui s'y plantaient que j'ai fait demi-tour sans hésiter, et donné aux hommes l'ordre d'attendre.

Pour remédier à cet inconvénient, M. Pelliot propose de faire une brèche à l'angle

sud-est du mur de la légation, brèche qui nous permettra d'aller directement, et sans danger, aux deux barricades. Nous mettons de suite des coolies à faire ce travail.

L'attaque reprend à 1 heure. M. Herber me demande de monter sur le toit Morisse; je lui fais observer que, de ce toit, il est impossible de voir la rue de la Douane; il insiste, et je le laisse malheureusement aller. Une demi-heure après, il est tué à la même place, et dans les mêmes conditions que Le Gloanec. Ne voulant pas croire à cette affreuse nouvelle, je quitte la barricade; mais quand j'arrive, le docteur Matignon qui lave les plaies me fait signe que tout est fini. Autour du corps quelques matelots pleurent; je n'ai pas de plus bel éloge à faire de ce jeune officier, qui était adoré et respecté de tous.

Les deux parties, nord et sud, de la rue de la Douane sont envahies par les Chinois qui se rapprochent sensiblement; je fais rentrer les hommes de la barricade de la rue des Légations. Cette retraite entraîne forcément celle des défenseurs de la deuxième barricade, menacés d'être enveloppés. L'at-

taque est bientôt d'une violence inouïe. Pour ne pas laisser tomber le corps de Herber entre les mains des Chinois, nous l'enterrons de suite : il ne nous est même pas possible de le faire porter par ses matelots ; tous sont au feu ! Jamais cérémonie ne fut plus impressionnante ni plus poignante !

Nos ennemis attaquent maintenant le mur est à coups de pioche et en deux endroits différents. Nous organisons de suite notre nouvelle ligne de défense, les murs des maisons Morisse et Saussine. Il est convenu avec le commandant Thomann que les Autrichiens seront désormais chargés de défendre la partie sud, c'est-à-dire le blockhaus, et que les Français occuperont tous les bâtiments, depuis la maison Morisse jusqu'à la limite nord du parc. Les matelots postés derrière les meurtrières, derrière les fenêtres garnies de sacs de terre, ont l'œil fixé sur le mur de la rue de la Douane, à 7 ou 8 mètres d'eux, et attendent que la pioche ait fait brèche.

Dès que les dimensions de l'ouverture le leur permettent, les Chinois introduisent

dans les écuries et placent sous les toits de longs morceaux de bois dont l'extrémité porte de l'étoupe enflammée; mais aucun d'eux ne laisse paraître sa tête.

Mme Berteaux envoie à Mme de Rosthorn 70 sacs que les dames ont faits à la légation d'Angleterre. Des coolies les remplissent de terre et nous les apportent.

Nous apprenons qu'au Fou, les Chinois ont réussi à s'introduire par une brèche et à mettre le feu à plusieurs maisons.

A 4 heures, nos deux écuries nord sont en flammes; les premières colonnes de fumée ont été saluées par les cris de joie de ces forcenés et par leurs « Châ-châ-châ ». Ils sont là certainement plusieurs milliers, et le danger n'a jamais été aussi grand.

Je demande des renforts à Sir Claude Macdonald qui nous fait envoyer 5 Anglais, 5 Allemands et 3 Japonais.

Les précautions sont prises pour empêcher l'incendie de gagner les maisons Morisse et Saussine. C'est à qui des matelots non occupés aux meurtrières, et des volontaires, déploiera le plus de zèle et d'activité.

La tâche est d'autant plus difficile que nous n'avons pas de pompe.

A côté de moi, un matelot japonais appuie le canon de son fusil sur le mur, à l'endroit même où l'on entend le bruit sourd de la pioche ; au moment précis où la première pierre tombe, les deux armes sont déchargées dans la tête du Chinois.

A 7 heures, le matelot autrichien Alfred Tavagna, passant imprudemment devant une des brèches, reçoit une balle dans le front et presque à bout portant.

Enfin, vers 8 heures, la fureur de nos adversaires se calme ; ils se retirent ; les incendies sont éteints ; je renvoie les renforts. Je reçois de M. le ministre de France une lettre charmante par laquelle il adresse ses félicitations aux détachements français et autrichien et exprime sa reconnaissance profonde à M. de Rosthorn. Il me dit, en outre, avec quelle immense douleur le personnel de la légation de France a appris la mort de M. Herber.

L'écurie du sud reste intacte ; nous y mettons le feu pour empêcher nos ennemis de recommencer demain leur manœuvre

d'aujourd'hui. Notre position devient de plus en plus critique; le péril augmente et le nombre de nos matelots diminue. En conséquence, nous décidons, le commandant Thomann et moi, de retirer nos marins de la muraille qui ne sera plus occupée désormais que par les Allemands. Nous informons Sir Claude Macdonald de cette décision.

La nuit, la pluie tombe, mais n'empêche pas les Chinois de revenir et de tirer de nombreux coups de fusil. Je fais élever, entre la maison Morisse et la rue de la Douane, une barricade perpendiculaire à cette rue, au sud de la brèche du sud (brèche faite par les Chinois). Je tiens à achever ce travail pour pouvoir prendre entre deux feux croisés à 90° les ennemis qui tenteraient d'envahir la légation par les ouvertures créées dans le mur.

A 2 heures du matin, on les entend démolir le mur de la cave de M. Pichon.

30 juin.

Le matin, les Japonais qui, jusqu'à pré-

sent, ont occupé une barricade dans la ruelle nord, nous préviennent que leurs forces ne leur permettent plus d'assurer la garde de cette barricade. Il est d'un très grand intérêt pour nous de ne pas laisser tomber ce poste entre les mains de nos ennemis; nous y envoyons 3 Français et 3 Autrichiens.

Une bonne nouvelle circule : le colonel Shiba attend les troupes japonaises ce soir.

Matinée à peu près calme; la fusillade ne reprend que vers 2 heures, mais l'attaque est molle, et nous nous contentons d'observer, en restant à l'abri.

Le quartier-maître charpentier Butor est blessé à l'œil par des éclats de brique.

Les Chinois mettent le feu à la cave de M. Pichon.

La nuit, pluie et orage; calme.

1er juillet.

La pluie cesse vers 7 heures du matin. Si ce que l'on dit est exact, les Chinois

auraient escaladé la muraille cette nuit, et pris position, sans bruit, dans un bastion non loin de la barricade de Hata-Men. Ce qui est certain, c'est que les Allemands n'occupent plus cette barricade. Les Américains, prévenus, descendent de la leur.

En même temps que ces deux graves nouvelles nous sont confirmées, le quartier-maître Pesqueur, qui a son poste de combat dans la maison Saussine, vient m'avertir qu'un canon, placé très près de nous, démolit le pignon est du hall des Abeilles. A peine suis-je arrivé sur les lieux qu'un obus frappe effectivement la partie supérieure de ce pignon qui s'abat. Immédiatement après, le pignon sud de la maison Saussine est atteint à son tour et un des éclats broie la figure de M. Wagner, qui arrive près de moi, sans doute pour me demander quelque chose ou m'apporter un renseignement, car il a commencé une phrase dont je n'ai entendu que les deux premiers mots : « Commandant, je... » La mort de ce pauvre garçon, qui était venu depuis trois jours à peine se mettre cou-

rageusement à ma disposition, m'impressionne beaucoup.

Les deux canons ne sont pas à plus de 100 mètres. Je me demande s'il n'y en a pas plus de deux. Cette attaque violente autant qu'inattendue, au moment où la muraille est abandonnée des deux côtés, nous met dans une très mauvaise situation. Un autre projectile vient encore frapper le toit du Hall, pendant que l'on enlève le corps de Wagner. Je sens tous les hommes exposés, et exposés sans qu'il leur soit possible de riposter et de se défendre. Ne sachant pas où sont les pièces, ni sur quels points les coups seront dirigés, je ne vois pas d'abri plus sûr que le mur de l'hôtel de Pékin, et je donne aux matelots l'ordre d'aller derrière ce mur. Afin de ne laisser personne dans les maisons, je fais sonner la retraite (1). Aussitôt arrivés à l'hôtel, les Autrichiens occupent les meurtrières et les fenêtres de la partie sud, les Français celles de la partie nord. Les marins

(1) J'ai su depuis qu'en entendant cette sonnerie, les Chinois étaient partis comme s'ils avaient eu plusieurs escadrons de cavalerie sur leurs talons.

français Domallain et Le Berre sont blessés. Le bombardement des maisons Morisse et Saussine et du « Hall des Abeilles » continue.

Le commandant Thomann me fait alors remarquer que deux épaisseurs de mur suffisent pour être à l'abri de ces canons, et que nous pouvons, en conséquence, rester dans la maison Filipini. Cette observation est très juste, et je reconnais que j'ai, en effet, manqué de présence d'esprit et de sang-froid. A ceux qui, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes responsabilités, n'eussent pas commis la même faute, de me jeter la première pierre.

Néanmoins, je propose d'attendre que la muraille soit réoccupée pour entrer dans la maison Filipini qui peut être bombardée du haut de cette muraille par les canons chinois.

A 10 heures, on nous prévient que les Américains sont remontés à leur barricade ; aussitôt je conduis les marins dans la maison Filipini; les Autrichiens retournent à leur blockhaus.

Des incendies sont allumés dans les maisons situées en face du portique.

De 1 heure à 5 heures et demie, les canons démolissent la maison Morisse, la maison Saussine et le portique. Sur ce dernier point 7 obus seulement sont tirés, mais tous les 7 atteignent le toit ou le pignon est. Les hommes restent abrités. Nos ennemis occupent les barricades abandonnées rue de la Douane et rue des Légations, ainsi que celle de la muraille du côté de Hata-Men.

Vers 6 heures, les Italiens et les Japonais font une sortie pour prendre un canon qui attaque alternativement le Fou et l'angleterre. Deux détachements, l'un Anglo-franco-italien commandé par M. Paolini, l'autre japonais sous les ordres du capitaine Tatsugoro-Ando, s'avancent sur ce canon par des chemins différents. Tous deux sont repoussés et subissent de grosses pertes; deux Italiens et un Japonais sont tués, 7 hommes sont en outre hors de combat. Paolini est blessé assez grièvement à l'épaule; le quartier-maître Hérisson du *d'Entrecasteaux* a le bras traversé par une balle. Le corps de l'un des Italiens tués a dû être abandonné.

La nuit est plus calme ; du moins le canon se tait. Je fais réoccuper la maison Saussine ; quant à la maison Morisse, il est impossible d'y retourner ; les murs sont ouverts partout et le toit s'est effondré.

Les Chinois élèvent une haute barricade en bois, dans la rue des Légations, entre celle que nous avons abandonnée et celle de l'Italie ; nous supposons que c'est afin de pouvoir passer librement d'un côté de la rue à l'autre. Il pleut.

2 juillet.

La pluie continue, aussi les coups de fusil sont-ils rares. La religion défend, dit-on, à ces fils du Ciel d'assister à un phénomène qu'ils considèrent comme un accouplement de leur père et de la Terre. Cette raison, jointe à la peur d'être mouillé, fait que nous jouissons d'un peu de repos dont nos matelots ne se plaignent pas. Quelques balles arrivent encore sur les sacs qui garnissent nos fenêtres ; Geffroy est légèrement blessé.

Toute la journée, en revanche, les canons ne cessent de lancer leurs obus un peu dans

toutes les directions. L'hôtel de Pékin est particulièrement éprouvé.

Sur la muraille les Chinois de Tsien-Men s'avancent sur les Américains et construisent une barricade assez près de la leur. M. Chamot construit dans la rue des Légations une double barricade pour relier la porte de son hôtel à celle de la légation d'Allemagne qui est en face.

Le soir Sir Claude Macdonald m'écrit que les Japonais ont été chassés de leur première ligne de défense dans le Fou, à coups de canon ; que le colonel Shiba espère tenir encore cette nuit ; mais que si la canonnade reprend demain matin, il devra évacuer. Dans ce cas, ajoute-t-il, il y aurait lieu de tenir sous la main quelques renforts prêts à lui être envoyés. Cette même lettre est communiquée aux Américains et aux Russes.

Mais voici la nouvelle la plus importante : Sir Claude Macdonald a observé la nuit dernière des signaux électriques qu'il considère comme incontestablement faits par les troupes européennes. Il n'a aucun doute à ce sujet, et se montre très catégorique. Ce sont les signaux qui avaient été trans-

portés dans le Sud Afrique par le *Terrible,* aujourd'hui en rade de Takou, et qui auraient servi pour Ladysmith. Sir Claude, sachant que le transport de ces signaux représente à peu près les mêmes difficultés que celui d'un canon, en conclut, comme de ses autres informations, que c'est un gros corps d'armée qui avance. Il était hier, à 10 heures et demie du soir, d'après ses évaluations, à 48 heures au maximum de Pékin, dans la direction du sud-est, et peut être attendu au plus tard, dans la journée d'après demain.

Naturellement nous rapprochons ces faits d'autres auxquels nous n'avions prêté tout d'abord aucune attention : les mouvements de nos ennemis, le calme de la journée, les coups de canon tirés au loin, etc., etc. Et puis, le ministre d'Angleterre est réellement trop affirmatif pour qu'il nous soit permis de douter. D'ailleurs, il faut bien que ces troupes finissent par arriver ! Nous ne pouvons pas admettre que l'Europe, l'Amérique et le Japon nous laissent massacrer sans faire un pas pour nous sauver ! Il ne faut pas un mois pour amener un corps d'armée

des rives du Japon ou des frontières de la Mandchourie! etc., etc. Ce serait folie que de chercher à répéter toutes les excellentes raisons que l'on trouve subitement pour se convaincre que Sir Claude Macdonald a dit vrai.

Nous apprenons néanmoins avec plaisir que les Américains ont enlevé à la baïonnette la barricade que les Chinois avaient eu l'audace d'élever en face de la leur. Les Russes ont pris part à cette opération dans laquelle malheureusement, deux marins ont été tués, et le capitaine américain blessé.

3 juillet.

La légation d'Allemagne est très vivement attaquée, mais gagne encore la partie. Sur nous, à peine quelques coups de fusil dans la matinée.

Dans l'après-midi, 5 obus tombent sur le portique, mais ne blessent personne. On nous dit que, dans la charge d'hier, sur la muraille, les Chinois ont perdu 30 hommes.

Au Fou, les Japonais reculent comme

nous, de barricade en barricade; ils ont été obligés d'abandonner leur première ligne de défense.

Le ministre de France vient nous voir, et la conversation roule naturellement sur les signaux dits « de Ladysmith ». Comme on me demande mon avis, je réponds que, ne connaissant pas même les signaux employés par l'armée française, je n'ai pas la prétention de parler de ceux de l'armée anglaise; mais que, cependant, sauf nouveaux progrès de la science depuis que nous sommes prisonniers, pour produire ces pinceaux de lumière électrique, il faut un approvisionnement de combustible, un moteur, une dynamo et un projecteur, ce qui représente bien des impedimenta pour atteindre un but que je n'entrevois pas très bien. Comment alors expliquer ces signaux, puisque les personnes qui connaissent bien Pékin affirment qu'il n'y a aucune usine électrique dans la ville chinoise, ni dans les environs? D'après M. Chamot, les palais impériaux seuls possèdent un matériel complet d'électricité.

Les Chinois occupent définitivement l'espace compris entre l'Allemagne et la rue

de la Douane, c'est-à-dire entre la muraille et nous. De ces ruines ils tirent sur nos murs jusqu'à minuit.

Nous apercevons encore les mystérieux signaux électriques dans le sud.

Les Américains sont attaqués, mais ils sortent encore victorieux de cet engagement.

4 juillet.

Toute la journée le canon tonne ; 212 obus sont tirés sur le Fou et sur l'hôtel de Pékin.

Autour de nous les Chinois renforcent toutes leurs barricades, mais tirent très peu de coups de fusil. Le matelot autrichien Léonard Tamburus est légèrement blessé.

Nos ennemis ont réussi à mettre le feu aux maisons situées au nord et au nord-est du Fou; les Japonais perdent encore du terrain.

Je vais voir nos blessés à la légation d'Angleterre où ils sont soignés avec beau-

coup de zèle et de dévouement par le docteur allemand Velde. — L'état de Boyneburg s'améliore, mais nous ne sommes pas encore sans inquiétude sur les suites de cette blessure. — Hérisson est bien: de Gieter, beaucoup mieux; il est furieux d'avoir été atteint dans le dos, et trouve sa blessure peu noble. Cela prouvera, lui dis-je, que nous n'exagérons pas en disant que les balles pleuvaient de tous les côtés.

L'après-midi, nous recevons plusieurs visites : M. Pichon, M. Berteaux et M. Cologan, ministre d'Espagne, qui vient presque tous les jours nous voir. Je partage avec lui le tabac que veut bien me procurer Dupret, le timonier breveté qui est devenu mon ordonnance après la mort de Corselin. Nos matelots sont assez *débrouillards* pour ne manquer de rien, et Chamot est leur providence.

A part quelques fusillades très vives, mais de courte durée, la nuit est calme.

5 juillet.

A midi, les Chinois commencent à bom-

barder la salle à manger du ministre de France avec des obus de 75 millimètres. Leurs canons sont installés dans l'est du coin nord-est de notre Légation, et à 150 ou 200 mètres à peine. Quand les brèches des toits leur paraissent suffisamment grandes, et qu'ils jugent les bois assez hachés, ils essaient d'incendier en lançant des fusées, et même des flèches dont l'extrémité est garnie d'allumettes enflammées.

Tous les marins et tous les volontaires restent à l'abri.

M. de Below, ministre d'Allemagne par intérim, et M. de Soden, chef du détachement allemand, viennent passer un instant près de nous. Ce bombardement est en effet assez intéressant. Nous y assistons du salon qui n'est séparé de la salle à manger que par un vestibule. Sur la prière de Mme de Rosthorn, M. de Below se met au piano et cueille dans les cahiers de musique qui sont près de lui les morceaux les plus beaux. Si les Chinois pouvaient assister à cette scène, ils seraient sans doute assez stupéfaits. Cependant, il faut nous entasser dans un des coins; un ricochet qui a traversé les

deux portes de communication est venu mourir sur le tapis.

Ce bombardement ne cesse que vers 5 heures ; à ce moment, un autre canon envoie deux projectiles dans la petite écurie située à droite du portique en entrant.

Le matelot Bargain est légèrement blessé.

Dans une circulaire qui fait le tour des légations, Sir Claude Macdonald demande les noms des officiers « volontaires » qui pourraient faire le service sur la muraille à la barricade américaine. Le capitaine Labrousse est désigné sur sa demande.

Pendant la nuit, quelques fusillades au pied de la muraille et à l'angle nord-est de la Légation. A 11 heures, les Chinois attaquent plus vivement l'Allemagne qui demande un renfort ; nous envoyons trois Français et deux Autrichiens. L'ennemi est repoussé.

6 juillet.

Très forte canonnade du côté du Fou ; à la légation de France, quelques rares coups de fusil. Vers 2 heures de l'après-midi, le

silence est tel, autour de nous, que je suppose nos adversaires partis. Je forme alors le projet d'aller reprendre avec le quartier-maître Pesqueur et cinq matelots les deux

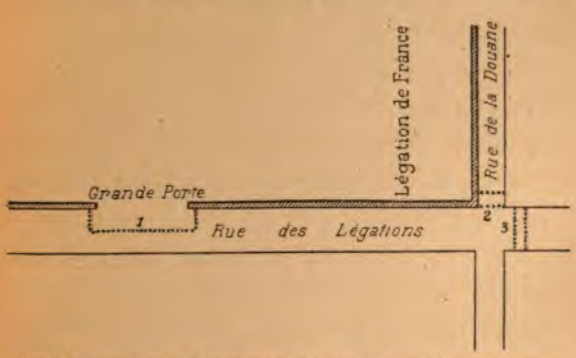


SCHÉMA INDIQUANT L'EMPLACEMENT DES BARRICADES DOUBLES A L'ANGLE S.-E. DE LA LÉGATION.

1. Blockhaus ; — 2. Barricades rue de la Douane ;
3. — — des Légations.

barricades de la rue de la Douane et de la rue des Légations. M. Winterhalder veut m'empêcher de mettre ce projet à exécution; mais je pars en lui recommandant de dire aux Autrichiens du blockhaus d'être prêts à nous aider, au besoin, de leurs fusils. « Je serai là moi-même, » me répond-il.

En nous glissant par la brèche « Pelliot »,

nous arrivons sans incident à la barricade de la rue de la Douane. Par les meurtrières nous étudions pendant quelques minutes les environs, mais rien! Je laisse deux hommes à ce poste et nous gagnons en rampant la barricade de la rue des Légations. Pesqueur va surveiller l'autre partie de la rue de la Douane, sur notre droite. Là il peut, en restant couché, être abrité par quelques planches et quelques poutres jetées au hasard en travers de la rue par les Chinois eux-mêmes. Mais l'éveil est donné! Les premiers coups de fusil partent de notre gauche, suivis aussitôt par d'autres tirés de toutes les ruines qui nous entourent. Il faut nous effacer le plus possible, tout en conservant la faculté de pouvoir, le cas échéant, décharger utilement notre fusil. C'est à ce moment que nous nous apercevons que toutes les positions du tireur ne sont pas décrites dans la théorie. Pesqueur nous avertit tout bas que la barricade ennemie qui est à 15 mètres devant lui est garnie de Chinois; en même temps il nous fait signe de rentrer. Les coups de fusil deviennent de plus en plus nombreux; il est évident que

nos adversaires tirent *sur la barricade,* et non *sur nous;* peut-être ne savent-ils pas que derrière nos 50 centimètres de terre nous sommes à l'abri de leurs projectiles. Ils restent d'ailleurs eux-mêmes très bien abrités; à peine pouvons-nous brûler sept ou huit cartouches sur les rares paires d'yeux que nous apercevons. Le feu devient surtout nourri dans la partie sud de la rue de la Douane. Pesqueur qui voit les Chinois rallier en grand nombre, nous dit une seconde fois de nous en aller; son geste devient même impératif. Puisqu'il a pris le commandement, il ne nous reste plus qu'à obéir; il est d'ailleurs inutile d'insister : je donne à mes voisins l'ordre de rentrer. Je me *chamaille* ensuite quelques secondes avec Pesqueur qui entend protéger la retraite et passer le dernier; je suis même forcé de lui retirer son commandement. Successivement tous les hommes sautent de la barricade de la rue de la Douane à la brèche Pelliot; c'est là le point dangereux, car nous sommes forcés de nous découvrir. Un chasseur habitué à tirer le lapin aurait eu occasions excellentes de prouver son adresse;

mais quand je passe enfin à mon tour, j'ai la satisfaction de retrouver tous mes marins sains et saufs. C'est certainement une chance miraculeuse qu'aucun de nous n'ait été touché. M. Winterhalder nous dit combien il était inquiet, et quelle est sa joie de nous voir à l'abri. De mon côté, si je suis tout honteux d'avoir été obligé de montrer mes talons à ces sauvages, j'ai du moins la grande consolation de n'avoir perdu personne.

Peu de temps après cette escapade, qui eût pu nous coûter si cher, un volontaire russe, complètement ivre, vient en titubant se promener dans la rue des Légations. Il s'avance sur nous, et passe devant le blockhaus. M. Winterhalder lui crie en quatre langues de s'arrêter, de se baisser, et de venir s'abriter près de nous. C'est en vain. Le malheureux continue ses zigzags et arrive à la barricade que les Chinois criblent toujours de projectiles. Il enjambe la première ligne de caisses de terre, et nous espérons encore qu'il se cachera entre cette ligne et la seconde; mais non! il reste debout et décharge son fusil en l'air. Une

balle l'atteint à la joue, il tombe. Quelques secondes après il se relève, et recharge son fusil. Un second projectile le renverse définitivement. Cette scène se passe à 15 mètres de nous, et nous y assistons, impuissants! Pouvions-nous, pour essayer de le sauver, exposer 4 ou 5 hommes à une mort presque certaine ?

Six Chinois tentent successivement de venir ramasser ou dépouiller son corps ; ils sont tous tués ou blessés par les Autrichiens qui veillent du blockhaus. Un septième, plus avisé, tire à lui ce cadavre avec une longue perche qu'il a armée d'un croc.

A 4 heures, nos ennemis ouvrent le feu avec un canon de 57 millimètres sur le portique et sur le blockhaus. Par le plus grand des hasards le premier coup n'a blessé personne et nous pouvons mettre de suite les hommes à l'abri. Six obus viennent frapper le même point avec une précision remarquable : une grande brèche est faite dans le portique.

Au même moment, les Japonais et les Italiens font une seconde sortie pour prendre un canon. Ils échouent. Le capitaine Tat-

sugoro-Ando est tué, et deux hommes sont blessés.

La canonnade cesse; les coups de fusil diminuent également pour devenir très rares pendant la nuit. Nous n'avons jamais cependant le calme complet qu'il nous faudrait pour pouvoir faire reposer un peu nos courageux matelots.

7 juillet.

Vers minuit, on aperçoit encore les fameux signaux électriques, qu'un mystère de plus en plus épais enveloppe. Hélas! le délai de 48 heures fixé par Sir Claude Macdonald est passé depuis plus de 48 autres heures, et nous attendons toujours!

On entend aussi très distinctement des coups de canon qui paraissent être tirés dans le sud et à une distance que la moyenne des évaluations porte à 10 kilomètres. A l'abri de ces immenses et épaisses murailles, les échos sont sans doute trompeurs; il peut y avoir doute sur la distance et sur la direction; mais il ne saurait y en avoir

sur la nature des bruits qui nous parviennent. Cette canonnade dure de minuit à midi. Tous les assiégés éprouvent une joie profonde à l'entendre. La même hypothèse, mille fois formulée, mille fois détruite par les faits, revient encore : la colonne de secours se bat avec les Chinois. Mais aujourd'hui la lutte paraît tellement sérieuse, que nous nous raccrochons plus que jamais à cet espoir. D'un autre côté, nous nous attendons aussi à une attaque plus violente, convaincus que les Chinois, battus à l'extérieur, chercheront à se venger sur nous.

Peu de coups de fusil pendant toute la matinée; mais de nombreux coups de canon sur le portique, sur le mur de la rue de la Douane et l'hôtel Chamot. Nous recevons d'ailleurs très philosophiquement ces projectiles qui, au début, avaient fort effrayé tout le monde, et moi en particulier.

Vers midi, quatre Chinois s'introduisent par la brèche nord de la rue de la Douane, dans les écuries et remises incendiées. Des fenêtres de la cuisine de M. Pichon, les matelots les tuent. Nous allons, avec deux ou trois volontaires, essayer de prendre

leurs armes et leurs munitions. J'ai toutes les peines du monde à empêcher M. Picard-Destelan de se mettre devant la brèche; il a promis un sabre de Chinois à je ne sais quelle miss, — le saurais-je d'ailleurs, que je ne le dirais point, — et il veut à tout prix avoir un sabre.

A 1 heure, grosse attaque, et fusillade très vive dans toute la rue de la Douane. Tous les postes de combat sont occupés par les matelots et par les volontaires. Notre pauvre mur, tout ébréché par le canon devient d'heure en heure une protection de plus en plus faible. Au moyen de torches fixées à des hampes de 7 à 8 mètres de longueur, les Chinois réussissent à mettre le feu aux cuisines de la maison Saussine. Quelques-uns des hommes laissent leur fusil pour éteindre ce commencement d'incendie, tandis que d'autres empêchent les ennemis d'entrer. Ceux-ci tirent plus que jamais dans l'espoir de nous faire abandonner notre poste. Ils défilent, à un moment donné, devant la brèche qui se trouve juste en face de la fenêtre que nous gardons, Bartholin et moi; tous deux, pendant plus

d'un quart d'heure, nous les tirons à notre aise. Bartholin a la chance de tuer celui qui promène un grand étendard blanc. Quelques minutes après, l'étendard est relevé, mais tout rouge de sang. Trois matelots, Prigent, Domallain et Lesneven sont blessés; mais leur vie n'est pas en danger. Lesneven, — comment ai-je oublié de le dire? — tenait seul une barricade, il y a quelques jours, et refusait de la quitter!

M. de Rosthorn, qui n'a pas de poste fixe, mais qui se trouve toujours où il peut courir le plus de danger, reçoit dans l'œil quelques éclats de brique; il essaie de rester quand même, mais la douleur l'oblige à se retirer.

Une balle érafle le sommet de la tête du fusilier breveté Saliou qui va faire panser sa blessure et qui, malgré les recommandations du docteur Matignon, revient de suite près de nous. N'est-ce pas un grand honneur que d'avoir à commander de tels hommes?

L'acharnement de nos ennemis s'apaise enfin, et un marin sur deux peut s'asseoir et prendre quelque repos.

Les Autrichiens sont également très attaqués, et le portique est le point de mire des canonniers chinois. Là, les obus pleuvent. Un de leurs marins, Bacic, reçoit plusieurs éclats dans le dos; ses blessures sont nombreuses, mais peu graves.

Un obus traverse aussi le mur de la chapelle. Plusieurs fusées incendiaires sont lancées dans les maisons détruites par le canon.

La lutte ne cesse que vers minuit.

Dans une lettre que je reçois à 8 heures du soir, M. le ministre de France adresse ses félicitations aux deux détachements, et me prie d'être auprès de M. et de Mme de Rosthorn, l'interprète de ses sympathies profondes. Cette lettre est lue à tous nos marins, et traduite aux Autrichiens. Les volontaires prennent leur part de ces compliments si mérités.

On nous raconte que les Chinois ont dressé, dans la ville impériale, contre le mur, un échafaudage sur lequel ils ont hissé deux canons, au-dessus du canal. Pour assurer malgré cette menace la communication entre les deux rives, c'est-à-

dire entre le Fou et l'Angleterre, on réunit des coolies qui vont faire un passage couvert.

Enfin une nouvelle qui nous amuse un peu est la création du canon dit *international.* C'est un vieux canon bouche trouvé par un Chinois dans une maison abandonnée; les Anglais l'ont installé tant bien que mal sur l'affût du canon italien, et des servants américains s'en servent pour lancer, on pense dans quelles conditions, des projectiles dont les Russes ne savent que faire, leur canon ayant été oublié à Tien-Sin!

La nuit s'achève sans incident.

8 juillet.

Nous travaillons avec des coolies à renforcer nos positions, à réparer les dégâts causés par les obus. Les grandes fenêtres du portique, déjà munies de solides barreaux de fer, sont bouchées avec des briques, au milieu desquelles nous ménageons des meurtrières.

Nous demandons des sacs à la légation d'Angleterre, où presque toutes les dames ont, du matin au soir, une aiguille à la main. On emploie, pour confectionner ces sacs, les tissus les plus divers ; ceux qui nous arrivent maintenant sont en soie; au Fou, les Japonais en ont en fourrures!

Nous organisons aussi la partie nord de notre ligne de défense, c'est-à-dire les murs et les fenêtres des cuisines Saussine et Pichon, le mur de la maison des boys, et enfin celui qui entoure le parc à cochons. (Voir le plan.) Je fais venir des coolies, et je prie M. Pelliot, qui parle le chinois, de leur faire démolir ou enlever tout ce qui pourrait gêner le tir. Le but à atteindre est de pouvoir surveiller sur toute sa longueur, le mur de la rue de la Douane, qui n'est plus qu'un gigantesque lambeau de dentelle.

Nous élevons une forte barricade entre le pignon sud de la maison Morisse et le grand portique, afin d'assurer la continuité de notre ligne de défense, et de nous permettre de rester en contact avec les Autrichiens chargés de protéger le blockhaus.

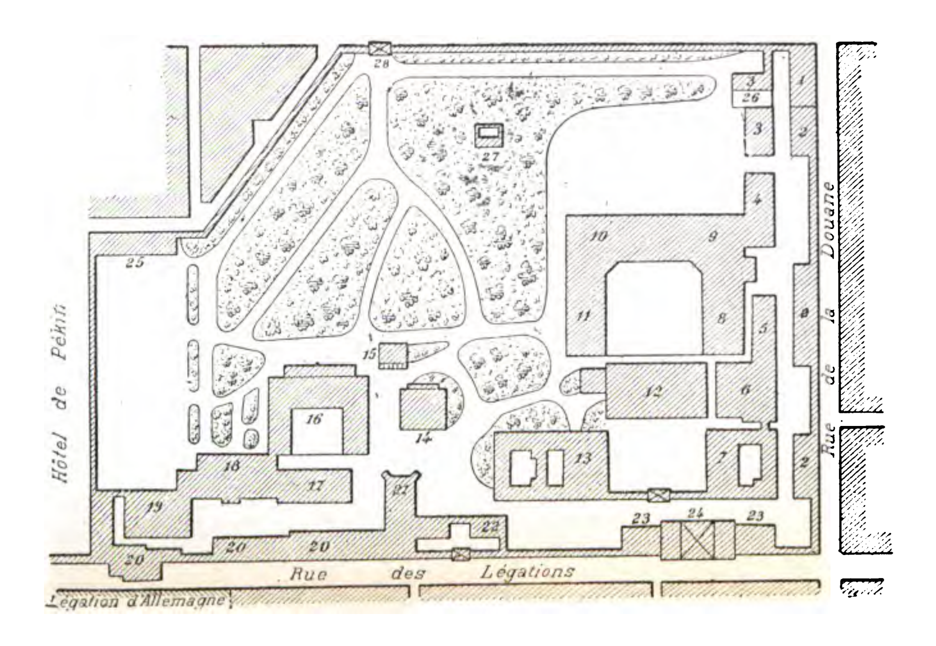
Notre aile gauche est gardée par la barricade de la ruelle qui est également fortifiée. La surveillance de cette barricade, située en dehors de la légation, est confiée par moi à un volontaire actif, intelligent et dévoué, M. Véroudart; ordre est donné aux hommes de lui obéir comme à moi.

A 8 heures, les Chinois venant de Hata-Men s'avancent sur la barricade américaine; mais ils sont arrêtés et mis en fuite.

De 10 heures à 11 heures, de nombreux obus achèvent de détruire complètement la maison Morisse qui n'est bientôt plus qu'un amas informe de poutres, de briques et de pierres, au milieu desquelles on retrouve encore des débris d'objets précieux : des laques, des broderies, des cloisonnés, des porcelaines.

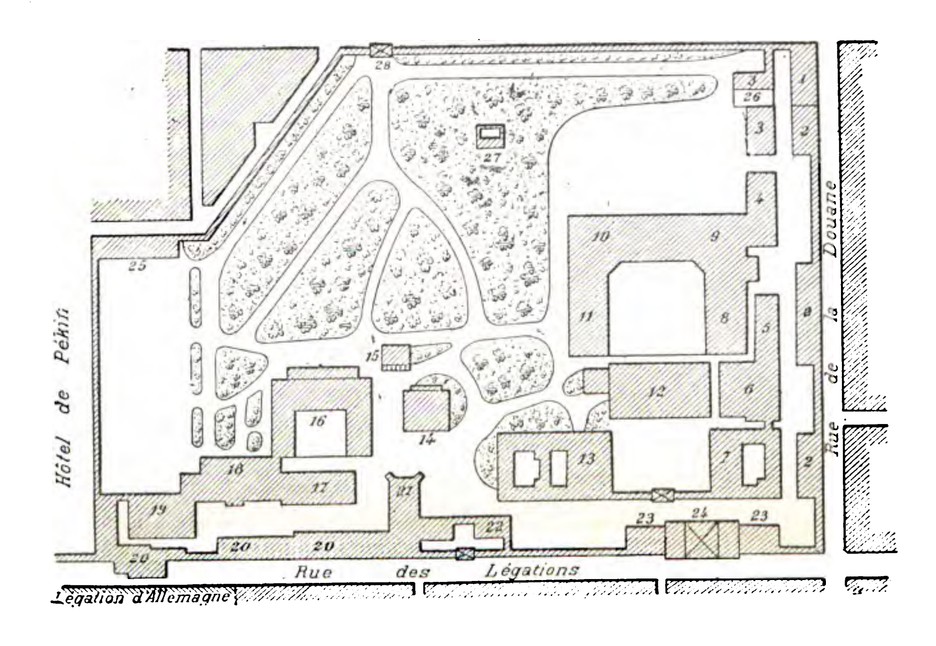
Trois nouveaux volontaires nous viennent de l'Angleterre : un Français, M. Bureau; un Italien, M. Benvenuti, et un Belge, M. Merghelinck, secrétaire de la légation de Belgique.

La maison Saussine et la petite cour située au sud de cette maison sont occupées par 12 matelots; MM. Picard-Destelan et 13


Rue des Légations
Rue de la Douane
Hôtel de Pékin
Légation d'Allemagne
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 22 23 24 25 26 27 28

LÉGENDE

1. Cave de M. Pichon.
2. Écuries.
3. Logements des boys.
4. Cuisine de M. Pichon.
5. Cuisine Saussine.
6. Maison Saussine.
7. Maison Morisse.
8. Salon Bleu.
9. Salle à manger.
10. Salon.
11. Bureau et chambre à coucher.
12. Hall des Abeilles.
13. Maison Filipini.
14. Pavillon des Étrangers.
15. Kiosque.
16. Maison d'Authouard.
17. Chancellerie.
18. Maison Berteaux.
19. Maison Matignon.
20. Logements des boys.
21. Chapelle.
22. Maison de l'aumônier.
23. Écuries.
24. Portique.
25. Serre.
26. Parc à cochons.
27. Lavoir.
28. Porte.


Rue de la Douane
Rue des Légations
Légation d'Allemagne
Hôtel de Pékin

LÉGENDE

1. Cave de M. Pichon.
2. Écuries.
3. Logements des boys.
4. Cuisine de M. Pichon.
5. Cuisine Saussine.
6. Maison Saussine.
7. Maison Morisse.
8. Salon Bleu.
9. Salle à manger.
10. Salon.
11. Bureau et chambre à coucher.
12. Hall des Abeilles.
13. Maison Filipini.
14. Pavillon des Étrangers.
15. Kiosque.
16. Maison d'Authouard.
17. Chancellerie.
18. Maison Berteaux.
19. Maison Matignon.
20. Logements des boys.
21. Chapelle.
22. Maison de l'aumônier.
23. Écuries.
24. Portique.
25. Serre.
26. Parc à cochons.
27. Lavoir.
28. Porte.

Bartholin y ont aussi leur poste de combat, près de moi. A 11 heures, un premier coup de canon est dirigé sur cette maison ; le toit est effleuré. Le commandant Thomann vient au même moment me rejoindre dans la petite cour (1) ; nous nous réfugions à l'intérieur, près des hommes. Je donne l'ordre à six d'entre eux d'aller se réfugier dans le Salon Bleu (aile est des appartements du ministre), et nous restons avec cinq marins et le quartier-maître Pesqueur devant les meurtrières.

Un deuxième obus enlève la partie supérieure du pignon sud et blesse légèrement Saliou ; un troisième, tiré par un autre canon, fait une brèche dans le pignon nord, et blesse le canonnier auxiliaire Legat. Je considère alors comme une imprudence de rester plus longtemps, d'autant plus que l'ennemi est parfaitement invisible, et que nous ne pouvons rien faire contre cette canonnade. Je fais partir tout le monde. En sortant, nous rencontrons le capitaine Labrousse, qui surveille la partie nord de notre

(1) Entre les maisons Morisse et Saussine.

ligne, et qui vient m'annoncer que les chinois ont pénétré dans la cave de M. Pichon où ils élèvent une barricade. Le commandant s'avance d'un pas ou de deux pour regarder par-dessus le mur de la petite cour, quand un quatrième obus éclate sur le pignon du Hall et lui broie la poitrine ; il tombe dans nos bras en poussant deux cris sourds. Nous le remettons à deux matelots qui l'emportent dans le salon de M. Pichon où il meurt en arrivant. Un deuxième éclat lui avait cassé en même temps le bras droit.

Les Chinois, massés dans l'est, nous attaquent une fois de plus, mais en restant cachés, comme toujours. Il est à craindre, bien qu'ils ne visent pas, qu'un des innombrables projectiles qu'ils jettent sur nous blesse l'imprudent qui se découvrira. Je parcours la ligne en recommandant pour la millième fois d'observer, tout en restant bien abrité. Notre but n'est pas de vaincre les Chinois, la lutte serait trop inégale ; mais de ne pas nous faire tuer par eux ; il nous faut surtout, à tout prix, gagner du temps ; car nous ne voulons pas croire encore que l'Europe nous a définitivement abandonnés.

Laissons donc nos adversaires jeter leurs munitions, et gardons les nôtres pour d'excellentes occasions.

J'ai d'ailleurs, pour faire observer ces recommandations, des auxiliaires précieux dans quelques-uns des volontaires qui sont venus si courageusement nous offrir leurs services. Je ne saurais trop insister, en particulier, sur le remarquable sang-froid, le calme extraordinaire que savent conserver, en toutes circonstances, Picard-Destelan, Bartholin et Véroudart. Mais, que l'on me comprenne bien ! Je serais désolé que l'on donnât à la distinction que je fais en faveur de ces trois volontaires une portée que je n'ai point voulu lui donner ; les autres ne sont ni moins braves, ni moins utiles qu'eux ; mais plus entreprenants, plus *emballés* (ils me pardonneront le mot) ; je crains toujours de les voir aller trop « de l'avant ».

On nous demande de l'Angleterre quelques hommes pour le Fou ; il nous est impossible d'accueillir favorablement cette demande.

Jusqu'à présent, nous n'avions eu devant nous que des troupes de Tong-Fou-Siang ;

mais aujourd'hui nous avons reconnu parmi nos ennemis les casaques des soldats de Jong-Lou, de ceux que l'on voulait nous donner pour nous servir d'escorte jusqu'à Tien-Sin.

L'enterrement du commandant Thomann a lieu à 2 heures, à peu près dans les mêmes conditions que celui de notre pauvre ami Herber; c'est-à-dire en profitant d'un calme qui ne laisse pas que de nous inquiéter. Nous sommes même tellement persuadés que les Chinois préparent une nouvelle attaque que nous avançons l'heure de la cérémonie primitivement fixée à 3 heures. Tous ceux qui ne sont pas absolument indispensables aux meurtrières ou aux barricades viennent dire un dernier adieu à celui qu'ils adoraient autant pour sa grande bonté, sa douceur, son amabilité, que pour son courage et son héroïque conduite. Lui qui parlait admirablement le français, il avait toujours un mot affectueux pour nos matelots; aussi avait-il gagné de suite les sympathies de ces grands enfants.

Les officiers allemands et M. de Below apportent aux Autrichiens et à Mme de Rosthorn

leurs compliments de condoléance; ils ont la touchante pensée de déposer sur le cercueil une couronne de verdure. Le ministre de France, qui n'a malheureusement pas été prévenu du changement d'heure, arrive quelques minutes trop tard, accompagné de M. Berteaux; tous deux vont jusqu'à la tombe qu'ils couvrent de fleurs.

Comme le calme continue, et que nous nous attendons à une nouvelle attaque, nous faisons, d'accord avec M. Winterhalder, quelques nouveaux travaux de défense :

1° Une brèche faisant communiquer l'appartement du concierge avec l'écurie située à l'est du portique; dans les murs de cette écurie nous perçons ensuite des meurtrières qui commandent les brèches sud du mur de la rue de la Douane.

2° Ouverture d'une porte dans le mur nord de la légation, porte qui avait été barricadée dès le début des hostilités et par laquelle on communiquera directement maintenant à la barricade de la ruelle Nord.

Le soir, à 6 heures nous réoccupons la maison Saussine, et nous reprenons nos

postes au mur de la petite cour. Vers 10 heures nous entendons une assez vive fusillade du côté de Fou où il paraît y avoir un engagement sérieux. A 11 heures, nous sommes, à notre tour, fortement attaqués, mais cette alerte dure peu.

9 juillet.

De 1 heure à 3 heures du matin, coups de fusil de tous les côtés, mais surtout dans la rue de la Douane et à l'angle nord-est. Dans quel but nos adversaires agissent-ils ainsi ? Ils tirent des milliers de cartouches sur un mur ! Si c'est avec l'intention de le démolir complètement avant d'entrer dans la légation, nous aurons peut-être le temps d'attendre les troupes.

La matinée est un peu plus calme : manque de munitions ou fatigue. — M. Winterhalder et moi nous allons visiter le Fou qui n'est pas attaqué non plus. Le colonel Shiba et ses officiers se reposent dans des chaises longues et boivent du thé. Des boys nous apportent aussitôt le même breuvage dans

de minuscules tasses chinoises. Les Japonais comptent que leurs troupes arriveront du 12 au 15 ; voici sur quel calcul ils se basent :

Le courrier portant la nouvelle de l'assassinat du chancelier est arrivé à Tien-Sin le 15 juin.	15
Cette nouvelle a été connue à Tokio le 16.	16
Le gouvernement donne l'ordre de mobiliser une division le 17.	17
9 jours pour la mobilisation et l'embarquement.	26
4 jours pour le voyage.	30
3 jours pour le débarquement.	3
2 jours pour remonter à Tien-Sin. . .	5
8 jours de Tien-Sin à Pékin.	13

Le raisonnement nous paraît très logique, inattaquable même, et, tout en dégustant une deuxième tasse de thé, nous concluons comme eux que, dans 4 ou 5 jours au plus, nous verrons fuir comme une volée de moineaux tous les Chinois qui nous entourent.

Nous visitons le Fou ; les travaux de défense exécutés sous la direction du colonel Shiba sont vraiment remarquables ; mais

l'ennemi a, comme à la légation de France, des pièces en batterie à une très petite distance. En battant en retraite de mur en mur, le colonel espère pouvoir tenir encore une semaine dans le Fou. « C'est plus qu'il n'en faut, ajoute-t-il, pour permettre aux renforts d'arriver. »

De retour à la légation, nous répétons à tous les bonnes paroles du colonel Shiba ; elles sont recueillies avidement, comme tous les bruits qui peuvent amener l'ombre d'une espérance. On refait les calculs, on retranche, on ajoute, mais toujours pour arriver à ce résultat que, le 13 au plus tard, une division japonaise doit être ici.

En notre absence, un volontaire a eu l'heureuse idée de dresser une échelle à l'intérieur de la chapelle, contre le pignon qui a été troué par un obus. Par la petite ouverture ainsi créée, on peut voir à 30 mètres de nous, au delà des premières ruines, des soldats chinois causant, fumant, buvant du thé et nettoyant leurs armes. Le fusil se met en joue tout seul ; mais nous résistons à la tentation pour pouvoir conserver ce précieux poste d'observation.

A 9 heures, M. Véroudart m'amène trois prisonniers faits dans les maisons chinoises situées aux environs de la barricade de la ruelle nord. Les chrétiens qui les conduisent les attachent par la natte à des arbustes, devant le pavillon des Étrangers. Il nous faut d'abord empêcher le cuisinier de Chamot de leur ouvrir le ventre avec le couteau qui vient de lui servir à abattre un cheval. Je prie ensuite Véroudart de les interroger séparément. Ils avouent être envoyés par les soldats de Tong-Fou-Siang pour espionner et incendier; en échange des services rendus, il leur est permis de piller les maisons avant d'y mettre le feu, et le butin leur reste. Les renseignements, vrais ou faux, qu'ils nous donnent, sont à peu près les mêmes :

1° L'Impératrice est toujours à Pékin.

2° Il y a 8.500 Chinois environ autour du Fou et de la légation de France.

3° Des disputes se sont élevées entre boxeurs et soldats, ces derniers reprochant aux *invulnérables* de ne jamais oser s'avancer et de n'être bons, finalement, qu'à piller.

4° Les troupes internationales, arrêtées par les Chinois, ne peuvent sortir de Tien-Sin.

A 10 heures et demie, l'attaque reprend; deux canons ouvrent le feu sur le Hall, sur la maison de M. Pichon, et sur celle de M. Morisse. Le mur de la rue de la Douane prend, de plus en plus l'aspect d'une scie ébréchée. Les Chinois essaient encore d'incendier, mais sans résultat. Le quartier-maître fourrier Lohézic est atteint à la poitrine par un éclat d'obus qui, sans force, n'amène heureusement qu'une contusion insignifiante.

A midi, le canon se tait; mais le coin nord-est est plus particulièrement attaqué à coups de fusil.

A 5 mètres à peine, du poste de la maison Saussine, les Chinois travaillent à une galerie souterraine qui a dû être commencée dans la rue de la Douane; ils sont maintenant dans l'écurie qui se trouve en face de ce poste. Cette galerie doit avoir plus de 2 mètres de profondeur, étant donné que nous n'apercevons que l'extrémité de la pelle de celui qui rejette la terre sur quel

bâtiment est-elle dirigée ? Est-ce sur la maison Saussine ? est-ce sur le Salon Bleu ? Ce dernier bâtiment, moins ébranlé, moins détruit par le canon, résistera mieux à une explosion ; cette considération m'amène à retirer de la maison Saussine les hommes qui s'y trouvent, et à en mettre les deux tiers dans le Salon Bleu. — Je laisse sous le Hall des Abeilles deux postes de deux hommes, commandés l'un par Pesqueur, l'autre par Saliou. Ces deux postes ont pour mission de surveiller les passages compris entre le Hall, la maison Morisse au sud, et le Salon Bleu au nord. — Pesqueur et Saliou ont en outre l'ordre de faire toutes les heures, jour et nuit, une ronde dans la maison Saussine ; enfin il est entendu que, pendant les attaques, les 4 hommes réoccuperont cette maison qu'il importe de ne pas abandonner.

Dans le *Salon Bleu* où sont placés les autres marins, les dispositions suivantes sont prises :

1° Percement de meurtrières dans le mur parallèle à celui de la Douane ;

2° Démolition des murs de la cuisine

Saussine pour dégager le champ de tir de ces meurtrières.

Ces travaux sont exécutés sous la direction de M. Bartholin qui organise ainsi ce qui sera son nouveau poste de combat. M. Picard-Destelan conserve le sien, près de moi, dans la maison Saussine. — D'autre part, la ligne de défense reste la même : l'aile gauche gardée par le reste du détachement français sous les ordres de Labrousse, de Pelliot, de Cholet et de Gruintgens ; l'aile droite, le blockhaus, défendue par les Autrichiens.

Le soir, M. Winterhalder me demande si je vois quelque inconvénient à faire venir le canon italien pour essayer d'abattre les pans de mur derrière lesquels s'abritent les Chinois, en face du blockhaus, au sud de la rue des Légations. Nous demandons le canon, en même temps que nous perçons une ouverture dans le mur de notre légation, entre le portique et la chapelle. Par cette ouverture, 7 coups de canon sont tirés ; mais les projectiles passent sans produire grand effet à travers ces ruines trop peu résistantes, et n'amènent pas d'autre résultat

apparent que celui d'exciter nos ennemis qui, furieux, commencent une fusillade qui dure jusqu'à minuit. Peu à peu leur colère tombe, et le calme renaît; nous renvoyons à la légation d'Angleterre le canon italien.

10 juillet.

5 heures du matin, coups de canon et coups de fusil sur toute la ligne; nous nous abritons et surveillons les brèches.

M. Véroudart fait, dans les mêmes conditions que la veille, trois nouveaux prisonniers qui sont exécutés comme les premiers, après nous avoir affirmé qu'il n'était pas question de troupes européennes, en ville, et que, d'autre part, le Pé-t'ang était toujours attaqué. Nous nous réjouissons du moins d'apprendre que nos malheureux camarades tiennent bon, eux aussi.

Toute la journée, le Fou est très attaqué; plusieurs des projectiles qui lui sont destinés passent par-dessus le mur nord de notre légation et éclatent au-dessus de nos têtes :

Dans l'écurie, en face de la maison Saussine, les Chinois continuent leur travail; la terre est toujours extraite du même puits, et nous ne pouvons savoir quelle direction ils donnent à leur galerie. Comme je l'ai recommandé, la maison n'est pas abandonnée, et à chaque alerte, ou toutes les fois que les cris, augmentant d'intensité, font croire à un assaut ou à une invasion par les brèches du mur, les 4 hommes désignés se portent dans cette maison avec M. Picard-Destelan et moi.

A 4 heures, un soldat de Jong-Lou, un de ceux que le gouvernement chinois devait nous donner pour nous escorter jusqu'à Tien-Sin, est capturé à la barricade de la ruelle nord. Il est décapité et sa tête est jetée dans le camp chinois. Je ne donne ce détail que pour indiquer dans quel état d'esprit nous sommes et à quel point d'énervement et de surexcitation un mois de cette affreuse lutte nous a conduits. Ceux qui n'auront assisté au siège de Pékin que de leur cabinet, et en lisant ces pages, pourront à leur aise crier à la barbarie et lancer les grands mots de civilisation et d'humanité.

Le soir, l'ennemi nous laisse un peu de repos, et nous recevons la visite de quelques hôtes de la légation d'Angleterre. — Et ces renforts ? Ces signaux électriques ? Cette canonnade lointaine ? Nous en reparlons une fois de plus, et la conversation est assez animée. On essaie d'expliquer de mille manières ces désillusions, ces espérances déçues. Tout le monde est à peu près d'accord pour convenir que, s'il n'y avait pas eu quelque part faute ou négligence, les troupes seraient ici. Depuis 30 jours, le monde entier est sans nouvelle de nous ; il faut que la diplomatie ait des dessous bien mystérieux pour que les Russes ou les Japonais ne trouvent pas en 30 jours assez de temps pour amener 10.000 hommes sous les murs de Pékin ! Si les puissances, avant de nous secourir, doivent convenir d'envoyer le même nombre de bataillons, le même nombre d'escadrons, le même nombre de batteries, etc., nous attendrons longtemps encore notre délivrance.

11 juillet.

Dix-huit pillards viennent encore se faire prendre à la barricade de la ruelle ; on les fusille. Deux seulement sont interrogés et ne font que confirmer les renseignements fournis par les premiers prisonniers. — Ils ne peuvent ou ne veulent nous donner aucune indication précise sur les troupes européennes ou japonaises.

Un obus a fait un trou dans le toit du Salon Bleu ; en perçant le plafond de ce salon, je parviens sur le faux grenier, d'où je peux voir les Chinois et observer leurs mouvements. Ils sont très fortement retranchés dans les ruines, et entourés comme nous de barricades garnies de meurtrières. Il semble qu'ils craignent d'être attaqués ; à voir et à étudier les précautions qu'ils ont prises, on croirait que ce sont eux les assiégés ! Je me rends compte, mieux que jamais, que vouloir les chasser de leurs positions serait folie pure, et je m'explique les insuccès de tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont tenté de sortir et de les attaquer. MM. Merghelinck et

Pelliot montent pour regarder; ils sont très nombreux; on ne voit guère que les têtes; les plus éloignés sont à 150 ou 200 mètres. Bientôt, sans signal, tous s'agitent, déposent leur pipe ou leur tasse de thé, prennent les armes et les chargent. Il n'est pas douteux qu'une attaque se prépare. Nous descendons en toute hâte pour prévenir partout, et recommander aux matelots d'être prêts.

Je me rends avec Pesqueur et les factionnaires du Hall dans la maison Saussine. L'attaque a lieu en effet, mais toujours dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sans tentative d'assaut. De notre côté, les meilleurs tireurs abattent les têtes des imprudents qui regardent par les brèches ou par-dessus les barricades.

De nombreux coups de fusil également sur le blockhaus où le matelot autrichien Paul Triscoli est assez grièvement blessé.

Un canon envoie de Tsien-Men plusieurs obus sur la légation d'Allemagne et sur le Fou. Le secrétaire de la légation du Japon est blessé au pied par un éclat.

Dans l'après-midi, les Chinois ralentissent assez leur feu pour nous permettre de dimi-

nuer les postes. Nous ne manquons pas de supposer, une fois de plus, que ce calme relatif est dû à la présence de nos amis dans les environs de Pékin. Nous désirons tellement le croire! Pas de nouvelle de la colonne Seymour depuis son arrivée à Lang-Fang, c'est-à-dire depuis un mois! Cette poignée de braves qui s'était si courageusement lancée à notre secours, serait-elle tombée sur des forces trop supérieures, et aurait-elle été détruite? Hélas! tout nous le fait supposer. Mais c'est une raison de plus pour croire à l'exactitude des calculs du colonel Shiba. Nous nous raccrochons follement à cet espoir, et la gaîté revient quand même.

Mme de Rosthorn promène toujours au milieu de nous sa figure si fine, si douce et si rieuse. Si elle se rend compte du danger, elle dissimule tellement bien ses impressions, qu'il est impossible de lire sur son visage la moindre trace d'ennui ou d'inquiétude, excepté quand son mari s'expose plus qu'il ne devrait le faire, ce qui lui arrive trop souvent. Elle a un mot aimable, une attention, une prévenance pour tous,

volontaires, officiers et matelots; on est toujours sûr de la trouver partout où l'on a besoin d'elle. Mais Mme de Rosthorn veille surtout sur nos malades; elle sait trouver du lait condensé pour préparer elle-même les bouillies ou les boissons ordonnées par le Dr Matignon aux dysentériques. — Merveilleuse maîtresse de maison, elle empêche le gaspillage de nos dernières boîtes de conserves réservées aux blessés. — Enfin elle semble être la fée qui nous protégera jusqu'à la fin de la lutte.

Nous trouvons aussi chez nos camarades allemands des compagnons pleins d'entrain, toujours prêts à rire, à s'amuser et à nous persuader que tout cela finira bientôt par notre délivrance et par la ruine de la Chine. Pleins de tact et de délicatesse, aimables autant qu'il est possible de l'être, c'est une joie pour nous de les posséder quelques instants quand les circonstances le permettent.

M. Pichon vient voir sa maison qu'il a peine à reconnaître. La salle à manger surtout a été très éprouvée; le toit est tombé, brisant dans sa chute des meubles admirables; sur les murs, ouverts en plusieurs endroits,

on peut voir encore des fragments de porcelaines rares suspendus à des fils de fer. Dans le Salon Bleu, notre ministre me montre une armoire remplie de merveilleuses broderies de soie ; il y en a là pour plusieurs milliers de francs. Ces richesses seront-elles bientôt entre les mains des pillards ? Un nouveau volontaire nous arrive de l'Angleterre, M. Feit.

12 juillet.

Quelques coups de fusil ; mais peu d'ensemble dans l'attaque. Nous empêchons encore les Chinois de mettre le feu aux cuisines menacées une fois de plus par ce que nous appellerons les *torches portées*. Nos matelots ont imaginé de se servir d'une gaffe pour arracher les bottes de paille enflammées que ces sauvages introduisent au moyen de longues hampes. Le procédé réussit ; mais il faut être prudent et ne pas s'exposer, car ces tentatives des Chinois sont toujours accompagnées de vives fusillades.

Un soldat est encore arrêté. [illegible] ir Claude

Macdonald m'ayant écrit qu'il désirait faire questionner nos prisonniers par une personne qui connaît admirablement la langue et le caractère chinois et qui a été pendant de longues années le secrétaire de Li-Hung-Tchang, je fais conduire ce soldat à la légation d'Angleterre.

Cependant, à la longue, ces coups de canon et de fusil ont haché les maisons que nous occupons; il n'est pas douteux que notre ligne de défense s'affaiblit de plus en plus, et nous entrevoyons le moment où nous serons obligés de nous retirer derrière le mur qui nous sépare de l'hôtel Chamot. Ce mur est épais et occupe toute la largeur de la légation; sa hauteur a permis de percer deux rangées de meurtrières et d'y appuyer un échafaudage pour les tireurs de la rangée supérieure. Là, fortement appuyés à gauche sur le Fou, et à droite sur l'Allemagne, notre position sera évidemment meilleure que celle que nous occupons en ce moment.

Un ingénieur, M. Bartholin, vient me proposer de faire exécuter par des coolies une tranchée à peu près parallèle à ce mur,

t qui serait située à mi-chemin environ ntre lui et notre ligne de défense actuelle. i cette tranchée doit avoir l'avantage de ous faire rester dans la légation même, n peu plus longtemps, elle aura, d'autre art l'inconvénient de laisser entre nos adersaires et nous une moins grande disnce. Étant admis en principe que nous rons beaucoup mieux que les Chinois, 'avons-nous pas avantage à conserver ene eux et nous, surtout en cas d'assaut craindre au dernier moment), un grand space pour tirer de nos armes le meilleur arti possible? D'un autre côté, si, pressés ar les troupes que nous espérons toujours oir venir, nos adversaires se décident à 'avancer en masse et à l'arme blanche, ne erons-nous pas beaucoup mieux derrière n mur haut et épais percé de nombreuses uvertures?

Le désir de rester quand même dans la égation de France l'emporte, et je réponds Bartholin de commencer la tranchée. ous fixons ensemble l'emplacement qu'elle evra occuper et la direction qu'elle aura; s coolies sont réunis de suite.

Dans la cave de M. Pichon, les Chinois construisent une barricade en bois. M. Pelliot, aidé de deux matelots, met le feu à cette barricade; en même temps, ils font basculer avec une gaffe la hampe d'un étendard que nos ennemis ont appuyé sur le mur de la rue de la Douane; l'étendard tombe dans notre légation, et tous trois reviennent, le portant triomphalement. Ils ont l'air tellement heureux, que je n'ai pas le courage de leur dire que ce pavillon pourrait nous coûter cher; mais je fais part de mes craintes à M. Winterhalder. Nous devons, à mon avis, nous garder d'irriter nos adversaires, et surtout de troubler le repos qu'ils veulent bien nous accorder; repos pendant lequel nos troupes avancent, tandis que les existences que nous avons mission de protéger ne courent aucun danger; repos enfin dont nos hommes ont tant besoin.

Bientôt un feu extrêmement violent commence dans l'angle nord-est, à l'endroit même où le drapeau a été enlevé. Je quitte la maison Saussine qui n'est pas attaquée, pour aller voir ce qui se passe au nord. La maison des boys et le parc à cochons sont

iblés de balles dont quelques-unes malheureusement passent par les meurtrières, uidées par le hasard, beaucoup plus que r l'habileté des tireurs. En moins d'une ure, 5 hommes sont blessés, dont deux ièvement. — Le quartier-maître L'Anoën a l'épaule traversée; c'est la deuxième is qu'il est atteint depuis le commencement du siège; — Pocheunec est blessé à cuisse; — M. de Cholet a l'index de la ain gauche fracassé; — M. Gruintgens çoit une balle dans le cou; — M. Bennuti, en allant conduire Gruintgens à Angleterre, reçoit une balle morte sous bras.

Les Chinois essaient, comme toujours, incendier les bâtiments en jetant, parssus les murs, des paquets enflammés. eur fureur se calme enfin; il est vrai qu'il doit plus leur rester beaucoup de mutions.

Le calme règne à peine depuis une demiure qu'un canon ouvre le feu sur le porque et sur le blockhaus qui reçoivent 13 us assez bien pointés. Ce canon est placé rrière le mur ouest de la légation d'Italie.

Les Autrichiens, abrités dans les écuries, près du portique, ne sont pas atteints. Immédiatement après chaque coup, nous nous précipitons, M. Winterhalder et moi, pour essayer d'atteindre les servants; nous nous retirons dès que nous voyons pointer la pièce. M. Winterhalder, excellent tireur, vise même l'intérieur de l'âme dans l'intention de produire une avarie et d'immobiliser la pièce. Je fais, sans aucun succès, la même tentative.

En même temps que nous, le Fou est très fortement attaqué.

Sur la muraille, les Chinois, venant de Hata-Men, se sont avancés jusqu'à la hauteur de l'Allemagne, et se disposent à mettre leurs canons en batterie pour bombarder cette légation.

Soirée et nuit à peu près calmes. Les Autrichiens réparent les dégâts causés par le canon.

13 juillet.

La même fusillade que la veille recommence dans le coin nord-est; le matelot

français Lenne y est tué d'une balle au front.

A la barricade de la ruelle nord, on tue trois soldats chinois qui marchaient sur cette barricade.

L'après-midi, calme parfait. A 3 heures, nous enterrons Lenne. Pesqueur a découvert un long bambou, et fabriqué deux petites poulies; il s'occupe maintenant à passer les drisses; il veut arborer, demain, 14 juillet, notre grand pavillon à côté du pavillon autrichien, la seule chose que Mme de Rosthorn ait songé à sauver de l'incendie de sa légation.

A 6 heures, une très grosse fusillade éclate brusquement rue de la Douane. Nous n'avons plus besoin d'autre signal pour courir à nos postes. M. Picard-Destelan et M. de Rosthorn viennent aussitôt me rejoindre dans la maison Saussine. Jamais les balles ne sont tombées si nombreuses sur les murs et les fenêtres de cette pauvre maison. A peine sommes-nous là depuis 5 ou 6 minutes qu'une explosion se produit, soulevant toute la maison. Mon fusil est arraché de mes mains; le sol se dérobe sous

15.

moi. Instinctivement je place les bras au-dessus de ma tête pour me protéger des débris de toutes sortes qui retombent. Enseveli jusqu'à la ceinture, je fais tous mes efforts pour me dégager, quand une deuxième explosion se produit, me soulève de nouveau et me délivre. La poussière et la fumée sont tellement épaisses qu'il m'est impossible de distinguer les objets à un pas devant moi. Je ne m'oriente que grâce aux cris poussés par les Chinois qui, cette fois, semblent s'avancer; je sais que, pour sortir de la maison, il faut leur tourner le dos, et je le fais sans la moindre hésitation. Pendant quelques secondes qui me paraissent un siècle, je recherche à tâtons des ouvertures cependant bien connues, mais sensiblement déformées et déplacées. Je ne vois, ne rencontre et n'entends aucun de mes camarades; des paroles ou des plaintes seraient d'ailleurs étouffées par les hurlements de joie de ces sauvages qui poussent plus que jamais leurs impressionnants « châ-châ-châ », à une distance de nous qui n'est certainement pas supérieure à 10 mètres. Je sors enfin de ces décombres et retrouve,

s le Hall des Abeilles, M. de Rosthorn
n et sauf, mais couvert de poussière;
s Picard-Destelan qui, enseveli jusqu'aux
ules, a été dégagé par le matelot Sa-
. Une plaie légère que j'ai à la tête et
saigne abondamment fait croire que je
s grièvement blessé; j'ai surtout les bras
les épaules fortement contusionnés. —
iou n'a rien; il me raconte que le matelot
ffret, blessé au pied, est allé voir le doc-
r. Quant à Pesqueur et Bougeard, per-
ne ne les a vus, et je les cherche en
n. Un homme en passant nous dit qu'une
losion a eu lieu également sous le block-
s; nous y courons, mais c'était une
eur. Les Chinois ont seulement tiré quatre
ps de canon qui ont écrêté la barricade
portique et blessé l'Autrichien Antoine
glic. Cependant, les Chinois qui s'avan-
ent bien effectivement, ont mis le feu aux
nes de la maison Saussine aussitôt après
plosion. Le poste du Salon Bleu s'est
lié en arrière dans le bureau de M. Pi-
n. L'incendie se propage avec une rapi-
é incroyable, à la maison M[illegible]lisse et aux
sines, qui ne sont bientôt [illegible]u'une gerbe

de flammes. Je parcours les différents postes, recherchant toujours Pesqueur et Bougeard, et interrogeant tout le monde. Les hommes qui occupent les meurtrières du nord (maison des boys et parc à cochons), viennent se mettre à l'abri, derrière l'angle nord-ouest des appartements du Ministre.

Mais le feu se communique au Salon Bleu, puis aux cuisines, à la salle à manger et au salon de M. Pichon. La chaleur rend bientôt toutes nos positions intenables. J'éprouve en outre une grande gêne à ne plus savoir où est exactement mon personnel, et surtout à le savoir réparti en tant de points différents. Enfin, d'où nous sommes, aveuglés par l'incendie, nous ne pouvons absolument rien faire et il nous est impossible de tirer un coup de fusil. Je donne en conséquence à tous les hommes l'ordre d'aller se réfugier dans la tranchée « Bartholin » qui a été terminée le matin même. Là seulement, je peux faire un appel et acquérir la douloureuse certitude que Pesqueur et Bougeard sont restés sous les décombres.

Le docteur Matignon panse mes plaies qui n'ont rien d'inquiétant, dans la tranchée

ier, les Chinois hurlent toujours et tirent à travers les flammes; leurs balles sillonnent le parc. M. Feit reçoit sur le sommet de la tête une balle qui ne fait qu'enlever un peu de peau; il se met comme moi entre les mains du docteur.

Je décide de faire mettre nous-mêmes le feu à la maison Filipini qui, debout et intacte, serait plus nuisible qu'utile.

La nouvelle ligne de défense comprendra donc désormais : la tranchée occupée par les Français au nord, la chapelle et le pavillon des Étrangers occupés par les Autrichiens au sud. Notre droite est toujours gardée par l'Allemagne, et notre gauche par la barricade de la ruelle nord.

Tous ces événements se sont déroulés en moins de deux heures. Pendant ce temps, les Allemands ont été assez vigoureusement attaqués aussi, mais n'ont perdu personne.

Peu à peu le silence retombe sur nos ruines fumantes et, à 9 heures, je peux aller à la légation d'Allemagne m'excuser auprès de M. de Below et de ses amis qui m'avaient précisément prié de dîner avec eux ce soir.

— Je retrouve là le milieu gai qu'il me fallait, pour chasser de ma pensée les images de mes pauvres matelots tués par l'explosion. On me plaisante sur la vilaine farce qu'ont voulu me jouer les Chinois un vendredi 13, et le jour de ma fête.

Nous avons dû abandonner les appartements de M. d'Anthouard aux matelots français qui y prendront leurs repas et qui y dormiront. Les officiers et les volontaires iront manger à l'hôtel Chamot et se reposeront soit dans la maison de M. Berteaux, soit dans celle du docteur Matignon, qui offre l'hospitalité à tous ceux que peut abriter son petit appartement.

M. Labrousse et moi nous n'avons pas cessé, depuis le commencement des hostilités, de coucher soit derrière les barricades, soit à côté des meurtrières, près des hommes de veille.

Ce soir, je fais suspendre une toile de hamac entre deux arbres du parc, derrière la tranchée. M. de Rosthorn s'installe une couchette semblable à la mienne et près de moi.

A 11 heures, la fusillade recommence et dure toute la nuit.

A 1 heure du matin, M. Gruintgens,
ssé le 12 à la gorge, meurt des suites de
te blessure.

Les Chinois occupent les maisons brû-
s la veille, et s'y fortifient; ils percent
s meurtrières dans les murs restés de-
ut, et bouchent avec des pierres les ou-
rtures des portes et des fenêtres. Cepen-
nt, ils n'osent pas s'avancer dans les
nes de la maison Filipini. Nous suivons
ırs travaux, et les meilleurs tireurs tirent,
and l'occasion se présente, sur les bras
les têtes qu'ils peuvent apercevoir.

La journée est relativement calme; j'en-
ıds par là que nous ne recevons que des
ups de fusil isolés, auxquels nous ne
êtons aucune attention

De notre côté, nous abattons le pignon
est de la maison Filipini, de façon à
gager la vue, et, le soir, nous envoyons
s coolies couper les arbustes qui nous
npêchent de tirer. Les Chinois les enten-
nt et tirent dans leur direction, sans

blesser personne. Nous creusons un peu plus la tranchée; nous garnissons le remblai de sacs de terre; M. Feit fait venir des briques et fait une véritable barricade en avant de cette tranchée.

M. de Below et les officiers allemands viennent, à l'occasion de notre fête nationale, nous voir et nous porter leurs compliments.

Le soir, je dîne à la légation d'Allemagne, qui, plus heureuse que la nôtre, n'a pas encore été détruite par les explosions et les coups de canon. Je peux au moins me croire, pendant quelques instants, dans un des meilleurs restaurants des boulevards de Paris. La gaîté est d'autant plus grande que les événements ont l'air de vouloir prendre une autre tournure. Voici, en effet, la nouvelle intéressante du jour :

Un chrétien chinois du Nan-t'ang, envoyé à Tien-Sin, il y a une huitaine de jours, n'a pas pu franchir les lignes ennemies, et a été arrêté par les Chinois. Ceux-ci l'ont d'abord battu, puis torturé, puis l'ont enfin envoyé à leur général. Bref, ce chrétien nous est revenu porteur d'une

ttre signée : *Prince King et autres* (1). ans cette lettre, le prince King constate ie ce n'est qu'à la suite de malentendus ie des coups de fusil ont été tirés de irt et d'autre. Il est heureux d'apprendre ie les ministres sont sains et saufs et il s invite à se rendre au Tsong-Li-Yamen i ils seront sûrs d'être protégés, en at-ndant que des mesures soient prises pour surer leur départ définitif de Pékin, et lui de leur famille. Il ajoute que, si emain à midi, les ministres n'ont pas ré-ondu, « l'affection même des membres du amen ne leur permettra pas de venir en de aux Européens ». Enfin, il croit devoir orter à notre connaissance que les troupes ternationales ont dû reculer devant les oxeurs.

Jamais les « princes King et autres » ne douteront de l'hilarité qu'a soulevée tte dernière information à la légation Allemagne, dans la soirée du 14 juillet 00 ! Les troupes internationales reculant vant les Boxeurs ! Comme si ...us ne sa-

(1)... et autres membres du Tsong-Li-Yamen.

16

vions pas aujourd'hui ce qu'ils valent, ces Boxeurs; et même ce que valent les réguliers chinois!

Si tous ces discours nous laissent assez sceptiques, nous nous réjouissons du moins de savoir que des pourparlers sont enfin commencés entre le corps diplomatique et les membres du gouvernement chinois. Ces pourparlers peuvent être longs, et si, comme cela est probable, ils n'amènent aucun résultat, ils auront l'avantage de nous faire gagner du temps, et de permettre à nos troupes, — une première fois refoulées par les Boxeurs, — de revenir à la charge.

Mme de Rosthorn, que l'exiguïté de nos logements a contrainte à chercher asile ailleurs, est maintenant l'hôtesse des Allemands; c'est elle qui préside ce soir cette charmante réunion.

Cette nuit, M. Labrousse est de service sur la muraille; il est très aimé des Russes et des Américains; il fait d'ailleurs, par son courage, l'admiration de tous, Français et étrangers.

15 juillet.

Journée presque calme ; çà et là quelques
ps de fusil, mais aucune attaque bien
te, bien décidée.

Au nom des ministres étrangers, Sir
ude Macdonald répond au prince King
e les Chinois ont fait feu les premiers ;
is que, s'ils veulent cesser de tirer, nous
demandons pas mieux que d'en faire
ant. Il ajoute que si les Chinois veulent
llement entamer des négociations en
e de la paix, ils doivent envoyer un dé-
ué choisi parmi les membres du Tsong-
-Yamen ou parmi les princes de la cour,
uel se présentera en parlementaire. —
corps diplomatique refuse, — avec
son, — d'accepter l'offre du prince King
de quitter les troupes qui les protègent.

Un chrétien a pu aller se promener dans
kin ; il rapporte que la ville est calme,
is qu'il n'est nullement question des
upes étrangères. Il a pu trouver quel-
es numéros de la *Gazette de Pékin* ;
ns l'un d'eux nous cueillons cette perle :

« *Décret impérial du 21 juin.*

« Depuis la création de la dynastie, les Européens venus en Chine ont toujours été traités avec bonté. Sous les règnes de Tao-Koang et de Sien-Foung, il leur fut permis de faire du commerce; ils demandèrent même de propager leur religion, requête que le Trône leur accorda « volontiers ». Tout d'abord, ils se soumettaient facilement au « contrôle » chinois; mais, pendant ces 20 dernières années, ils ont profité de notre tolérance pour empiéter sur notre territoire, pour oppresser le peuple chinois et exploiter les richesses de la Chine.

« Chaque concession, faite par nous, a augmenté la violence de leur cupidité; ils ont oppressé les citoyens paisibles, ils ont insulté les dieux et les saints, excitant parmi le peuple la plus brûlante indignation; de là, les incendies des chapelles et le massacre des chrétiens par les braves patriotes.

« Le Trône, soucieux d'éviter la guerre,

donna de protéger les Légations et d'a-
oir pitié des chrétiens. Il déclara que les hrétiens et les Boxeurs étaient également nfants de l'État, dans l'espoir de faire sparaître les anciennes antipathies entre peuple et les convertis, et une extrême onté leur a toujours été montrée de notre rt. Mais ces peuples n'ont fait preuve aucune gratitude. Une dépêche nous fut nvoyée hier par M. du Chaylard nous emandant de remettre les forts de Takou ntre leurs mains, ou qu'autrement ils les rendraient par la force. Ceci ne montre-t- pas leurs intentions oppressives? Dans utes les matières relatives aux rapports ternationaux, nous n'avons jamais man- ué de courtoisie envers eux, et, tout en donnant le titre d'États civilisés, sans gard au droit, ils s'appuient entièrement r leurs forces militaires. Aussi, avec rmes, nous avons annoncé la guerre sur utel des ancêtres; mieux vaut faire notre ssible et entrer dans la lutte que de ercher des moyens de nous en préserver attirant sur nous une éternelle disgrâce. ous nos officiers sont animés du même 16.

esprit, et tous ont assemblé, sans même en avoir été avertis, des centaines de milliers de soldats patriotes (Yi. Ping) (Boxeurs), et même des enfants portant des lances pour le service du pays. Les étrangers s'appuient sur des moyens perfides; notre espoir à nous est dans la justice céleste. Ils usent de violence et nous d'humanité. »

Le décret conclut en promettant de fortes récompenses à ceux qui se distingueront dans les combats. Nous sommes forcés de reconnaître que dans ce document dont je me suis efforcé de respecter la traduction donnée par un missionnaire, il y a beaucoup de grandes vérités à côté de quelques exagérations.

Il est bon de citer en même temps un Édit Impérial publié dans la même *Gazette*, 4 jours avant, c'est-à-dire le 17 juin.

« Dernièrement le peuple et les chrétiens ont trouvé moyen de se quereller, et, des deux côtés, ont eu lieu des échanges de mauvaises paroles. Des vagabonds ont pris, de là, occasion de piller et d'incendier les maisons. Tous les ministres étrangers doivent

Jong-Lou d'envoyer ses propres soldats
ne fois pour toutes, et d'user énergique-
nent de son autorité et de son pouvoir pour
rotéger ces ministres. Qu'en cela on ne
nanque nullement d'attention. Si les minis-
res étrangers et leur famille désirent aller
our quelque temps à Tien-Sin, il faut leur
ssurer protection ; mais actuellement le
hemin de fer ne marche plus, et, s'ils sont
n voiture, le voyage sera pénible et il est à
raindre qu'on ne soit pas à même de leur
ssurer une protection parfaite. Ils feraient
nieux donc de rester encore ici quelque
emps en paix et d'attendre que la voie soit
éparée ; alors ils agiraient selon qu'ils trou-
eraient expédient ».

« Respect à ceci.

16 juillet.

A peine quelques coups de feu dans la
Légation.

Le capitaine anglais Strouts est tué au
Fou ; le docteur Morrisson, correspondant

du *Times*, qui se promenait avec lui, est blessé à la cuisse.

Deuxième lettre du prince King : « c'était, dit-il, dans l'intérêt des ministres, qu'il leur avait conseillé de se réfugier au Tsong-Li-Yamen ».

Un chrétien envoyé en ville revient annonçant qu'une grande bataille a été livrée près de Tien-Sin, entre nos troupes et celles des Chinois; le général Nieh, vaincu, se serait coupé la gorge. On prétend aussi que Li-Yong-Tchang est nommé gouverneur du Petchili.

Il fait extrêmement chaud; dans la tranchée, nous sommes presque tous en bras de chemise. L'ennemi nous laisse à peu près tranquilles; quelques balles viennent nous rappeler qu'il est inutile de regarder par-dessus nos sacs de terre. Malgré mes ordres, Saliou passe entre la maison d'Anthouard et l'extrémité de droite de la tranchée, dans un angle où plusieurs projectiles sont venus s'écraser; je lui fais donner une heure de peloton. C'est la première punition que je donne : je ne sais si Saliou exigera qu'elle soit inscrite sur son livret.

Je reçois une lettre de Sir Claude Mac-
nald qui me met au courant des travaux
écutés dans l'ouest du quartier des Léga-
ons. Les Américains ont construit la nuit
ne deuxième barricade dans l'est du canal.
ne autre barricade a été élevée également
ès du pont, mais sur la rive ouest. Sir
aude Macdonald recommande de garder
plus longtemps possible, en cas de re-
aite des légations de France et d'Allema-
ne, la ligne qui part de la deuxième bar-
cade de la muraille, passe par le pont, et
ent aboutir au Fou. Avant de battre en
traite sur cette ligne, il serait bon de brû-
r la légation d'Espagne, car du toit de
tte légation, l'ennemi dominerait toute la
ne jusqu'à la Russie.

Nous souffrons beaucoup de ne pas avoir de
gumes ; plusieurs matelots sont atteints de
aladies d'intestins ; j'ai moi-même un peu
e dysenterie. Le riz est extrêmement rare,
n l'achèterait au poids de l'or. Nos truffes
les-mêmes n'ont pas eu la patience d'at-
ndre les troupes ! Chamot trouve bien encore
uelque part une ou deux boîtes de petits
ois, ou, *rava avis*, une boîte d'asperges,

mais il tient à les garder pour les malades.

Cependant, il vient parfois me chercher dans la tranchée, quand les Chinois sont assez sages, et me prie d'aller m'entendre avec lui au sujet de nos règlements de comptes (nourriture des matelots); je sais maintenant ce que cela veut dire; je suis sûr de trouver trois ou quatre couverts mis sur une table de l'une des chambres de l'hôtel, et, sur cette table, une surprise toujours agréable. Pendant ce lunch il est question de tout, sauf de nos comptes. J'ai eu ainsi, pendant que j'étais souffrant, du riz au lait! Quel brave cœur!

17 juillet.

L'ordre de cesser le feu est donné aux troupes chinoises!!

Immédiatement, nous donnons le même ordre aux marins et aux volontaires.

Calme.

Les ennemis quittent leurs retranchements, et viennent causer aux barricades avec nos interprètes. Nous recommandons

tits groupes, et de s'assurer qu'ils ne por-
nt aucune arme. Ils tendent la main à
ux qui veulent bien la prendre, et nous
content qu'ils ne savent pas du tout pour-
oi ils nous font la guerre, et que cela ne
s amuse pas du tout, de tirer sur nous.
s avouent qu'on leur a donné 5 taëls le 12
in pour un mois de solde; mais que depuis,
s n'ont rien reçu. Cette absence du nerf
e la guerre explique suffisamment leurs
tentions pacifiques.

Winterhalder, Pelliot et moi, nous nous
ançons dans le parc, jusqu'auprès des ap-
rtements de M. Pichon, ou plutôt des
ines de ces appartements transformées en
rricades. — Tous les Chinois se montrent
i-dessus de leurs retranchements et nous
nt des signes d'amitié. Pelliot engage avec
ux une conversation et prend les mains qui
i sont tendues —. Finalement il saute par-
essus la barricade et disparaît dans le camp
inois. — Winterhalder et moi nous le rap-
elons en vain. Pelliot nous a affirmé depuis
u'il n'avait rien entendu, ce qui n'a rien
'étonnant, étant donné le bruit que devaient

faire autour de lui les Chinois se pressant pour le voir. On l'emmène.

Après un quart d'heure d'attente, nous rentrons au pavillon des Étrangers assez inquiets; un Chinois du même camp vient bientôt nous rejoindre, et sans plus de cérémonie, s'installe dans un de nos fauteuils. M. de Rosthorn, furieux, lui arrache le siège en lui demandant depuis quand des *coolies* osaient s'asseoir devant des *mandarins* debout. En même temps sa main levée est plus que menaçante ; mais Winterhalder et moi lui faisons remarquer, avec empressement, que tant que Pelliot ne sera pas revenu parmi nous, il sera peut-être prudent de traiter ce coolie en *mandarin de première classe*. Je prie poliment le Chinois d'être assez bon pour vouloir bien porter à l'*Européen* qui est parti, un morceau de papier sur lequel j'ai écrit ces simples mots : « Vous donne l'ordre de revenir immédiatement. » C'est bien la première fois que j'emploie de pareils termes avec un volontaire, voire même avec un matelot; mais, en réalité, nous sommes mortellement inquiets.

Deux heures après, un autre soldat re-

ient porteur d'une lettre de Pelliot, écrite n chinois. Il est auprès de Jong-Lou ; — l boit du thé et mange des fruits ; — on st bienveillant pour lui ; il ne court aucun langer, et fera tout son possible pour être le retour dans une heure.

Cependant, les Chinois commencent une ranchée en avant de leurs barricades. Nous ssistons à l'exécution de ce travail, rien noins que rassurant pour l'avenir ; il nous erait facile de l'empêcher, mais nous craignons de tuer Pelliot en tuant le terrasier.

Je renvoie ce deuxième soldat avec un utre ordre écrit à peu près semblable au remier. Enfin quatre heures après son dépar, c'est-à-dire au moment où nous le conidérions comme perdu, Pelliot revient par a rue des Légations. Du blockhaus que Chamot a élevé devant la porte de son hôtel, on l'aperçoit, debout sur notre vieille barricade abandonnée, serrant les mains le tous ses nouveaux amis.

Avec quelle joie nous recevons la nouelle de son retour ! Pelliot, le plus jeune es volontaires, est adoré de tous, et nous

lui pardonnons ses *emballements* en raison de sa jeunesse et de sa bravoure. Mais c'est égal, je l'aurais volontiers privé de dessert ce soir, si nous en avions eu nous-mêmes. Il ne nous est même pas possible d'immoler autre chose qu'une vieille mule, pour fêter le retour de cet enfant prodigue, prodigue de courage et d'insouciance.

Il a été, *un peu malgré lui*, dit-il, conduit près du général Jong-Lou, qui l'a longuement interrogé sur nos moyens de défense, nos ressources, nos vivres, nos munitions, etc.; après quoi, on lui a donné une escorte chargée de le ramener au camp français, et de le..... *protéger contre les Boxeurs*.

A la suite de cet incident, je recommande aux hommes de ne pas se fier aux amabilités des Chinois, et de me prévenir de tous leurs mouvements afin d'éviter les surprises ou les trahisons.

La chaleur est insupportable; mais nous sommes surtout incommodés par les mouches, les moustiques et les puces; le parc encore vert est un paradis pour toutes ces petites bêtes que les flammes ont chassées

ous reposer, nous étouffons si nous dormons la figure couverte, nous sommes dévorés si nous nous découvrons. L'odeur des cadavres en putréfaction est bien gênante aussi; heureusement les chiens, fort nombreux, se chargent de la voirie. Nous sommes obligés d'empêcher les chrétiens le les tuer, car les Chinois sont très friands le la viande du chien. J'ai vu, sinon je ne l'écrirais pas, nos coolies abattre un de ces animaux pendant qu'il était en train le déjeuner d'un morceau de Chinois pourri, e dépecer, et le manger à leur tour.

18 juillet.

Calme. — Un secrétaire du Tsong-Li-Yamen vient apporter à la légation d'Angleterre la carte de Jong-Lou. Il affirme que son gouvernement est animé des meilleures intentions et nous apprend que les restes du baron Ketteler ont été renfermés dans un cercueil. Les ministres essaient l'envoyer des dépêches. M. Conger, mi-

nistre d'Amérique, parvient à en faire passer une qui réveillera peut-être le vieux monde en même temps que le nouveau. *Un prompt secours peut seul empêcher un massacre général,* telle est la dernière phrase de ce télégramme que nos ennemis ont la complaisance d'envoyer à Washington. Peut-on être plus aimable?

Les Japonais reçoivent un courrier de Tien-Sin. « 33.500 hommes, dont 24.000 Japonais, 4.000 Russes, 2.000 Anglais, 1.500 Français, 1.500 Américains et 500 Allemands quitteront Tein-Sin *vers le* 18, et marcheront sur Pékin. » Ainsi donc, il a fallu 35 jours pour amener ces 24.000 Japonais du Japon, et ces 4.000 Russes de Port-Arthur! Décidément il se passe là-bas quelque chose d'étrange! Enfin, voilà un renseignement précis, mais qui n'amène, somme toute, aucune joie; nous étions certes plus heureux le jour où nous avons appris que la colonne Seymour était à 60 kilomètres de nous.

Des soldats réguliers, sans armes, viennent aux barricades nous offrir des œufs, des fruits, des melons, en petite quantité, il

st vrai. — L'un d'eux nous dit que les orps de Pesqueur et de Bougeard ont été etrouvés.

19 juillet.

Je vais à la Légation d'Angleterre voir uelques blessés. M. Pichon vient de recevoir un télégramme de Paris que les Chinois nt bien voulu lui remettre. On lui annonce u'il est nommé commandeur de Légion 'honneur et que 15.000 hommes vont parir pour la Chine ; 7.500 seraient déjà en oute. Évidemment il est question de nous n France ; mais nous aimons à croire que es 24.000 Japonais n'attendront pas, pour e mettre en route, l'arrivée de nos 5.000 Français.

Autre lettre du prince King, qui engage es Européens à partir pour ien-Sin, et ui demande le retrait des upes occuant la muraille. Enfin sa ttre contient a copie d'une dépêche que le gouvernenent chinois envoie aux uissances, et ar laquelle il demande appui de ces 17.

puissances pour l'aider à sortir d'une *situation difficile*. — Il me semble que c'était plutôt aux assiégés à envoyer cette dépêche !

Le matin, nous avons envoyé un chrétien chinois réclamer les corps de Pesqueur et de Bougeard au général Mâ dont les troupes sont devant nous ; mais le malheureux n'est pas encore revenu à 8 heures du soir ! Sa femme vient demander si on a de ses nouvelles.

Dans l'après-midi, je vais avec Picard-Destelan et M. et Mme Saussine, qui sont venus voir notre légation, jusqu'aux barricades chinoises. Les soldats nous laissent approcher, et brusquement l'un d'eux tire dans notre direction un coup de fusil qui, heureusement, n'atteint personne. Nous revenons nous placer à l'abri de nos murs.

20 juillet.

Le calme continue. Cependant nous entendons encore, dans la direction du Pé-t'ang, le bruit d'une canonnade. Nos camarades se défendent encore ; d'ailleurs tous

ont affirmé que l'évêché n'était pas détruit. Aucun d'eux n'a voulu se charger de porer une lettre à M. Henry ou à Mgr Favier; ls répondent que le Pé-t'ang est entouré le troupes et qu'on ne peut pas y aller.

Le Chinois envoyé hier auprès de Mâ pour demander les corps de nos matelots n'est pas encore revenu; sa femme, en armes, ne nous quitte plus.

L'Impératrice envoie aux Ministres deux charrettes de melons, de concombres et d'aubergines, qui sont heureusement forcées le passer devant l'hôtel Chamot; c'est dire qu'elles n'arrivent pas à la légation d'Angleterre avec leur chargement complet.

Le ministre de France envoie une dépêche chiffrée; le gouvernement chinois la transmettra-t-il?

Notre existence n'est plus la même, et nous pouvons maintenant dormir et nous reposer un peu. On s'impatienterait bien encore de ne pas voir arriver les troupes, si l'habitude de les attendre n'était pas prise; mais nous sommes tellement heureux de n'avoir plus à nous tenir constamment sur la

défensive, qu'une détente se produit. On ne croit plus à une nouvelle attaque ; dans tous les cas, nous voyons dans ces offres des Chinois les résultats des représentations de nos gouvernements, et nous sommes persuadés que des forces imposantes s'avancent sur Pékin et appuient ces représentations. Nous devons toujours craindre, néanmoins, la dernière tentative que feront nos ennemis le jour où ces forces seront aux portes de la ville.

Un nouveau volontaire vient à la légation, M. Debrus.

Ce soir, vers 9 heures, je venais de m'étendre dans mon hamac, et je commençais à sommeiller, quand j'entends M. de Rosthorn qui m'appelle. Assez anxieux, et sans être retardé par ma toilette, je cours à la brèche du mur de l'hôtel d'où était partie la voix, me demandant quelle fâcheuse nouvelle m'attend encore. « C'est, me dit le « ministre d'Autriche, une nouvelle boisson « que nous venons d'inventer, il faut que « vous veniez la goûter ! » Effectivement, je retrouve, réunis dans la grande salle de l'hôtel, tous les officiers et tous les membres

e la légation d'Allemagne. Mme de Rost-
horn, aidée de M. de Soden, remplissent
les flûtes à champagne d'un liquide qu'ils
puisent dans un des melons de l'Impératrice.
Ce melon a été ouvert à l'une de ses extré-
mités; les pépins ont été retirés avec soin,
et on a ajouté au jus du fruit, du sucre, du
vin blanc, du champagne et du rhum. Le
mélange est parfait; nous le buvons à la
santé de l'aimable souveraine, de Jong-Lou
et de Tong-Fou-Siang, et surtout à l'arrivée
de nos troupes attendues avec plus d'im-
patience que jamais, quelle que soit notre
gaîté.

Quand le melon est vide, M. de Soden a
l'idée de découper, dans l'écorce, un nez,
une bouche et des yeux; il place ensuite
une bougie dans cette lanterne, et la joyeuse
bande va la mettre sur la barricade de
Chamot, dans la rue des Légations. L'effet
se produit bientôt; plusieurs coups de fusil
sont tirés du camp chinois sur le melon de
l'Impératrice. L'erreur reconnue, nos enne-
mis se taisent, se calment et se rendorment.

21 juillet.

Çà et là quelques coups de fusil ; les soldats ne viennent plus à nos barricades. Que se passe-t-il ?

Le Yamen renvoie la dépêche du ministre de France et refuse de l'expédier.

Sir Robert Hart, inspecteur général des douanes chinoises, reçoit deux lettres du prince King : l'une est pour lui demander de ses nouvelles ; la seconde, le moyen que doit employer la Chine pour faire parvenir aux commissaires des douanes les instructions de leur inspecteur.

De Giéter, complètement guéri, revient prendre un fusil à la légation de France.

Le Chinois envoyé à la recherche des corps a été tué ; ce n'est pas douteux.

22 juillet.

Sir Claude Macdonald ayant demandé de la glace au Yamen, celui-ci répond que les *Boxeurs ont refusé de la laisser passer.*

Dans la légation de France, les Chinois

dart, élève interprète, s'avance, en agi-t un drapeau blanc, pour les prévenir ils ne doivent pas faire de travaux de ce re pendant l'armistice. On tire sur lui x coups de fusil, mais sans l'atteindre. and il est rentré, je tue de la chapelle le nois qui travaille à la tranchée.

Jn soldat chinois vient dire au colonel ba que les troupes ont quitté Tien-Sin 18, et il offre de venir tous les jours e ce qu'il saura des mouvements de ces upes.

Le ministre de France écrit à Jong-Lou r réclamer les corps de Pesqueur et de ugeard, et pour protester contre la dé-tion du Chinois envoyé pour demander e ces corps nous fussent rendus.

On arrête deux boys chrétiens qui ont é des vivres à l'hôtel de Pékin. Ils ont vie sauve sur la prière de Mme Chamot; s je leur fais couper la natte, et je les bâtonner. Leur faute est d'autant plus ve, que les vivres deviennent rares. ns le Fou, les chrétiens cueillent les illes des arbres et s'en nourrissent.

A 5 heures, pluie torrentielle, fâcheux contretemps qui pourrait bien retarder la marche des troupes.

23 juillet.

Toujours des coups de fusil isolés. Nos adversaires élèvent une barricade entre la maison Filipini et le portique. De la chapelle les Autrichiens essaient en vain de les empêcher d'exécuter ce travail.

Jong-Lou répond à M. Pichon que les corps de nos marins n'ont pas été retrouvés, et qu'il ne sait rien du chrétien en question.

D'après l'espion du colonel japonais, les renforts seraient à Yang-Tsoun, c'est-à-dire à 30 kilomètres de Tien-Sin.

24 juillet.

L'espion (nous l'appellerons ainsi désormais) informe le colonel Shiba que nos ennemis ont reçu de grands renforts qui sont entrés en ville aujourd'hui à la première heure ; il précise : 4.800 hommes du

acdonald écrit aux chefs de détachement
ur leur recommander de bien veiller, une
aque étant à craindre pour cette nuit.

M. Narabara, secrétaire de la légation du
pon, meurt dans la journée.

M. Wihlfahrt, sujet autrichien, quitte la
gation d'Angleterre et vient nous offrir
s services. Il est tout naturellement ad-
nt aux officiers autrichiens près desquels
trouvent déjà M. Benvenuti, M. Bouil-
d et M. Mathieu qui parle admirable-
ent l'italien et peut ainsi diriger les ma-
ots autrichiens. M. Mathieu est, en
tre, un auxiliaire précieux pour Chamot
i, seul, n'arriverait pas à accomplir la
rde tâche qui lui incombe. On ne voit
ère Chamot sans Mathieu, ni Mathieu
ns Chamot, et aux premiers coups de
il, tous deux sont là.

Vers minuit, coups de fusil. Un peu par-
t; nous croyons à l'attaque annoncée;
is le calme se rétablit bientôt. Quelques
ées sont lancées dans le Palais impérial;
nous a semblé que la cessation du feu
ncidait avec l'apparition de ces fusées.

25 juillet.

A peu près calme. Le Tsong-Li-Yamen envoie à Sir Claude Macdonald trois lettres : dans la première le gouvernement chinois demande au ministre d'Angleterre des nouvelles de sa santé ; dans la deuxième il l'informe que l'empereur consent à laisser passer les dépêches, mais à la condition que les ministres télégraphieront en termes modérés et pacifiques ; enfin, dans la troisième les Chinois insistent pour nous décider à quitter Pékin.

Dans la légation de France, nos ennemis travaillent toujours ; ils font une mine, ce n'est pas douteux ; mais auront-ils le temps d'arriver jusqu'à nous avant l'arrivée des troupes ?

L'espion fait avancer encore ces troupes d'une vingtaine de kilomètres.

26 juillet.

Nuit tranquille ; nous avons pu dormir un

ais aussi dans quel état nous réveillons-ous ?

Les ministres se réunissent à 10 heures our discuter les propositions faites la veille ar le Tsong-Li-Yamen. Il est décidé que, our gagner du temps, Sir Claude Macdo-ald, à qui sont adressées les lettres, ré-ondra *qu'il va réunir le corps diploma-ique pour lui communiquer les lettres du ouvernement chinois.*

L'espion annonce que les troupes se sont attues à Ho-Si-Wou contre 5.000 Boxeurs t 3.000 soldats de Tong-Fou-Siang. — ,200 Chinois sont hors de combat.

Si nos ennemis ont cessé de tirer sur ous, ils n'en continuent pas moins leurs ravaux inquiétants et, depuis le 13 juillet, e me défie tout particulièrement de ceux ui font des trous dans la terre. Convaincus ue leur but est de faire sauter le pavillon es Étrangers comme ils ont fait sauter la aison Saussine, nous décidons, avec le ommandant autrichien, d'entourer ce pa-illon d'une tranchée suffisamment profonde our couper toutes les galeries qu'ils pour-

raient diriger de ce côté. Les travaux sont commencés de suite par des coolies, sous la direction de MM. Chamot et Mathieu.

En outre, sur les indications précises fournies par Chamot qui connaît Pékin, comme s'il l'avait bâti, nous entreprenons un autre travail dont le but est d'empêcher de faire sauter la chapelle et les maisons voisines, en se servant de l'égout collecteur qui suit la rue des Légations à 3 ou 4 mètres du mur de notre légation, et qui, passant à côté des caves de l'hôtel, va rejoindre la rivière de Jade. A cet effet, une autre équipe de coolies commence une tranchée qui, partant de la chapelle, passera sous notre mur, et ira couper l'égout; de là nous pourrons entendre venir les Chinois. Ces travaux seront dirigés par M. Bouillard, ingénieur des chemins de fer.

Il est convenu en outre que Chamot fera un travail semblable en partant de sa cave; il propose d'ailleurs de curer l'égout jusqu'à la rivière et de nous en servir pour battre en retraite en cas de besoin.

27 juillet.

La nuit a été bien moins calme que les
écédentes : les Chinois ont tiré de tous les
tés et ont surtout fait grand bruit avec
s gongs, des trompettes et des tam-tam.

Si les renseignements fournis par l'espion
nt exacts, la cour fait ses préparatifs
départ. Nous accueillons cette nouvelle
ec joie ; la bravoure bien connue mainte-
nt de nos adversaires nous permet, en
fet de conclure de cette information que
s troupes ne doivent pas être bien loin.
omme ce soldat ajoute que cinq cents
itures ont été réquisitionnées pour assu-
r ce départ, et que les officiers de service
r la muraille, ont, d'autre part, remarqué
mouvement inaccoutumé de charrettes
ns la ville chinoise, nous sommes tentés
croire l'espion. Celui-ci ajoute que les
inois ont envoyé toutes les troupes dispo-
bles au-devant des Européens, et qu'ils
rtifient Tong-Tcheou et Tchang-Kia-
Wan.

Le soir, Sir Claude Macdonald reçoit deux lettres : une par laquelle l'Impératrice annonce l'envoi de vivres (*melons, aubergines*, *farine et glace*) ; l'autre par laquelle on nous invite, *la paix étant faite,* à laisser sortir les chrétiens chinois.

Le Pé-t'ang est toujours attaqué. La cour, en donnant l'ordre de ne plus tirer sur les légations, aurait-elle laissé cette proie en pâture aux Boxeurs. Nous sommes cependant bien heureux d'entendre le bruit de cette canonnade qui nous rassure sur le sort de nos pauvres camarades. Nous préférons, à un doute affreux, cette certitude d'un danger. J'ai dit que les Chinois avaient refusé de porter des lettres à Mgr Favier ou à Henry ; plusieurs tentatives ont été faites encore, mais toujours sans résultat ; ils veulent bien partir pour Tien-Sin qui est à 120 kilomètres, mais pour le Pé-t'ang qui est à une lieue, non.



28 juillet.

La fusillade recommence sur nous peu après midi et dure environ trois quarts

d'heure. Un des coolies qui travaille à la tranchée contremine est tué.

Un courrier est parvenu à franchir les lignes ennemies et apporte de Tien-Sin une dépêche du consul d'Angleterre; malheureusement, il nous est presque impossible de tirer un renseignement bien précis de cette dépêche. La voici, telle du moins qu'elle fut affichée à la légation d'Angleterre, sur le pavillon où sont placardées toutes les nouvelles.

Tien-Sin, 22th July.

« Your Letter of the 4th. 24.000 troops landed; 19.000 are here. The russians are at Pei-tsang. Plenty of troops on the way. If you can keep in food. General Gazelée expected Takou to-morrow. Almost of the ladies left Tien-Sin. »

« Carles. »

Je crois que jamais dépêche ne fut plus discutée ni interprétée de plus de manières. Le « on the way » surtout nous laissait perplexes. Sur le chemin de quoi? de la Chine?

keep in food..... Parfait! Mais combien de temps? huit jours? quinze? un mois? — Les Russes qui occupent Peï-tsang (à 6 kilomètres de Tien-Sin!), et les 19.000 hommes qui sont à Tien-Sin sont-ils compris dans les 24.000 *landed?* — Autant de points d'interrogation devant les lecteurs de ce document! Il leur est cependant très agréable de savoir que les *ladies* ont été se mettre à l'abri; mais rien de tout cela ne nous dit quand nous pourrons faire comme elles.

Un missionnaire danois, M. Noestegaard, quitte les barricades anglaises et va se constituer prisonnier des Chinois. On le croit perdu et on se demande ce qui a pu le pousser à cet acte de folie.

Du côté du Pé-t'ang, la canonnade augmente.

29 juillet.

La contre-mine que nous faisons faire utour du pavillon des Étrangers avance. D'un autre côté, nous avons rejoint l'égoût ans la rue des Légations, si les mineurs

arrivent par là, ils seront assez stupéfaits de se trouver nez à nez avec quelques matelots décidés à leur faire faire demi-tour, sans décomposer.

L'espion raconte au colonel que nos troupes sont à Ma-t'eou.

Le missionnaire qui était allé dans le camp chinois est revenu. Jong-Lou lui aurait demandé, entre autres choses, comment il se faisait que nous n'étions pas tous morts, étant donné le nombre prodigieux de balles et de projectiles tirés par les Chinois; il avoue avoir répondu que nos ennemis tiraient en général beaucoup trop haut.

Un Chinois qui travaille à la contre-mine est blessé.

La femme du boy envoyé près de Mâ vient toujours trouver M. de Rosthorn qui essaie de la consoler; mais! hélas, nous ne nous faisons aucune illusion sur le sort de ce malheureux.

30 juillet.

Forte canonnade du côté du Pé-t'ang.

ées dans le palais impérial.

Les Chinois ont élevé une barricade sur le t nord, dit « pont de Jade » (sur le canal périal). De là quelques bons tireurs es-ent d'atteindre les personnes qui passent le pont sud (rue des Légations). — ux chrétiens chinois sont ainsi tués.

L'espion fait arriver la colonne de ren- à Tchang-Kia-Wan. Le colonel Shiba, errogé sur cette marche des troupes, ise que les renseignements doivent être cts. La route suivie est celle que devrait vre effectivement, d'après les travaux de at-major japonais, un corps d'armée en rche sur Pékin. Les étapes annoncées le soldat de Tong-Fou-Siang sont bien lement celles prévues; enfin les ren-tres avec les troupes chinoises, aux nts indiqués, sont encore des faits, sinon cts, du moins très vraisemblables. — mme il est inadmissible qu'un coolie se manœuvrer un corps d'armée avec une e précision, il faut admettre qu'il n'in-te rien et qu'il ne nous raconte que la

vérité. — Il faut en conclure aussi que demain, ou dans 48 heures au maximum, les canons enfonceront les portes de la ville. Les précieux renseignements qu'il nous fournit lui sont d'ailleurs généreusement payés.

Sir Claude Macdonald répond au Yamen qu'il est impossible d'envisager la question du départ et de la discuter, avant d'avoir des explications sur la reprise partielle des hostilités (attaques sur nous, sur le Pé-t'ang, construction de barricades, de tranchées, etc.)

Sir Robert Hart reçoit une dépêche chiffrée et une lettre du Yamen qui lui demande de télégraphier au nom de tous les ministres pour rassurer les gouvernements. Il est probable que ceux-ci, enfin inquiets sur le sort de leurs nationaux et désirant au moins savoir s'ils sont morts ou vivants, pressent de demandes les Chinois, qui préfèrent alors s'adresser à Sir Robert Hart, grand mandarin, et leur ami, dans l'espoir qu'il voilera un peu la vérité.

Fusillade toute la nuit. Le Tsong-Li-
men répond à la lettre de Sir Claude
cdonald :

1° Les chrétiens du Pé-t'ang sont sortis
ur chercher des vivres, et ont provoqué
soldats, ce qui a donné lieu aux attaques
s derniers jours ;

2° La barricade du pont de Jade n'est pas
e mesure offensive; elle n'a été faite que
ur permettre aux Chinois de passer d'un
rd à l'autre de la rivière.

Dans le sud de la ville chinoise, nous en-
dons encore de nombreux coups de ca-
n. Les troupes internationales doivent
e, ou du moins peuvent être, en ce
ment, à Tong-Tcheou; ces coups de feu
seraient-ils pas échangés entre les Chi-
is qui occupent la muraille et l'avant-
rde de ces troupes? Nous l'espérons.

L'espion vient dire au colonel Shiba que
us serons attaqués très violemment cette
it. Un autre soldat de Tong-Fou-Siang
us est amené par un Japonais; ce soldat

propose de nous donner des indications sur une mine que les Chinois ont l'intention de faire sous nos nouvelles positions. Je ne laisse qu'à regret circuler ce peu sympathique Céleste au milieu de nos retranchements; il ne nous apprend rien et se rend compte des travaux que nous faisons pour nous protéger.

1er août.

La fameuse attaque annoncée a dû être remise; car nous n'avons reçu que quelques coups de fusil qui nous ont tenus éveillés toute la nuit.

L'espion apporte la nouvelle que nos troupes, attaquées à Tong-Tcheou, ont été refoulées et obligées de battre en retraite jusqu'à Mâ-téou. Cette nouvelle, qui vient brusquement détruire toutes nos espérances et reculer indéfiniment la date de notre délivrance, est accueillie avec un profond scepticisme. Tout le monde commence à se défier de ce rusé Chinois qui pourrait bien profiter des circonstances et faire manœuvrer nos troupes de façon à accumuler le

ne. Nous conseillons même au colonel iba de le retenir prisonnier le lendemain, de le garder jusqu'à ce que nous ayons çu des renseignements exacts sur la sition et les mouvements de la colonne de cours.

D'après un télégramme de Londres adressé Sir Robert Hart, la dépêche de M. Con-r, ministre d'Amérique, est connue main-nant du monde entier, et *on s'occupe tivement de nous*. Allons! tant mieux!

Les ministres reçoivent une lettre du song-Li-Yamen : « Nous savons que ce sont les chrétiens qui vous retiennent dans Pékin et vous empêchent de partir ; mais nous espérons que vous ne serez pas leurs dupes, et nous vous demandons de nous faire connaître, avant 2 ou 3 jours, la date de votre départ pour Tien-Sin. »

Enfin, à 5 heures du soir, nous recevons s premières nouvelles importantes, les emiers renseignements sérieux sur ce qui passe en dehors de la capitale! Un cour-r, venant de Tien-Sin, parvient à péné-r dans le quartier des légations; il ap-

porte trois lettres : une du consul japonais au ministre japonais, une d'un général au colonel Shiba, et enfin une troisième d'un correspondant du *Times* au docteur Morrisson, correspondant du même journal.

Ces trois lettres, datées du 26 juillet, disent à peu près la même chose : « Les troupes de secours partiront de Tien-Sin dans 2 ou 3 jours. »

Ainsi donc ces troupes que nous voulions croire à Tong-Tcheou, ne sont même pas encore en route! C'est à peine si nous osons communiquer cette décourageante nouvelle à nos matelots dont le courage et la patience ont été si admirables. Mais ce soldat de Tong-Fou-Siang s'est-il assez amusé de nous!

Enfin! six jours pour venir jusqu'à Pékin, cela fait encore une grande semaine à attendre; nous n'en sommes plus à une semaine près.

2 août.

La situation reste la même. Coups de fusil un peu plus nombreux que la veille.

répondre à la dernière communication du Yamen, mais sans toucher à la question du départ, toujours pour gagner du temps.

Un autre courrier arrive de Tien-Sin avec plusieurs lettres pour les Japonais, les Américains et les Anglais. — Quant à nous, si des courriers ont été envoyés, ils n'ont sans doute pas eu de chance. La plus intéressante de ces lettres est datée du 29 juillet, et adressée aux Anglais, ou aux Américains. Elle nous apprend qu'une colonne de 10.000 hommes s'avancera dans 2 jours, et qu'une autre de 40.000 suivra peu de temps après : « in a few days ». — Ce « in a few days » n'est pas moins discuté et commenté que le « on the way » de jadis. — Dans quelques jours; — dans peu de jours. — Qu'entend-on exactement par là? — Les estimations oscillent entre 48 heures et deux semaines. Que vont faire ces 10.000 hommes? Constituent-ils l'avant-garde des 40.000 qui doivent partir « in a few days »? — Viendront-ils, au contraire, seuls jusqu'à Pékin?

3 août.

Toujours des coups de fusil un peu partout; mais, l'attaque ne paraît plus comme autrefois, décidée et conduite par des chefs. Il semble que ces derniers se sont retirés ou n'agissent plus sur leurs soldats, soit que leur autorité soit méconnue, soit que leur volonté soit indécise.

Sir Claude Macdonald reçoit une lettre du gouvernement chinois qui lui transmet en outre une dépêche de Lord Salisbury. Le Tsong-Li-Yamen informe les ministres que leurs dépêches seront désormais transmises, et, en même temps, il les presse de partir pour Tien-Sin, en ajoutant que le grand conseil a chargé Jong-Lou de prendre toutes les mesures nécessaires à l'effet d'assurer notre protection.

Des numéros de la *Gazette de Pékin* nous apprennent que deux ministres xénophiles du Tsong-Li-Yamen, Hsu, président de l'Université impériale, et Yuan, président du collège des Douanes, ont été décapités par ordre impérial le 28 juillet.

les soldats chinois qui viennent leur vendre des armes et des munitions.

4 août.

Calme complet toute la nuit.

Un édit du gouvernement chinois annonce que les marchands européens et les missionnaires doivent être protégés dans toute la Chine ; il parle aussi des « tendres sentiments » que la Chine a toujours eus pour les ministres.

Quelques coups de feu dans la journée, surtout du côté de Tsien-Men ; deux Russes sont blessés.

Nous passons la soirée à la légation d'Allemagne où l'on trouve encore un peu de whisky et d'eau gazeuse, voire même une bouteille de bière. — Nous allons jusqu'à danser un quadrille avec les officiers autrichiens et allemands, M. et Mme de Rosthorn, et enfin M. Knobel, ministre de Hollande.

5 août.

La situation est toujours la même.

M. Salvaggo-Raggi, ministre d'Italie, reçoit une lettre du gouvernement chinois lui annonçant la mort de Sa Majesté le roi Humbert Ier.

Dans l'après-midi, les Chinois se montrent franchement au-dessus de leurs barricades, et font à nos matelots des signes d'amitié. Nous donnons l'ordre d'observer la plus grande prudence et de rester derrière nos abris, sans tirer.

6 août.

Très vive fusillade qui commence à 2 heures du matin et ne cesse qu'au lever du soleil. Nous avons entendu toute la nuit des trompettes chinoises dans le nord et dans le nord-est.

Dans la journée, le Tsong-Li-Yamen informe les ministres que leurs dépêches ont été expédiées; mais qu'il a été *douloureu-*

...ment surpris d'apprendre, au moment de les envoyer, que nous avions fait, la nuit dernière, une attaque *sauvage* contre leurs troupes. Il ajoute que si de pareils faits se reproduisent, les Chinois se verront obligés de nous attaquer également, et qu'il peut en résulter les désordres les plus graves.

La vérité est qu'une barricade chinoise s'étant écroulée un peu au nord du Fou, les soldats de Tong-Fou-Siang, brusquement réveillés, ont cru à une attaque ou à une explosion, et se sont mis à décharger leurs armes au hasard dans la direction d'où était parti le bruit. Cet incident a été le signal d'une fusillade générale.

7 août.

Coups de feu dans toutes les directions. — Coups de canon très éloignés.

Le Tsong-Li-Yamen annonce à Sir Claude Macdonald la mort du duc d'Edimbourg.

Vers minuit la fusillade devient très vive. Plusieurs obus sont lancés sur l'Allemagne et sur nous. Au même instant, nous enten-

dons des feux de salve dans la ville chinoise! Ceci est par trop fort! Nos troupes seraient-elles déjà de l'autre côté de la muraille? — Non, c'est impossible. — Mais alors, par qui et sur qui ces salves? — Un mystère de plus à ajouter à tant d'autres. Nous finissons par croire que ce sont les réguliers qui chassent de Pékin les Boxeurs dans lesquels ils n'ont trouvé que de lâches pillards.

8 août.

Les attaques continuent sans ordre, sans suite, sans persévérance. — Plus que jamais nous tenons nos hommes abrités; comme nous serions heureux de pouvoir ramener à bord du *d'Entrecasteaux* et du *Descartes*, ceux qui ont eu la chance d'échapper jusqu'à aujourd'hui aux balles ennemies! Les renforts, nous ne pouvons en douter maintenant, sont en route; ce qu'il faut donc, c'est gagner du temps, et cela, à tout prix.

Un coolie nous rapporte qu'autour de

Le Tsong-Li-Yamen annonce aux ministres que Li-Hung-Tchang a reçu pleins pouvoirs pour négocier avec les cabinets étrangers. Sir Claude Macdonald ayant demandé des explications au sujet de la fusillade de la nuit dernière, « Prince King et autres » répondent que ces coups de fusil ne sont pas plus dangereux que les sons de cloches ou de trompettes, et que tout cela *mérite à peine un sourire* (sic).

Dans la journée, le matelot Philippe a la poitrine traversée par une balle; il meurt quelques heures après.

9 août.

Situation inchangée.

Les Chinois arborent au Fou un immense drapeau portant les caractères de Fou-Toung-Tchang. — Les chrétiens chinois se nourrissent d'herbes et de feuilles; plusieurs enfants meurent de faim. Pendant la nuit, fusillade extrêmement violente, qui dure jusqu'au matin.

10 août.

A 3 heures, arrivée d'un courrier japonais, annonçant que les troupes entreront à Pékin le 13 ou le 14.

Sir Claude Macdonald demande au Yamen quels sont les motifs qui ont amené l'attaque de la nuit précédente; on lui répond que les soldats coupables ont été arrêtés et décapités.

11 août.

Les Chinois tirent toute la journée sur nos retranchements. Le soir, à 11 heures, attaque sur toute la ligne. Des ruines où sont barricadés nos ennemis, et qui furent le salon et le bureau du ministre de France, les balles pleuvent sur la tranchée, crépitent sur les briques, éventrent les sacs de terre. — Les arbres du parc sont hachés. — Je parcours notre retranchement pour m'assurer que les hommes sont prêts à repousser l'assaut que nous redoutons. — Je

demande à l'un d'eux, Gouzien, qui tire constamment par une meurtrière, sur quoi il vise au milieu de cette obscurité. Il me répond : « Là, sur cette lumière que l'on aperçoit. » Nous regardons ensemble, quand une balle, passant par l'ouverture que nos deux têtes bouchaient, l'atteint à la base du nez et le tue. — J'appelle inutilement le docteur Matignon que j'ai laissé à une des extrémités de la tranchée; à la vue de la blessure, il me dit qu'il n'y a plus rien à faire.

Dans le pavillon des Étrangers, un Autrichien est légèrement blessé à la tête.

Le Yamen a écrit dans la journée aux ministres pour leur proposer d'ouvrir, dans le voisinage de la légation d'Angleterre, un marché où viendront s'approvisionner les Européens.

12 août.

L'attaque continue avec la même violence qu'hier. Nous entendons également une forte canonnade dans la direction du Pé-

taing. Bravo! nos amis tiennent encore!

Un coolie nous annonce que des blessés et des troupes débandées rentrent en ville. D'après lui, l'Impératrice serait toujours à Pékin. De la muraille on voit des groupes très importants de Chinois se diriger vers le sud.

A 4 heures, le Yamen communique aux ministres des dépêches de leur gouvernement, et demande en même temps une entrevue. Le corps diplomatique accorde cette entrevue et la fixe à demain, à 11 heures du matin.

A 8 heures, nous allons, M. Labrousse et moi, sur le seuil de la porte de la salle à manger (maison d'Anthouard), et nous regardons le parc que les herbes ont envahi depuis que personne ne le foule. Labrousse me fait remarquer que de l'endroit où nous sommes un factionnaire verrait très bien l'ennemi s'avancer, et pourrait prévenir de suite si cet ennemi tente un assaut. Sa phrase n'est pas achevée qu'une balle le frappe au front, entre les deux yeux. Il tombe en arrière, sans pousser un seul cri; la mort a été foudroyante. Je commence à

croire que je porte malheur à ceux qui m'approchent.

La mort de Labrousse cause à tous, marins et volontaires, Français et étrangers, une profonde émotion. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit de la bravoure et de l'intrépidité de cet officier qui mille fois s'était exposé, et mille fois avait défié les projectiles ; je demanderai seulement à Sir Claude Macdonald et à M. de Below l'autorisation de reproduire ici les lettres que j'ai reçues d'eux après sa mort. Les voici :

« Cher capitaine Darcy,

« J'ai l'honneur d'adresser à vous personnellement, et à tout le détachement Français, mes très sincères regrets pour la mort de votre brave camarade, le capitaine Labrousse. — Pendant ces quatre dernières semaines j'ai eu l'occasion d'apprendre à le connaître, et d'apprécier ses nombreuses qualités militaires. Le capitaine Powl, le capitaine Wray, et le détachement de

marines me prient de vous transmettre leurs compliments de condoléance.

« Croyez-moi, etc.

« Sir Claude MACDONALD. »

« Je viens d'apprendre la mort de M. Labrousse, et je m'empresse de vous dire combien cette triste nouvelle nous a éprouvés. Je vous prie, en mon nom et en celui des membres de ma légation, d'agréer l'assurance de nos condoléances les plus sincères, et de notre vive compassion.

« Croyez, cher capitaine, etc.

« DE BELOW. »

13 août.

La fusillade a duré toute la nuit; mais pas un des Chinois ne s'est avancé dans le parc.

A 9 heures du matin, nous enterrons le capitaine Labrousse, à la légation d'Angleterre.

Le corps diplomatique attend en vain les membres du Tsong-Li-Yamen qui, finale-

ment, ne viennent pas et font dire que « *tandis que le gouvernement chinois ne désirait que le retour de la paix, les légations avaient ouvert le feu sur les soldats chinois la nuit dernière et tué* 26 *d'entre eux* ».

Après-midi à peu près calme. Sir Claude Macdonald, M. de Giers, ministre de Russie, et Mme de Giers viennent voir notre légation, qui est réellement belle à voir. Le tiers, occupé par les Chinois, n'est qu'un amas de décombres ; le tiers que nous occupons est abîmé par les balles et les obus ; enfin le troisième tiers, le parc, n'appartient à personne, et nul n'a le droit d'y mettre les pieds ; mais jusqu'à présent du moins, aucun ennemi n'a encore foulé la terre où dorment nos camarades, nos morts, qui reposent là-bas, à 20 mètres des barricades chinoises.

Vers 8 heures, un orage très violent est le signal d'une attaque plus forte encore que celle de la veille, et qui dure jusqu'à minuit. Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre de balles qui tombent sur nos retranchements.

14 août.

De minuit à 2 heures, repos.

A 2 heures, reprise de la fusillade. Nous entendons, en même temps, des coups de canon dans le sud et dans le sud-est de Pékin; plus rapprochés que ceux que nous avons entendus jusqu'à ce jour, ils paraissent être tirés sur les murailles de la ville ou sur les portes.

Le matin et l'après-midi, calme absolu; pas même le moindre bruit chez nos ennemis dont nous entendons quelquefois les querelles ou les discussions! Se seraient-ils retirés?

Brusquement, à 4 heures, un boy apporte à la légation de France une nouvelle à laquelle personne ne croit tout d'abord : « Des Européens (*sic*) à face noire arrivent par le canal impérial et entrent dans la légation d'Angleterre! » Des volontaires courent jusqu'au pont de la rue des Légations et reviennent aussitôt : le fait est exact! les sikhs arrivent! Ils les ont vus! ils leur ont serré la main!

Je crie aux matelots qu'ils sont sauvés, en leur recommandant de ne pas quitter la tranchée sans ordre.

Puis des détails nombreux nous arrivent successivement : les Russes et les Japonais, parvenus les premiers sous les murs de Pékin, ont enfoncé les portes à coups de canon, les uns les portes de l'est, les autres celles du sud-est ; — ils ont perdu beaucoup de monde ; — un colonel russe a été tué ; — ce sont eux nos véritables sauveurs ; — ils sont maintenant dans la ville chinoise où ils n'ont plus trouvé de résistance ; puis d'autres troupes sont arrivées, les sikhs les premiers et ont pu entrer dans Pékin l'arme sur l'épaule ; — enfin ceux-ci, conduits par un guide sûr, ont suivi le lit du canal impérial, et c'est par cette voie qu'ils arrivent en passant sous la muraille.

En laissant les hommes à leur poste de combat, nous nous avançons M. Winterhalder et moi jusqu'aux barricades chinoises. Rien! Avec les crosses de nos fusils nous renversons une pile de pierres qui bouche une fenêtre ; pas un Chinois derrière! Nous appelons alors les marins qui réoccupent

toutes ces positions abandonnées. Ainsi, quand les Français arriveront, ils nous trouveront sur des ruines il est vrai, mais dans la légation de France.

15 août

Les troupes françaises arrivent à 6 heures du matin. Ces troupes se joignent à 600 Russes et à 600 sikhs pour marcher sur le Pé-t'ang et le délivrer; mais ce programme est changé pour des raisons qui ne parviennent pas à ma connaissance, et, après deux heures d'attente, on convient de bombarder avant les palais impériaux, du haut de la muraille.

A peine ce bombardement est-il commencé que le général américain nous fait prier de cesser le feu parce que nous tirons sur ses troupes qui occupent déjà les palais impériaux. Nous descendons de la muraille, mais il est trop tard pour aller au Pé-t'ang; nous irons demain.

Le père d'Adozzio, impatient, monte sur un âne et part, accompagné d'un boy, pour

une heure après et raconte que le père d'A-dozzio a été assassiné par les Chinois.

16 août.

Les marins italiens, autrichiens et français forment l'avant-garde de la colonne qui marche sur le Pé-t'ang; mais cette marche n'est qu'une promenade militaire qui est faite l'arme à la bretelle, du moins jusqu'à la porte de Si-Hoa-Men, porte du palais impérial près de laquelle se trouve le Pé-t'ang. Là nous aurions pu avoir quelques difficultés; mais au moment où nous nous disposons à enfoncer cette porte à coups de canon, les Japonais qui occupent tout ce quartier depuis la veille, l'ouvrent, et pénètrent les premiers dans la ville impériale où ils essuient une violente fusillade qui abat plusieurs d'entre eux. Ils enlèvent cependant les positions chinoises avec un courage admirable, et nous n'avons plus qu'à les suivre pour arriver à l'évêché.

C'est alors seulement que nous appre-

nons la mort de mon pauvre camarade Henry et celle de 4 de ses hommes.

Nous avons dû, avant de nous engager dans la grande rue de Choun-Tche-Men qui devait nous conduire au Pé-t'ang, chasser les Chinois qui occupaient sur la muraille la porte du même nom; mais ils ont disparu en abandonnant tout, au premier coup de canon tiré sur cette porte. — Nous n'avons eu qu'à tirer quelques coups de fusil pour activer leur course déjà très rapide.

En quelques mots, Mgr Favier nous met au courant de ce qui s'est passé, et nous dit quelle a été la mort héroïque de Henry; il ne trouve pas de mots assez élogieux pour qualifier sa conduite pendant toute cette défense qui fut son œuvre et dont il était l'âme.

Mais la colonne continue sa marche dans la ville impériale, et je rassemble mes matelots pour rejoindre la compagnie d'infanterie de marine qui est en tête — M. Picard-Destelan nous accompagne. — Les Russes et les Japonais patrouillent toutes les rues autour de nous. — Quelques-uns d'entre eux sont blessés assez grièvement;

trois Russes et deux Japonais sont tués. — Nous avons, de notre côté, quatre morts et cinq blessés. — Le matelot Lesneven a la joue labourée par une balle; je crains que son œil ne soit perdu. Picard-Destelan reçoit au-dessus du genou une balle qui, heureusement, ne lui fait qu'une blessure légère.

Enfin, après avoir nettoyé complètement tout ce quartier, nous nous dirigeons vers le Meï-Chau (montagne de charbon), où nous arrivons à 3 heures et où nous prenons un peu de repos.

A 7 heures, nous sommes de retour à la légation de France. Nous avons laissé dans la ville impériale une grande partie des troupes de l'infanterie de marine. — On me dit que le capitaine Marty a été blessé à la cuisse dans la journée. — J'ai laissé Lesneven et Picard-Destelan au Pé-t'ang.

Nous arrêtons ici ces notes dont la forme, nous le savons, n'est pas ce qu'elle pourrait être, et ce que nous voudrions qu'elle fût; mais nous avons voulu *préciser des faits,* sans chercher, et pour cause, à faire œuvre littéraire. Des plumes plus habiles que la nôtre pourront peindre avec de brillantes couleurs ces différentes scènes du siège; mais sur une esquisse peut-être moins solide.

Dix jours après la délivrance du Pé-t'ang, c'est-à-dire le 27 août, tous les marins, y compris les blessés, embarquaient à Tong-Tcheou sur des jonques réquisitionnées par les Japonais.

Après un voyage de 72 heures sur le Pei-Ho dont les eaux boueuses charriaient des débris de toutes sortes et d'innombrables cadavres de Chinois, nous arrivions à Tien-Sin.

Là nous devions avoir encore la douleur de perdre un matelot, Le Ber, qui, tombé accidentellement dans le fleuve, en passant sur le pont de barques, fut sans doute en-

traîné par le courant sur les amarres des jonques. Il fut impossible de retrouver son corps.

Enfin, le 31 août, à 7 heures du soir, nous accostions le *d'Entrecasteaux* mouillé en rade de Takou (1). Sur les 78 hommes (officiers compris) qui étaient allés à Pékin, 61 seulement revenaient à bord (2).

Quelques jours après notre arrivée, le quartier-maître L'Anthoën mourait de la fièvre typhoïde à Nagasaki; le nombre des survivants du siège des Légations fut ainsi réduit à 60 (3).

(1) Le détachement rapportait à bord plus de cent cartouches en moyenne par homme, soit plus de 6.000.

(2) Dont trois ayant perdu un œil.

(3) A peu près en même temps que L'Anthoën, l'aspirant autrichien Mayer mourait également de la fièvre typhoïde à Tien-Sin.

DÉTACHEMENT CHARGÉ DE DÉFENDRE LA LÉGATION DE FRANCE

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
DARCY Eugène..........	Lieut. de vaisseau.	Blessé le 13 juillet.
HERBER Eugène.........	Aspirant de 1re classe.	Tué le 29 juin.
GLOANEC Jean-Marie	2e Mtre canonnier.	Tué le 27 juin.
COQUEN Yves-Marie.....	»	Blessé le 27 juin.
ÉZIC Joseph-Hubert	Qer-Mtre-fourrier.	Blessé le 9 juillet.
RISSON Claude-Fçois-Marie.	— mousquetaire.	Blessé le 1er juillet.
TOR Louis-Jules.........	— charpentier.	Blessé le 30 juin.
ARD Théophile-Alfred ...	— boulanger-coq.	
NTHOEN Jean,...........	— mousquetaire.	Blessé 28 juin et 12 juil.
SQUEUR Jean.............	— canonnier.	Tué le 13 juillet.
LIOU Laurent............	Fusilier breveté.	Blessé 7 et 8 juillet.
LLONDER Yves-Marie.....	» »	
RSELIN Jules.............	» »	Tué le 24 juin.
MALLAIN Pierre-Marie....	Gabier breveté.	Blessé 1er et 7 juillet.
IZAN Auguste-Benjamin..	Clairon.	
PRET Léon-Maurice-Paul.	Timonier breveté.	Blessé le 28 juin.
UAULT François..........	Canonnier auxiliaire.	
L Antoine	Fusilier auxiliaire.	
RVAREC Hippolyte-Marie.	» »	
NNE Jules-François......	» »	Tué le 13 juillet.
MACHE Augte-Fçois-Eugène.	Canonnier auxiliaire.	Blessé le 28 juin.
DU Henri-Marie........	Fusilier auxiliaire.	
NET Pierre-Marie........	» »	
ARD Jean-Marie..........	» »	Tué le 20 juin.
AFF Pierre-Marie	Canonnier auxiliaire.	
BER René-Marie........	Fusilier auxiliaire.	S'est noyé à Tient-Sin au retour
UZIEN Michel	Canonnier auxiliaire.	Tué le 11 août.
RMAND Allain............	» »	
GAT Felix...............	» »	Blessé le 8 juillet.
SNEVEN Louis-Marie	Fusilier breveté.	Blessé 7 juil. et 16 août.
OU Hervé-Marie.........	Canonnier auxiliaire.	Blessé le 28 juin.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
GUILLERM François.........	Fusilier auxiliaire.	
PHILIPPE Jean-Marie	» »	Tué le 11 août.
QUEMENER Jean............	Canonnier auxiliaire.	Tué le 24 juin.
AUFFRET Jean-Mathurin	Gabier breveté.	Blessé le 13 juillet.
BARGAIN Julien Joseph-Marie	Fusilier »	Blessé le 5 juillet.
Le BERRE François.........	Torpilleur breveté.	Blessé le 1er juillet.
GEFFROY Yves.............	Gabier auxiliaire.	Blessé le 2 juillet.
COLAS......................	Mot sans spécialité.	Tué le 28 juin.
ROUZIC Pierre-Marie........	Canonnier auxiliaire.	
GUÈDÈS Marc...............	» »	
POCHENNEC Jean...........	Mot sans spécialité.	Blessé le 12 juillet.
OYARDVIDE Emmanuel-Jph..	» »	
PAUL Alain.................	Canonnier auxiliaire.	Blessé le 28 juin.
GARREC Aristide Jean-Marie.	» »	
PRIGENT Eugène-Marie.....	Mot charpentier.	Blessé 28 juin et 7 juil.
BOUGEARD..................	Gabier auxiliaire.	Tué le 13 juillet.

DÉTACHEMENT CHARGÉ DE DÉFENDRE LE PÉ-T'ANG.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
. HENRY.	Enseigne de vaisseau.	Tué le 30 juillet.
UANNIC.	2e Mtre mousqueterie.	Tué le 30 juin.
NGAM..	Qer Mtre timonerie.	
IAS.	— mousqueterie.	
IGENT	Fusilier breveté.	
EFFURUS.	Id.	
COURT.	Canonnier auxiliaire.	
ARREC	Fusilier breveté.	
ELMAS	Timonier breveté.	Blessé.
ONSTANZA	Chauffeur auxiliaire.	Blessé 1 œil perdu.
UVE	Id.	
E GOFF.	Fusilier breveté.	Blessé gravement à la tête.
UELLO.	Id.	
TÉPHAN.	Gabier breveté.	
AY.	Mot sans spécialité.	Blessé gravement au côté éclat d'obus.
E QUÉRÉ	Id.	
ALES	Id.	Blessé gravt. 1 œil perdu.
EHOUX	Fusilier auxiliaire.	
AVID	Chauffeur auxiliaire.	Tué le 11 juillet.
OUARN	Id.	
ÉNÉCHAL	Id.	
RANCK	Id.	Tué le 19 juillet.
UÉZENNEC.	Id.	
AMBIAGGI	Id.	
ERRIEN	Fusilier auxiliaire.	
ALLAC.	Canonnier auxiliaire.	Blessé légèrement.
EUZIAT	Fusilier id.	
E RAY.	Id. id.	
E SECH.	Canonnier id.	Blessé gravt. 1 œil perdu.
EBOUR	Fusilier id.	Tué le 14 août.
E COZ	Chauffeur id.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
MM^rs		
THOMANN DE MONTALMAR Édouard.	Capitaine de frégate.	Blessé légèrement le 1er juillet. — Tué le 8 juillet.
Chevalier de WINTERHALDER Théodore	Lieut. de vaisseau.	Blessé légèrement le 26 juin.
KOLLAR Joseph	—	Blessé légèrement le 23 juin.
B^aron BOYNEBURG-LENGSFELD Richard.	Aspirant.	Blessé gravement le 28 juin.
MAYER Thomas	—	
RASCHKA Charles.	Quartier-maître d'artillerie.	
BASLJAN Imil.	Timonier.	
STOKA Simon	Matelot-canonnier.	
HRANUELLI Nicolas.	—	
BACIC Marin.	—	Blessé gravement le 7 juillet.
MAGAS Yvan.	—	
PAULIN Auguste.	—	
BADURINA Joseph	—	
GRBAC Ernest.	—	
SIMCIC Mathieu	—	
PÉTROVAC Yure.	—	Blessé le 20 juin.
RULJANCIC Simon	—	
TAVAGNA Alfred	—	Tué le 29 juin.
MIRKO Mate.	—	
BOZIKOO Joseph	—	
DETTAN Joseph	—	Tué le 25 juin.
LUPIC Dinko.	—	
TAMBURUS Léonard.	—	Blessé légèrement le 4 juillet.
BERNARDIS Joseph.	—	Blessé le 22 juin.
KOLLARITSCH Joseph. . . .	—	
BODI JOSEPH.	—	
STIGLIC Antoine	—	Blessé légèrement le 13 juillet.
BADURINA Marcus	Matelot-fusilier.	Tué le 26 juin.
BENUSI Pierre.	—	
FANTOR Pierre.	—	
COSTANZO Thomas.	—	
ANTUMAC Antoine	—	
TRISCOLI Paul	—	Blessé gravement le 11 juillet.
YUKUSIC Yvan	—	

VOLONTAIRES AYANT PRIS PART A LA DÉFENSE DE LA LÉGATION DE FRANCE.

NOMS ET PRÉNOMS.	NATIONALITÉS.	OBSERVATIONS.
Mme de ROSTHORN	Autrichienne.	Blessée le 28 juin.
Mme CHAMOT	Américaine.	
MMrs		
De ROSTHORN Arthur. . . .	Ministre d'Autriche.	
LABROUSSE Alexis	Cne d'Infie de marine	Blessé le 28 juin; tué le
	français.	12 août.
MATIGNON Jean-Jacques. . .	Médecin-Major.	Blessé le 22 juin.
BARTHOLIN Léon	Français.	Blessé le 1er juillet.
BOUILLARD Gges Léon Émile.	id.	
De CHOLET Guy Eugène . .	id.	Blessé le 12 juillet.
De GIETER Léon	id.	Blessé le 27 juin.
GRUNDTGENS André.	id.	Tué le 13 juillet.
FEIT Marcel Albert	id.	Blessé le 13 juillet.
MATHIEU Edmond	id.	
PELLIOT PAUL.	id.	
PICARD-DESTELAN Henri.	id.	Blessé le 13 juillet et le
		16 août.
VÉROUDART Paul.	id.	
WAGNER Édouard.	id.	Tué le 1er juillet.
BENVENUTI Primo.	Italien.	Blessé le 12 juillet.
DEBRUS Félix.	Belge.	
DUVIEUSARD André Joseph.	id.	
MERGHELINCH Léopold.	id.	
HAMOT Auguste.	Suisse.	
WIHLFAHRT Eugène.	Autrichien.	

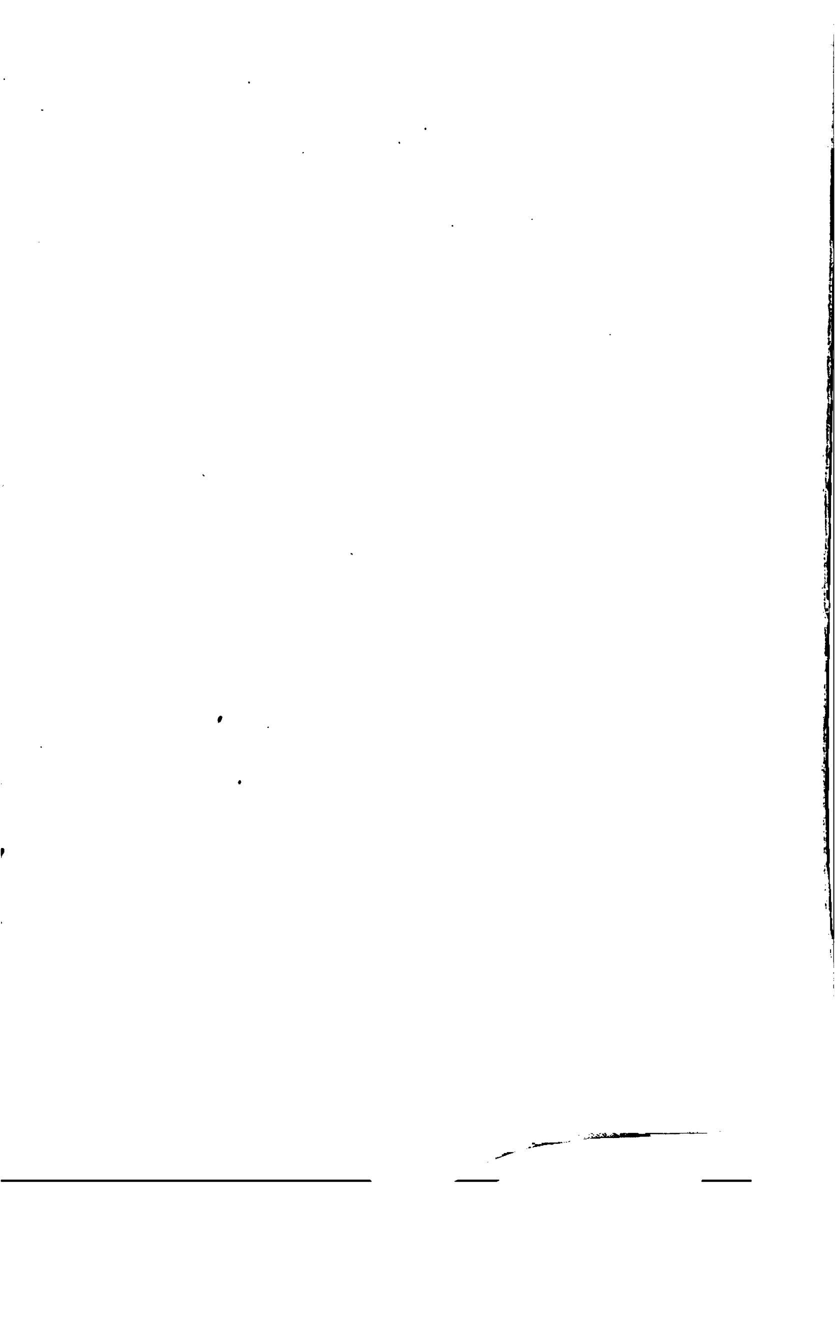
(nº 19, septembre 1900).

NATIONALITÉ	MILITAIRES			CIVILS	
	Effectifs.	Tués.	Blessés.	Tués.	Blessés.
Anglais.	82	3	16	2	7
Russes.	84	4	14	1	1
Américains.	63	7	10	0	1
Allemands.	50	11	16	0	0
Français.	45	11	21	3	4
Autrichiens.	35	4	10	0	1
Italiens.	31	7	12	0	0
Japonais.	29	5	13	5	5

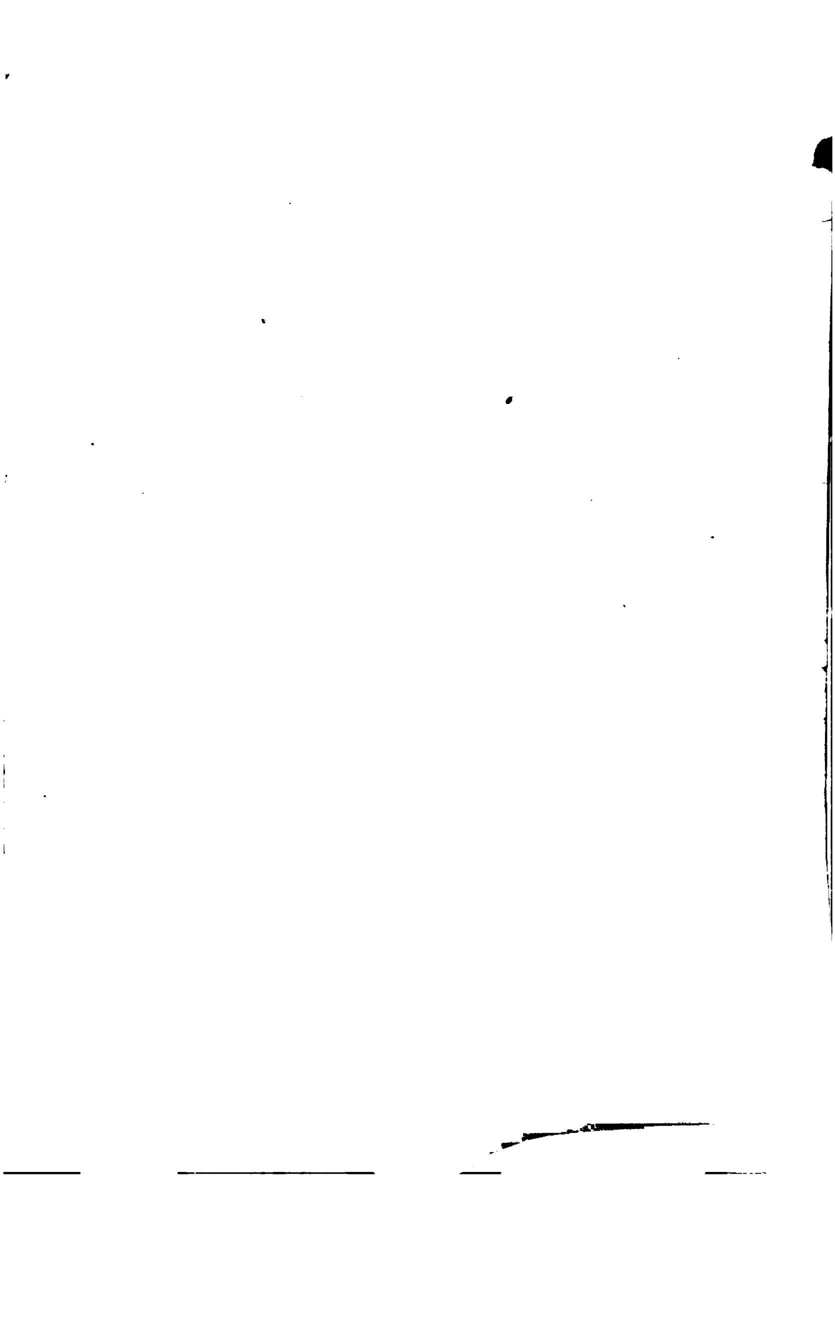
Il n'est pas question du Pé-t'ang dans ce tableau.

NOTA. — En parcourant le *North-China-Herald*, nº du 12 septembre 1900, nous avons constaté avec regret que la relation du siège faite par un Japonais ne contient aucune allusion à la présence constante des troupes françaises parmi les Japonais et les Italiens. Nous avons cependant perdu au Fou Corselin et Quéméneur, et Hérisson y a été blessé.

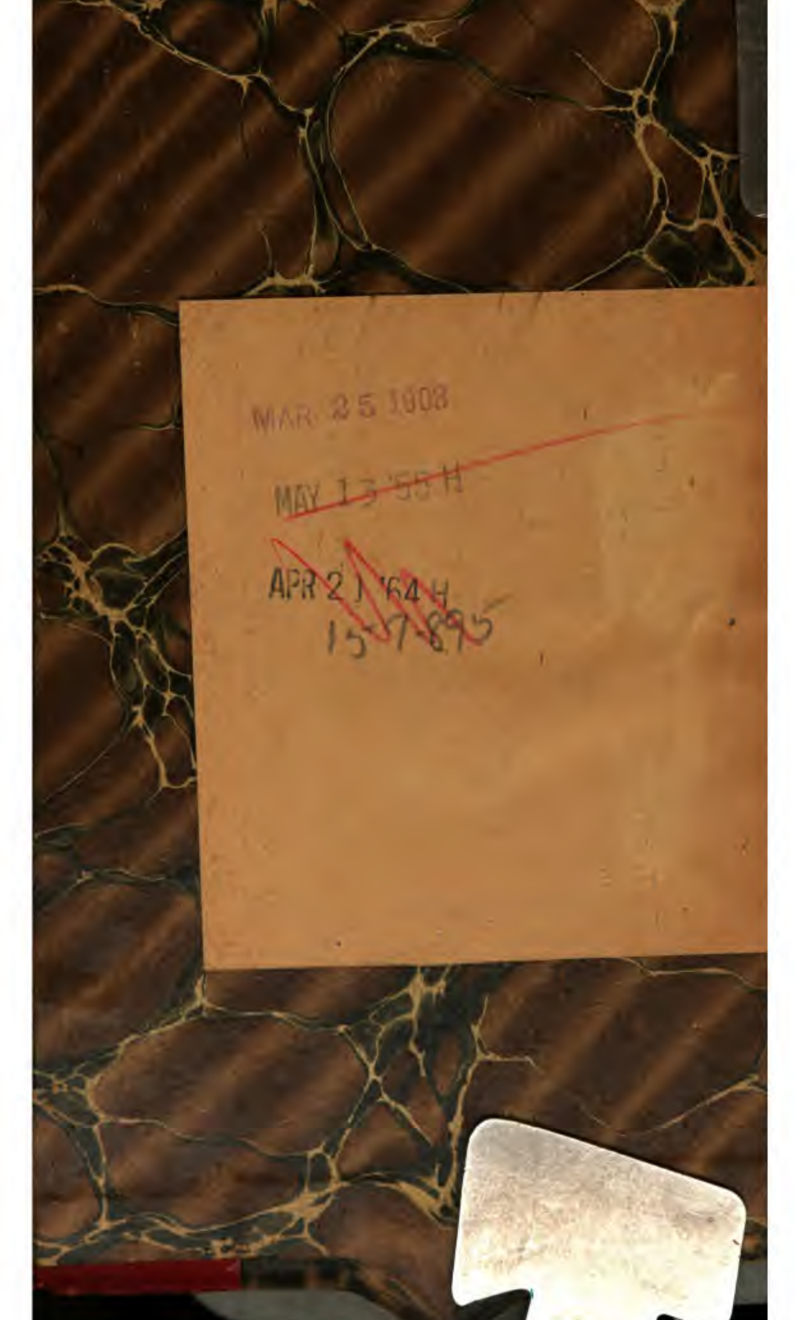
FIN



Typographie Firmin-Didot et C[ie]. — Mesnil (Eure)






MAR 25 1908
MAY 13 '55 H
APR 21 '64 H
1557 895

